






22501374205

L. LE LEU

LE
Dr GRUBY

NOTES ET SOUVENIRS



PARIS — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS
1908

LE DOCTEUR GRUBY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

15 exemplaires sur Japon, numérotés de 1 à 15, à 30 francs ;

20 exemplaires sur Hollande, numérotés de 1 à 20, à 15 francs ;

600 exemplaires en souscription, à 5 francs ;

contenant trois portraits, deux autographes et une vue.

L. LE LEU

LE Dr GRUBY

NOTES ET SOUVENIRS



PARIS — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1908

A MADEMOISELLE LOUISE READ

Permettez-moi, Mademoiselle, de dédier en votre personne aux fidèles amis de Gruby ce modeste travail. Cette dédicace vous revient de droit : si imparfait que soit cet ouvrage, sans vos précieux encouragements n'aurais-je pas hésité à l'entreprendre et à l achever? Je souhaite qu'en ce temps où les vivants vont, de plus en plus, encore plus vite que les morts, le souvenir, vif entre tous, que vous gardez au vieil ami de votre famille et de nombre de vos amis, réveille des mémoires peut-être déjà endormies. Gruby fut un des rares qui ont mérité de durables reconnaissances et une place d'honneur dans l'immortalité du Bien.

Respectueusement votre

LOUIS LE LEU.

AVANT-PROPOS

Il est difficile de juger exactement les hommes. On n'en saisit que la manière d'être extérieure, qui n'est qu'un ensemble de faits dont on devine parfois les causes prochaines, mais dont les causes lointaines restent généralement aussi obscures que le tréfonds même de l'homme, lequel, en ses profondeurs, s'ignore la plupart du temps lui-même.

Faire la balance des contrastes d'un caractère, en tenant compte des conditions du milieu qui réagit sur sa personnalité active, de ses aptitudes, de son éducation, du but qu'il poursuit, des obstacles qui l'arrêtent, de ceux qu'il surmonte ou qu'il tourne; faire le compte de la somme de personnalité qu'il conserve et fixe au cours de cette carrière plus ou moins mouvementée, c'est se rapprocher beaucoup de la découverte des causes prochaines de ses actes, c'est se mettre à même de se faire une idée à peu près juste de sa tonique psychologique.

Encore faut-il, pour cela, posséder une documentation riche et exacte sur l'homme que l'on étudie, le prendre pour ainsi dire au berceau, le suivre à toutes les étapes de sa vie et ne le laisser qu'à la tombe. Il faut encore avoir le souci constant de l'impartialité, et s'efforcer de le montrer tel qu'il est et non tel qu'on se le figure.

Il est bien rare que l'on puisse remplir toutes ces conditions et il est toujours bien téméraire de s'en targuer.

C'est pourquoi j'ai hésité fort longtemps avant de publier et même d'écrire ces quelques pages de souvenirs pour quelques amis du docteur Gruby, qui, sachant que j'ai vécu journellement quelques heures avec lui pendant les dernières années de sa vie, m'ont à maintes reprises sollicité de le faire.

Les hommes insignifiants se jugent vite, bien ou mal, en peu de mots; il en est autrement de celui qui se révèle comme quelqu'un, ayant un caractère trempé et une forte conscience de soi-même. L'homme de pensée est dans ce cas, et quoiqu'il soit négatif, c'est un hommage réel, cependant, que lui rend le vulgaire, en le déclarant original, compliqué, incompréhensible et même quelque peu fou, marquant ainsi qu'il ne voit guère plus loin que le bout de ses lisières qui ne sont ni longues ni larges.

Gruby était un chef-d'œuvre de bon sens; il était intelligent comme d'autres sont bêtes : naturellement et pour la vie. Homme de pensée, et de pensée logique, c'est à ce titre qu'il fut un homme incompris et parfois ridiculisé. J'aurais voulu pouvoir faire de lui, en ces pages, une biographie parfaite; je ne l'ai pas tenté, parce que les documents nécessaires font complètement défaut pour le suivre pas à pas à travers les nombreuses étapes de sa vie mouvementée et laborieuse. J'ai dû me borner à de simples notes biographiques et à des souvenirs vécus, le montrant plutôt vivant tel qu'on l'a vu, estimant par là intéresser davantage ceux qui l'ont connu. Au point de vue scientifique, d'ailleurs, et à partir de l'âge de quarante ans, l'homme et le guérisseur avaient, en Gruby, absorbé, ou plutôt résorbé, tout à fait le savant illustre qu'il eût pu être s'il fût resté l'investigateur avisé des premières années de sa studieuse carrière.

On me pardonnera donc le côté un peu décousu et l'allure légèrement pittoresque de ces souvenirs; il m'eût été difficile de les écrire autrement, et je ne les ai, du reste, écrits que pour ceux qui ont aimé Gruby.

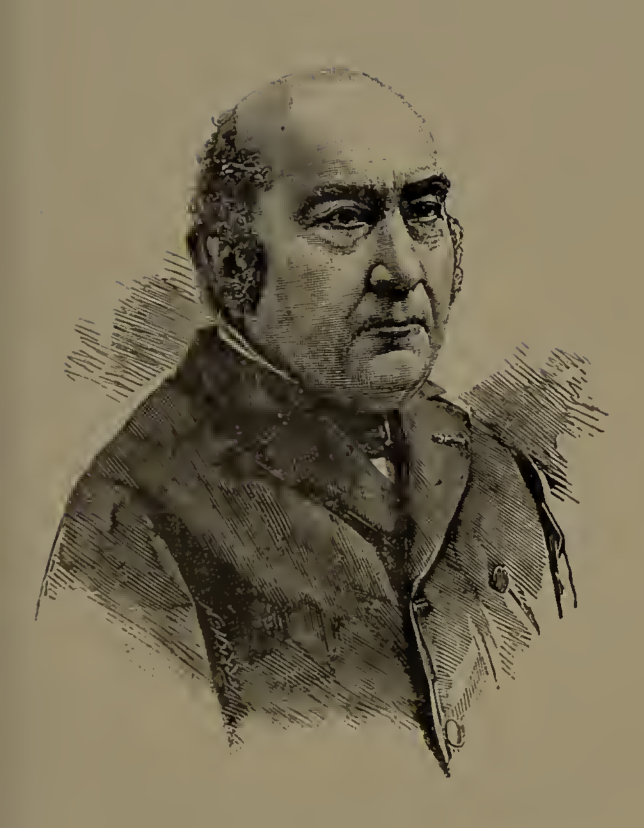
L. L. L.



LE DOCTEUR GRUBY A SOIXANTE ANS

PARIS, PHARMACIE DUROY, 10, F^G MONTMARTRE
12 FEVR 1851
N° 32133

UNE ORDONNANCE DE 1851



LE DOCTEUR GRUBY A SOIXANTE-QUINZE ANS

**

Rp. #

Extr. Cort. Berber.
50 centig
Pulv. Gummi tragacanth
60 centig
Syrupi Capilli
150 gram
Mds.

9/2 1897

UNE ORDONNANCE DE 1897



LE DOCTEUR GRUBY A QUATRE-VINGT-CINQ ANS



MAISON ET OBSERVATOIRE GRUBY

LE DOCTEUR GRUBY

I

C'était vers 1885 ; j'étais fixé depuis peu à Paris, très jeune encore, et Gruby avait environ soixante-quinze ans.

Un membre de ma famille, jurisconsulte et professeur d'Université, relevait d'une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau. La médecine et les médecins s'étaient déclarés impuissants. Le docteur Germain Sée, qui soignait le malade en dernier lieu, avait conclu à l'inutilité de ses soins et à une fin très prochaine, toute alimentation étant devenue impossible ; la famille très croyante, demandait maintenant en vain au ciel un miracle, lorsque quelqu'un du cercle d'amis donna le conseil de consulter Gruby. On se récria, et, avec un sourire découragé et amer, on répondit :

— Gruby ! mais on dit que c'est un charlatan, avec ses régimes abracadabrants et ses poudres de perlimpinpin ! Que fera-t-il là où les premiers médecins de Paris ont échoué ?

Telle était la réputation, en effet, que l'on faisait à Gruby dans le monde médical officiel, et un peu partout où on ne le connaissait que de nom et par la légende humoristique.

— Il vaut mieux, répondit le conseilleur avec bon sens, à tout prendre, vivre guéri par un charlatan, que mourir, guéri ou non, par un prince de la science officielle. Quand on se noie, on se raccroche à toutes les branches, ne fût-ce que pour la consolation d'avoir tout essayé.

On envoya donc chez Gruby une personne qui expliqua les choses du mieux possible, sollicita une visite immédiate et reçut cette stupéfiante réponse :

— Je ne sais pas quand je pourrai aller, mais cela ne fait rien, on verra bien, puisque cela n'est pas pressant.

La dernière illusion parut s'envoler ; on n'attendit plus rien, même du côté de Gruby, malgré le conseilleur, qui répétait avec conviction :

— Il est comme cela ; ne vous inquiétez pas, il viendra. Ah ! c'est un fier original !...

A minuit, on carillonnait à la porte de l'appartement. On s'étonna, on fut ouvrir, et un petit homme court, un peu voûté, coiffé d'un énorme

« tuyau de poêle » et enveloppé d'un petit manteau, se précipita dans l'appartement à pas saccadés et le front en avant, en disant :

— Voilà !... C'est ici le malade ?...

— Monsieur le docteur Gruby, sans doute ?...

— Oui, mais cela ne fait rien... C'est le malade, ici ?...

On l'introduisit dans le salon, transformé en chambre, il entra, fut droit au lit, où le malade, exsangue, sommeillait dans un mauvais et pénible repos, le regarda fixement en silence pendant quelques instants, puis dit :

— Est-ce que le malade a bon appétit ?

Bon appétit ! ce fut de la stupeur. Bon appétit ! un homme qui mourait d'inanition et ne supportait même pas du liquide !

On le dit à Gruby, qui s'écria, d'un ton bourru :

— Ils sont bien étonnants ! Mais cela, c'est absurde ! si on ne mange pas, on ne peut pas vivre !

Puis, d'un ton radouci :

— Voul'ous écrire le régime, là, ici ?

Nouvel étonnement. Enfin, on écrivit, sous sa dictée, un régime à faire trembler Gargantua. Les yeux pétillants et clignotants, fixés dans le vide, Gruby dictait, tout en arpentant la pièce à pas lents :

— « Le matin, de bonne heure, le malade mange une grande assiettée de riz cuit à l'eau sans sel, ni

beurre, ni poivre, ni épices, avec une noix de côtelette d'agneau hachée ; à dix heures, il mange une petite sandwiche, faite avec cinquante grammes de jambon haché entre deux tranches de pain grillé. A midi, la même chose que le matin ; dans l'après-midi comme à dix heures ; le soir, un potage au riz sans sel, ni poivre, ni légumes, ni beurre ; mélanger dans le potage une cuillerée à bouche de viande noire rôtie ou grillée hachée, et saupoudrer de fromage de gruyère râpé ; le reste comme le matin ; et, s'il a encore faim dans la nuit, disposer près de lui ce... ce que je vais vous dire. »

Suivait une longue et minutieuse recette pour faire du consommé en gelée, toujours sans légumes, ni sel, ni épices.

Gruby continuait :

— « Le malade peut prendre de cette gelée par cuillerées à café à volonté ; cette gelée sert aussi pour faire les soupes.

« Autre chose, maintenant :

« Pour la boisson, faire infuser deux têtes de camomille dans un litre d'eau bouillante, ajouter une cuillerée à café de la poudre selon l'ordonnance, laisser refroidir, déposer et passer ; boire de cette boisson aux repas à volonté, et mettre dans chaque verre une cuillerée à bouche de vin de Marsala et une cuillerée à café de marmelade d'oranges écossaise. »

Puis, s'approchant à son tour de la table, sans paraître s'apercevoir de l'ahurissement profond des personnes présentes, il écrivit, en un latin bizarre, une de ses fameuses ordonnances de ces poudres mystérieuses qui ont tant contribué à le rendre légendaire parmi les malades, et dont voici un échantillon de libellé :

« *Ferri phosphorici : grana quatuor.*

« *Natri bicarbonici ; Natri phosphorici ; ââ : grana sex.*

« *Sacchari lactis : unciam unam.*

« *Pulvis vaniliæ : granum unum.*

« *Misce exactissime ut fiat pulvis, detur in vitrum* (1). »

Il écrivit ensuite une ordonnance de compresses, expliqua la manière de les appliquer sur le ventre, au moyen d'un linge fin, imbibé et bien tordu, que l'on recouvre ensuite d'une double serviette, fit remarquer qu'on devait saupoudrer tous les aliments avec la poudre, et partit comme il était venu, en boulet de canon, disant, tout en courant :

— Envoyez des nouvelles tous les jours en rapportant les ordonnances et le régime.

On le poursuivait :

— Docteur... je... mais...

(1) Je choisis au hasard cette ordonnance très ancienne ; elle porte la date de 1852. Celles de la fin de la vie de Gruby n'en différaient aucunement dans la forme.

— Maintenant, on n'a plus le temps!...

Il était déjà dans l'escalier, demandait le cordon, la porte battait, un roulement de voiture et il était parti.

Tout le monde se regarda sans mot dire pendant quelques instants. Enfin, on se communiqua ses impressions. La consultation parut absurde à tous, et tout à fait inutile. Et pourtant, c'était la dernière carte; on finit par se résoudre à la jouer, et l'on fit bien. Le malade, qui ne pouvait plus rien absorber, recommença à manger un peu, puis un peu plus, puis suffisamment, et la résurrection peu à peu se fit. La guérison, enfin, fut un fait accompli. Depuis ce temps-là, Gruby était un des dieux lares de la maison.

Les malades de Gruby, en effet, l'aimaient, et il les aimait lui-même en proportion des services qu'il leur avait rendus.

Ce fut peu de temps après cette guérison que mon parent parla de moi à Gruby, comme désireux d'utiliser quelques heures de mon temps auprès d'un savant, à titre de secrétaire, et que je reçus un jour, écrit de la main de Gruby, le billet suivant :

« Monsieur,

« Si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions dont m'a parlé M. X..., veuillez passer un

de ces soirs, vers les huit heures, rue Saint-Lazare, 66.

« Veuillez agréer, Monsieur, mes civilités empressées.

« Dr Gruby. »

J'habitais, à cette époque, le quartier Saint-Germain. Un soir, à l'heure dite, je fus rue Saint-Lazare.

Une vieille maison, faisant le coin de cette rue et de la rue Blanche, place de la Trinité. Le vestibule triste s'ouvrait entre la boutique d'une fruitière et celle d'un charbonnier; l'escalier était assez sombre et sans tapis. Au second, sur un palier carrelé noir et blanc, se présentait, à gauche, la porte à deux battants, médiocre, de l'appartement. Elle s'ouvrait à l'appel d'une sonnette qu'émouvait un cordon antique pourvu d'un gland effiloché, et cette sonnerie discordait avec une seconde qu'elle commandait dans un autre appartement, dont l'entrée symétrique était en face. On pénétrait dans une toute petite antichambre carrée, tout en portes, meublée d'une toute petite table couverte d'un vieux tapis en étoffe légère et usée, placée contre une glace sans tain servant à transmettre le jour de la pièce en face; quatre chaises petites, en acajou massif, et à siège recouvert en crin noir tissé; quelques patères banales

clouées au mur; dans un coin, un petit porte-parapluies en fonte; au mur, une grande glace de cheminée à cadre doré, un coucou suisse en bois sculpté, au tic-tic saccadé et à la sonnerie en gong accompagnée du chant de l'oiseau de bois; au plafond, une petite lampe à huile dans une petite lanterne à cinq faces, en cuivre, et dont les verres avaient été enlevés.

Le domestique ouvrit une porte à droite, et m'introduisit dans une pièce qu'à la lueur d'une autre petite lampe à l'huile, qu'il posa sur un tout petit guéridon noir volant, je reconnus être un salon.

C'était une pièce de quatre à cinq mètres de chaque côté environ, prenant jour sur la place de l'église par deux fenêtres garnies de grands rideaux de toile bise, sans petits rideaux. Dans les embrasures, des jardinières en bois noir avec des plantes bizarres; tout le parquet était lui-même encombré de plantes exotiques de toutes tailles, plus ou moins fraîches. Sur la cheminée, une pendule de forme savante et singulière, entre deux grands cornets en faïence polychrome genre Bernard Palissy; aux murs, des tableaux, parmi lesquels des portraits assez nombreux, faisant tapisserie et n'ayant d'autre valeur, pour la plupart, que celle du souvenir qui s'y rattachait, comme l'indiquaient les dédicaces dont beaucoup étaient pourvus. Près de la cheminée, sur une table étagère en bois de

teck incrusté de nacre, une terre cuite de Carrier, représentant à mi-corps et presque en grandeur naturelle un homme jeune et vêtu d'une toge romaine. Dans le seul coin libre, une colonne en cuivre gaufré, supportant une corbeille chargée de coquillages et fruits en cire avec fleurs artificielles sous globe. Autour de la pièce, des chaises et fauteuils, ainsi qu'un grand canapé, de forme empire, toujours recouverts de housses de coutil blanc.

Assis sur le canapé, écoutant le silence interrompu seulement par le sourd roulement des voitures sur le macadam de la place, je guettais deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche des fenêtres, et par l'une desquelles je m'attendais à chaque instant à voir arriver le docteur.

Près de trois quarts d'heure se passèrent. J'entendis soudain, à droite, une autre porte rouler sur ses gonds en criant dans une profondeur d'ombre, je perçus une lueur colorée et vis passer au galop un petit vieillard très alerte, la tête nue, et chauve, sauf quelques cheveux en couronne à l'occiput, et portant, à la façon des mineurs, une lampe de travail à crémaillère et à abat-jour de porcelaine verte.

Il ne m'avait pas vu. Un instant après, prévenu par son domestique, il revint, toujours avec sa lampe suspendue au bout de son bras et heurtant parfois du socle le parquet, s'excusa et me dit :

— Voul'ous vous donner la peine d'entrer?

A sa suite je traversai, à droite, une toute petite pièce, éclairée par une seule fenêtre, où j'entrevis encore des tableaux, des plantes et des sièges couverts, puis pénétrai dans une autre pièce, plus grande, où mes yeux eurent le spectacle d'un tel fouillis que je ne pus tout d'abord me rendre compte du milieu dans lequel je me trouvais. Plus tard, je sus que c'était son cabinet de consultation.

Grand comme le salon où j'avais été introduit, éclairé par deux fenêtres donnant sur l'église, sans petits rideaux, mais ayant chacune, glissant sur des tringles de fer, deux grands rideaux superposés, l'un de calicot blanc, l'autre de lustrine bleue, ses murs, tendus de papier vert, n'étaient pas surchargés de tableaux comme ceux des autres pièces. A droite, en entrant, était la cheminée, encombrée d'objets divers desquels émergeait une ancienne pendule de bois à colonnes, sous globe, et marchant bien, mais toujours arrêtée; fioles, piles électriques et appareil en mauvais état, bronzes poudreux, voisinaient en paix sur la tablette. Le foyer bas, en forme de cloche, entretenait un feu lent de coke et de briquettes comprimées. Entre les deux fenêtres, un secrétaire d'acajou. Dans leurs embrasures, des chaises de toute forme, encombrées de toutes sortes d'objets :

une chaise chinoise, à siège de marbre, voisinait avec un tabouret de piano, une chaise de salle à manger, une chaise pliante de jardin et d'autres sièges de modèles variés. Au mur, en face de la cheminée, une vaste planche d'acajou supportait quelques livres d'allure encyclopédique, au-dessus de deux bureaux tellement surchargés qu'il y avait à peine la place pour poser la lampe. Une table très haute, à plusieurs étages, également envahie de paperasses, de flacons, de bronzes et de toutes sortes d'objets, se voyait un peu plus loin ; du fouillis émergeaient un globe terrestre, enveloppé d'un journal jauni par le temps, et d'autres objets chemisés de même. Au fond de la pièce, des bibliothèques d'acajou vitrées, contenant des livres, papiers et objets de toute sorte ; par devant, un rempart de chaises débordantes de rouleaux, cartons et papiers, de cartes de géographie — une des passions de Gruby — enroulées sur de longues baguettes. Sur une seconde petite table longue, une dizaine de lampes à crémaillère. Au mur, un primitif téléphone Bell avec microphone archaïque, dont l'autre poste était dans l'antichambre, mais qui ne servait jamais. Entre la cheminée et la porte par laquelle on entrait, une vitrine, dont l'intérieur regorgeait et dont le dessus était chargé d'un entassement du même genre que tout le reste.

Près du secrétaire et des fenêtres, deux grandes lentilles montées sur pied, qui intriguaient beaucoup de personnes, et n'étaient que d'anciens objectifs de forts télescopes détruits.

Enfin, par l'entre-bâillement d'une autre porte donnant sur le fond de ce côté de l'appartement, on entrevoyait un chaos bien plus étrange encore, donnant l'impression d'un arrière-magasin de brocanteur.

Gruby s'assit sur le bord d'un grand fauteuil à tapisserie et m'invita moi-même à m'asseoir sur une chaise qui se trouvait à portée, laissée vide par le dernier client.

Je le considérais avec curiosité et déférence. Nonobstant sa petite taille, son dos légèrement voûté et un je ne sais quoi dans sa personne et ses allures qui pouvait faire sourire, la figure, pleine et colorée, avec un large front et un beau regard, malgré la grosseur des yeux, avait quelque chose qui attirait le respect et dénotait l'homme de réflexion et de science, calme et sagace.

Après m'avoir fait une offre avantageuse, mais que je ne pouvais accepter alors, parce qu'il m'eut fallu quitter la France, le docteur Gruby, dans l'espoir, sans doute, de me trouver quelque autre situation plus acceptable, m'engagea à revenir de temps en temps le voir. Après quelques visites de ce genre au cours de plusieurs mois, il me demanda

finalement, avec toutes sortes de ménagements, si je consentirais à m'occuper, en attendant, de la bibliothèque d'une personne qu'il ne me nomma pas.

J'acceptai ; il me donna rendez-vous chez lui pour un soir à huit heures et demie, et m'apprit qu'il s'agissait de lui et de sa bibliothèque.

Il me conduisit alors, toujours avec son inséparable lampe à abat-jour vert, du salon dans une pièce contiguë à gauche, faisant l'angle de la place et le pan coupé de la maison. Nous ne fîmes que traverser cette pièce, remplie par des plantes de terre et d'eau, des aquariums. Un gros fourneau à serpentin de cuivre rouge la chauffait à la vapeur, comme une serre, dont elle avait bien l'air en effet, occupée au milieu par un énorme amas de mousse humide garnissant le tronc d'un grand *Cyndapsus pertusus*, plante à larges feuilles et à racines aériennes, qui, soutenue au plafond par des fils de fer, végétait là admirablement depuis de nombreuses années et y avait acquis un très grand développement.

Dans un coin de la pièce, un jeune homme, éclairé par une petite lampe, écrivait sur une table pliante et leva à peine la tête à notre passage.

Nous traversâmes une autre pièce, à moitié garnie du haut en bas de bibliothèques à gros

livres, encombrée de meubles toujours couverts de housses grises et de bibelots divers, et nous pénétrâmes dans une troisième, faisant, de ce côté, le fond de l'appartement sur la rue Saint-Lazare.

Les quatre murs de cette dernière pièce étaient entièrement, et du haut en bas, couverts de rayons pleins de livres classés et étiquetés. Devant l'unique fenêtre, condamnée par leur masse, des amas de livres étaient accumulés sur le parquet, mêlés à d'autres objets très divers.

Dans un coin, sur une colonne en bois, un gros buste de terre cuite signé Carrier représentait Gruby à soixante-cinq ans environ. Le centre de la pièce était absorbé par une immense table ronde en acajou massif. Une chaise unique de style Louis XV, en chêne, à siège et dossier larges et cannés, était libre ; les autres chaises, petites, en acajou et sièges de crin comme celles de l'antichambre, disposées le long d'un des côtés, étaient chargées de livres, de cartons et de boîtes d'optique et de chirurgie. Du plafond pendait une modeste suspension en gros fil de cuivre, sans lampe. Une petite porte laissée libre dans un coin, à côté d'un placard, conduisait à l'office, comprenant, sur la cour, la cuisine et la chambre des domestiques : un ménage suisse ; par cette cuisine, on pouvait faire retour à l'antichambre.

Cette pièce, avec son chaos défiant presque la description, servait, comme je l'appris plus tard, de salle à manger au docteur Gruby et aux quelques amis qu'il recevait à dîner une fois par quinzaine.

Je commençai, ce soir-là, à prendre vraiment contact avec l'original docteur, et je dois dire que ce ne fut pas sans quelque ahurissement.

Gruby était un grand ami de la clarté et de la méthode en toutes choses ; il avait la passion de l'analyse et des classifications. Mais il poussait cette passion si loin que le détail faisait perdre la notion de l'ensemble, et qu'entreprendre avec lui une classification analytique, c'était renoncer d'avance à aboutir jamais à aucune synthèse.

Il me pria de m'asseoir et m'expliqua en ces termes ce qu'il désirait :

— Voilà : il y a ici des « nouméros et des alphabètes » ; mais ce n'est pas la même chose, puisque cela, c'est une bibliothèque. Les « nouméros » rouges, ce n'est pas la même chose que les « nouméros » noirs, et, naturellement, les « nouméros » noirs, ce n'est pas la même chose que les « nouméros » rouges. Il y a aussi des boîtes, mais cela, c'est encore autre chose; on ne parle pas de cela pour le moment. Dans les boîtes, il y a les bulletins : il y a les grands et les petits, et les « nouméros » sont les mêmes et ils ne sont pas les mêmes, puisque

... Mais cela ne fait rien, puisqu'on ne parle pas des boîtes pour le moment. Il y a aussi « *la* groupe » ; mais cela, c'est encore autre chose ; il ne faut pas faire des complications et des confusions... Je vais vous donner du papier ; il y a ici tout ce... ce qu'il faut. Il y a aussi les livres, naturellement, puisque c'est une bibliothèque... On fait d'abord par « alphabètes », et ensuite par « nouméros », et après, il y a « la groupe »... Av'-vous bien compris ?

Je n'avais compris que fort peu. Je répondis au docteur Gruby que j'espérais avoir saisi... l'idée générale, et que, pour le reste, j'aurais recours, au besoin, à ses lumières.

Il me donna du papier blanc écolier, de l'encre, une plume d'oie gigantesque et des ciseaux plus gigantesques encore, me montra des boîtes d'étiquettes gommées et un godet avec un bâtonnet pour délayer la couleur des « nouméros rouges », puis, après m'avoir désigné les mètres cubes de livres envahissant le plancher et les chaises, il partit en coup de vent, annonçant qu'il allait bientôt revenir voir si tout se faisait bien selon ses lumineuses explications.

Je me faisais l'effet de Marius sur les ruines de Carthage, car j'avais d'autant moins compris qu'aucune leçon de choses ne m'avait été donnée avec les objets mêmes, pour appuyer la théorie. Ces mystérieux « nouméros » rouges et noirs, ces

mystérieux bulletins, ces boîtes fantastiques, où tout cela gîtait-il ? Je ne voyais devant moi qu'une accumulation de bouquins, dont beaucoup en allemand, langue que j'ignorais, et en anglais, langue avec laquelle j'étais en moins mauvais termes, mais, certes, je ne savais comment ni par quel bout commencer.

Or, cette chose, que Gruby ne m'expliqua jamais clairement, était fort simple, comme je le vis par moi-même ensuite.

Gruby avait une bibliothèque de plus de 8.000 volumes, qu'il avait commencé à classer lui-même, dès l'origine, de la façon suivante, d'ailleurs très logique :

On dressait une liste alphabétique, par noms d'auteurs, des livres, auxquels on donnait un numéro d'ordre étiqueté sur eux et marqué à l'encre noire ; un premier bulletin reproduisait les indications bibliographiques et ce numéro d'ordre général. Alors, on classait les livres par matières, selon des catégories ou groupes désignés : *Anatomie*, *Chirurgie*, *Botanique*, *Hygiène*, *etc*... On faisait une seconde liste de ce deuxième classement, un second bulletin correspondant portant le numéro d'ordre général en noir, plus un numéro à l'encre rouge, numéro d'ordre secondaire, se rapportant à la place numérique du livre dans son groupe respectif. Chacun de ces deux bulletins se rangeait

dans un classeur à part : dans l'un par noms d'auteurs, dans l'autre par matières ; enfin, on faisait un troisième et plus petit bulletin, destiné à être mis dans une troisième boîte où le classement était par groupes : le numéro rouge y était reproduit ainsi que le numéro noir, et, sur le haut du dos de chaque livre, une étiquette, plus petite que celle du bas, contenait ce numéro rouge désignant l'ordre de classement de chaque ouvrage dans son groupe respectif. Il ne restait plus alors qu'à translater ces indications sur un livre servant de catalogue général par noms d'auteurs, et à placer les livres nouvellement et définitivement catalogués sur les rayons de la bibliothèque et dans leurs groupes, indiqués par des étiquettes mobiles en zinc portant le nom de chaque groupe en gros caractères.

Jamais Gruby ne put m'expliquer cela clairement; jamais aucun livre n'arriva à être désormais classé définitivement ; jamais, du reste, on n'eût pu trouver pour aucun une place ailleurs que par terre et sur des chaises, dans cet appartement bondé d'un indescriptible bric-à-brac. Or, tous les jours, de nouveaux livres arrivaient, la plupart achetés par Gruby, qui ne les coupait même pas et les lisait encore moins. Je finis par croire que j'avais à rouler une sorte de rocher de Sisyphe, sans devoir m'inquiéter d'autre chose ni d'aucun résultat pratique.

Je m'aperçus bientôt, du reste, que Gruby menait dans cet appartement une existence très particulière et très personnelle, partageant son incessante activité entre ses consultations, un vrai jardinage en chambre, une bizarre économie ménagère englobant même les choses de la cuisine, et le souci de créer des occupations à un certain nombre de personnes, en s'en créant sans cesse à lui-même.

Ce fut ainsi que commencèrent mes relations avec Gruby. Peu à peu, le soin de la bibliothèque passa au second plan, et bientôt la majeure partie de mon temps fut occupée à lire les lettres qu'il recevait, nombreuses et de toutes sortes, et à y répondre. Ma situation devenait plus intéressante, je me trouvais ainsi en contact journalier avec tout un monde très mêlé, dont la psychologie m'attacha. Mais ce qui m'intéressait le plus, c'était l'étude de Gruby lui-même. J'allais pouvoir pénétrer cette individualité, je l'espérais, du moins, et savoir ce qu'il y avait derrière ce masque qui, pour beaucoup, était si impénétrable et décevant.

Que l'on ne croie pas que j'aie l'intention de faire une charge de l'originalité de Gruby; j'ai trop vécu avec lui pour ne pas l'estimer à sa valeur réelle. Je lui rendrai donc toute justice, mais je veux en faire un portrait assez exact pour que ceux qui l'ont connu le retrouvent dans ses traits divers et disent : C'est bien lui.

II

Dans les dernières années de la vie de Gruby, je me trouvais souvent chez lui à toute heure de la matinée, de l'après-midi et de la soirée ; mais, dès le début, je venais simplement de huit heures et demie du soir à onze heures et parfois minuit, pour sa fameuse bibliothèque.

C'était l'heure où venait également, plusieurs fois par semaine, un jeune employé d'administration, pour quelques écritures et les lettres que Gruby n'écrivait pas lui-même.

Gruby passait la soirée à trottiner de lui à moi, et paraissait prendre grand plaisir à trouver mal tout ce que je faisais et à me mettre le plus possible dans l'embarras à propos de ses fameuses classifications. Il me montra bientôt un caractère brusque, emporté et un peu taquin, et j'en souffris d'abord beaucoup.

L'une de ses tracasseries favorites était de vouloir

absolument me faire lire sa correspondance allemande, ainsi que des journaux et des livres dans la même langue, qu'il savait bien que j'ignorais.

— Qu'est-ce qu'on vous a appris, alors? !... Mais, en Allemagne, les garçons coiffeurs eux-mêmes parlent allemand ! ! !...

— Hélas ! lui dis-je, c'est comme ici ! ils parlent tous français ! !...

La même taquinerie recommençait comme s'il eût voulu absolument voir le bout de ma patience, si bien qu'un jour, fort énervé, je m'avisai de me fâcher et lui fis mes adieux. Ce fut comique. Gruby, qui, sans doute, ne voulait qu'intéresser mon amour-propre, me regarda comme un phénomène, ne me laissa pas achever, ne répondit rien, et s'enfuit à travers l'appartement, comme s'il eût eu le feu à ses trousses.

Je restai seul, me demandant ce que j'allais faire. Une petite demi-heure se passa, au bout de laquelle j'entendis le pas léger de Gruby. Il revenait, jeta un coup d'œil de mon côté, et, d'un ton conciliateur, me fit cette question, que je n'attendais certes pas :

— Voilà !... Est-ce qu'vous aimez les bonbons ?

J'eus un franc éclat de rire, et, prenant le pas, je répondis :

— Mais oui, docteur, je les aime encore.

Il m'en présenta une boîte, qu'il tenait à la dérobée, et prononça, avec une gravité bouffonne :

— Ils sont très bons ; ils sont d'Hongrie !...

Je les goûtai et lui en fis compliment. Il regarda l'heure à sa montre et me dit, en s'esquivant de nouveau :

— Alors... à demain soir ?...

— A demain, répondis-je. Bonsoir, docteur.

Depuis lors, il y eut entre nous une meilleure harmonie.

Je n'étais pas le seul, du reste, à avoir à me plaindre des taquineries de Gruby ; ses plus intimes amis eux-mêmes étaient logés à la même enseigne, comme j'en eus bientôt la preuve suivante :

Tous les quinze jours, Gruby réunissait à dîner cinq ou six personnes, toujours à peu près les mêmes. C'étaient des littérateurs, des savants, des médecins.

Un jour, parmi les lettres que Gruby me donnait à lui lire pour y répondre au besoin, il me passa celle-ci, que je lui lus consciencieusement ; c'était la réponse d'un de ses meilleurs et plus vieux amis à son invitation à dîner :

« Paris, 18 avril 18...

« Mon cher docteur,

« Je reçois à l'instant votre invitation pour vendredi, qu'à mon vif regret je ne puis accepter. Je vous prie de recevoir mes excuses et de me garder

une petite place pour une autre fois. Je n'en suis qu'à moitié fâché, car, peut-être que, d'ici là, votre verve un peu taquine, que j'ai, paraît-il, le fâcheux privilège d'exaspérer, aura eu le temps de se calmer.

« Agréez...

« LAVERRIÈRE. »

Je sus indirectement qu'en effet ce bon M. Laverrière avait bien le don dont il parlait, et que Gruby, ce jour-là, avait dépassé la mesure. Il la dépassa aussi avec d'autres, qui furent plus patients parce qu'ils y avaient quelque intérêt et ne pouvaient se permettre la leçon que pouvait lui donner un vieil ami.

Tous appréciaient, du reste, beaucoup, ces petites réunions. Si Gruby savait taquiner, il savait aussi faire plaisir, comme le montre ce billet d'un autre ami et convive assidu :

« Paris 7 mars 1888.

« Mon cher docteur,

« J'accepte votre aimable invitation pour vendredi, en vous remerciant encore de la très agréable surprise que vous m'avez faite l'autre vendredi.

« Tout à vous,

« LOUIS ULBACH. »

La lettre suivante confirme davantage encore celle-ci :

« Paris, 1, rue de Sully, 22 mars 1888.

« Mon cher docteur,

« Je ne sais pas si je serai capable d'aller dîner avec vous demain. Je suis si souffrant, avec un rhume que le diabète complique, que j'ai failli vous écrire pour vous prier de venir me voir ; mais j'ai craint de vous attirer si loin, et j'espère toujours que cela ira mieux. Ne m'en veuillez donc pas, mon cher docteur, si vous ne me voyez pas arriver à l'heure dite. Je vais cuire aujourd'hui, toute la journée, mon rhume, pour qu'il n'en reste que peu de chose demain.

« Tout à vous cordialement,

« Louis ULBACH. »

A ces dîners, Gruby avait souvent un brouet spartiate plus ou moins « étonnant » à faire expérimenter à ses invités, ou à leur faire apprécier quelqu'une de ses propres et savantes expériences culinaires. Tantôt il leur vantait les délices de la bière et de l'eau minérale mélangées dans toutes sortes de proportions, tantôt c'était toute la gamme des infusions ou des décoctions de café, depuis celle faite avec du café presque vert jusqu'à celle

faite avec du café presque brûlé, sans compter les essais de café d'orge, d'avoine ou de blé grillés. En un temps où la *Société contre l'abus du tabac* préconisait l'usage de plantes autres que le tabac pour remplacer celui-ci, tout le monde dut fumer de la lavande en cigarettes, dont l'inventeur avait trouvé le moyen de fournir quelques paquets à Gruby.

M. Laverrière se plaignait de ses taquineries. Je connus un jeune médecin, le benjamin de la petite société, que Gruby prenait parfois un malin plaisir à empêcher de boire pendant tout le repas, sous un prétexte quelconque. Il faisait un peu comme ces anciens « patrons » romains, s'amusant aux dépens des « clients » qu'ils réunissaient à leur table. C'était là, du reste, jeux bien innocents, dont nul n'eût songé à se formaliser sérieusement.

Souvent je ne voyais pas Gruby. Une partie de ses visites à sa clientèle se faisait l'après-midi; il réservait pour la soirée les courses longues, à Passy ou aux Champs-Élysées, et ne rentrait qu'à une heure avancée de la nuit.

En arrivant rue Saint-Lazare, j'apercevais, ces jours-là, stationnant à la porte, son légendaire équipage. Un poème! Un grand diable de cocher sec et raide tenait les rênes d'un cheval qui avait été jeune en 1870, et que Gruby appelait le « va-nu-

pieds », parce qu'il ne voulait pas qu'il fût ferré; ce doux cheval traînait un coupé archaïque, dont le plafond était pourvu d'une fenêtre à tabatière, proéminente et bien visible, de soixante-dix centimètres de longueur sur cinquante-cinq de largeur à peu près, et formant une saillie de dix centimètres environ.

Assurément, il n'y avait pas deux voitures comme celle-là à Paris. C'était l'unique. L'original docteur, peut-être, avait visé un peu à l'excentricité, mais surtout, comme en tout ce qu'il faisait, à quelque chose de pratique. Par là, en effet, la lumière devait tomber d'aplomb sur le livre, qu'il pouvait lire en chemin, et fatiguer moins la vue que l'éclairage oblique et variable des portières.

Il avait aussi une victoria, et un autre cheval ayant la même histoire que celui-ci, — une noble histoire, car, pendant la guerre et le siège de Paris, l'un et l'autre avaient travaillé aux ambulances où Gruby dépensait son activité et son argent.

On comprend qu'un tel équipage allait piano. Le pavé de Paris usant beaucoup le pied non ferré des chevaux, il fallait les faire reposer régulièrement pour leur refaire la corne. Gruby aimait ces vieux serviteurs, qui moururent à son service de leur mort naturelle, en bons employés retraités. A la fin, le dernier « va-nu-pieds » eut besoin de tant de ménagements que Gruby prenait la plupart du

temps un fiacre. Il était amusant de le voir courir sur la place après une « Urbaine », refusant toutes les autres voitures. Avait-il des actions dans la Compagnie, ou était-ce par une de ces bizarres associations d'idées qui lui étaient familières ? On le vit, un jour, lui qui détestait les fromages forts, faire acheter et manger du « munster ». Ce que je vais dire va paraître invraisemblable, mais à quelques indices je crus reconnaître que ce petit sacrifice de sa part se rapportait à une association d'idées entre cette marque de fromage et son amitié pour l'ambassadeur d'Allemagne, qui était de ses clients et même de ses amis.

Peu à peu, par la force des choses, j'étais arrivé à être en quelque sorte de la maison et à connaître assez bien toute l'économie de la vie de Gruby et ses habitudes.

Je n'ai décrit qu'une partie, une moitié du double appartement qu'il occupait. L'autre partie faisait suite à son cabinet de consultation et constituait pour Gruby, avec ou sans le cabinet, selon le besoin du moment, ce que j'appellerai le mur de sa vie privée. Je ne connus en détail cette partie qu'après sa mort, et ses domestiques eux-mêmes, de son vivant, y pénétraient peu. C'était, du reste, impénétrable, au delà de toute expression.

Il y avait là trois ou quatre petites pièces, une cuisine et une entrée, dont la porte donnait sur

l'unique palier. On trouvait là dedans tout ce que l'on peut imaginer de plus hétéroclite et de plus hétérogène, un bric-à-brac, un pêle-mêle inimaginables. Gruby appelait ce second appartement « *de l'aut' côté* » ; c'était bien le seul nom qu'on pût lui donner et qu'il méritât.

De passage à travers ces pièces, point : un sentier escarpé entre des collines et des montagnes de choses accumulées depuis des années sur les parquets jusqu'à hauteur d'homme, au fur et à mesure des arrivages. C'était à croire que Gruby avait entassé là tous les fonds de... commerce de tous les brocanteurs de Paris et du monde. Les quelques rares meubles qui s'y trouvaient étaient enfouis, perdus sous ces amoncellements. Une des pièces avait des bibliothèques murales inaccessibles de ce chef; une autre, transformée en cave, était garnie de casiers en fer munis de portes à cadenas et pleins de vieux vins, si peu accessibles également que l'on ne pouvait plus atteindre aucune bouteille derrière ces portes condamnées, et qu'il fallait aller se fournir, au besoin, dans le quartier.

Ailleurs, même amoncellement, même chaos. Dans la cuisine, tout ce qu'on peut imaginer de vieille ferraille, de verrerie et de débris de toute sorte; aux plafonds, des jambons, des saucissons énormes, pendus là depuis la guerre de 1870 peut-être, objets de musée inattaquables aux dents

même d'une scie à vapeur; dans l'entrée, même amoncellement de choses jusqu'au plafond. Dans ce vaste appartement double, on eût cherché en vain une chambre à coucher, à part celle des domestiques; Gruby n'avait ni chambre à coucher ni même de lit, ni même un endroit pour en mettre un : où couchait-il, comment dormait-il? On se le demandait sans pouvoir le dire au juste.

Pour être tout à fait exact, cependant, il faut dire que Gruby posséda jadis une chambre à coucher, qui dut fonctionner rue Saint-Lazare dans la pièce faisant suite à son cabinet. Il y avait là, en effet, une armoire à glace en acajou, une toilette à dessus de marbre blanc et un petit lit de fer. Mais depuis longtemps tout cela ne servait plus. La glace de l'armoire, devenue opaque comme les brouillards de Londres, ne reflétait plus rien, sauf en un petit ovale un peu frotté par Gruby à hauteur de son visage, mais qui, de jour en jour, devenait de plus en plus inabordable. Les objets de toute nature envahissaient, en effet, tout cela, comme le reste, de leurs incessantes alluvions, faisant de ces objets de première utilité des meubles de Tantale défendus et immobilisés par des barricades et des remblais imprenables, quelque chose de fixe comme des éboulis de rochers et de mouvant comme des dunes de sable. Malheur au pied téméraire qui eût bravé ces chausse-trapes, il y

eût au moins laissé sa chaussure; malheur à l'objet, quel qu'il fût, que la fatalité ou la maladresse amenaient dans ces oubliettes, son sort inéluctable était d'y rester enfoui pour toujours.

Gruby dormait, cependant, de temps en temps, comme tout le monde, et même devait se coucher quelque part. Il existait des couvertures de laine et des coussins, à l'aide desquels, probablement, il s'installait sur le grand fauteuil de son cabinet, fauteuil médical à transformations, sur lequel il pouvait, sans doute, combiner des positions moins défavorables que celle d'un lit afin de ménager certaines infirmités dont l'asthme était une.

Sa toilette de nuit était un autre poème, et elle lui prenait certainement des heures. Gruby se frottait le corps de graisse de veau fondue, s'enveloppait de papier joseph, dont il faisait une consommation énorme, puis de linges de nuit et de couvertures. La graisse, pénétrant les tissus par endosmose, les nourrissait en quelque sorte et retardait l'amaigrissement, en même temps qu'elle entretenait une certaine souplesse de la peau et des membres. Comme Gruby était d'une rigoureuse propreté corporelle, on imagine sans peine le temps qu'il lui fallait, le matin, pour se retransformer en personne naturelle et visible.

Dans les premiers temps où je le connus, il consultait, le matin, de dix heures à midi; à midi, il

fermait à clef son cabinet, en dedans s'il y avait encore des clients à l'attendre, sortait par le palier de ce qu'il appelait « l'aut' côté », et rentrait dans l'appartement par le même palier et l'autre porte. Il venait alors voir, dans la bibliothèque ou à la cuisine, si son déjeuner était prêt, ou allait dans la pièce du pan coupé arroser ses plantes ; car il avait la passion de l'arrosage, au point que la plupart de ses plantes non aquatiques s'empoisonnaient par les racines, et pourrissaient lentement jusqu'au cœur dans ces terres jamais renouvelées et transformées en boues acides pleines de ferments. Malgré des plaques de zinc qui recouvraient ça et là le parquet, celui-là même pourrissait, au désespoir du locataire du dessous, dont le salon se trouvait précisément installé dans la pièce soumise à celle-là.

Pendant ces allées et venues, le domestique mettait le couvert sur un grand plateau revêtu d'une serviette. Le soir seulement le couvert était mis en grand. Gruby déjeunait souvent en cinq minutes, parfois en une heure et plus, soit lorsqu'il était fatigué, soit même lorsqu'il voulait donner quelque leçon à quelque indiscret personnage ou à quelque insupportable client.

Je me souviens qu'un matin, étant venu prendre congé de lui vers onze heures, à cause d'un voyage que j'allais faire, le domestique me dit ;

— Je ne sais ce que fait monsieur, il est prêt depuis huit heures et demie et n'a pas ouvert son cabinet. La princesse S... est là depuis neuf heures et demie, je l'ai annoncée, il ne la reçoit pas, elle « se mange le sang ». Je vous annoncerai dans quelques instants seulement, car j'ai été sonner « de l'autre côté » plusieurs fois, et il ne répond pas.

J'attendis. Soudain Gruby arriva comme une bombe et courut s'enfermer à clef dans la bibliothèque sans même m'avoir vu. Le domestique, que la princesse était venue relancer, fut dire à Gruby :

— Monsieur, la princesse S... fait demander s'il y a longtemps encore à attendre ?

— Dites qu'on ne sait pas, répondit brusquement Gruby, et que c'est un quart d'heure ou bien une heure et plus.

Il ne m'avait pas vu, mais il l'avait aperçue promenant de-ci de-là son impatience. Gruby, à qui cette promenade coupait la retraite, lui fit dire qu'il ne fallait pas se promener ainsi dans « la maison », et ordonna au domestique de l'isoler dans le salon. Je sus plus tard qu'après avoir prolongé son déjeuner pendant une heure, il avait consacré une autre heure à arroser ses plantes, était reparti de « l'aut' côté » par le palier, avait envoyé chercher une voiture, et était sorti, répondant au domestique qui lui disait :

— Mais, monsieur, la princesse ?...

— On n'a *plus* le temps !...

Quant à moi, il m'avait reçu avec amabilité, me souhaitant un bon voyage et un prompt retour.

On n'a pas ou *On n'a plus le temps*, tel était le grand refrain de Gruby, le refrain sans réplique parce qu'il était sans explication. Le reproche de « perdre le temps » était aussi, de sa part, très fréquent. Perdait-il le sien? On eût pu le croire aisément, car il en faisait souvent l'effet. En réalité, il ne le perdait pas, parce qu'alors même qu'il semblait le gâcher à plaisir, il le perdait utilement, c'est-à-dire en pensant; car, certes, Gruby était un penseur.

Vers deux heures commençait sa consultation de l'après-midi, sur rendez-vous, jusque vers quatre heures. Dès une heure arrivaient des clients prendre leur place; d'autres envoyaient quelqu'un la garder; le plus souvent, le domestique, moyennant quelque pourboire, était censé les faire garder, et avait à cet effet à sa dévotion une vieille femme, qui venait tricoter ses bas dans la pièce mitoyenne et figurait la vieille garde qui se rend tout le temps et ne meurt jamais.

Gruby connaissait-il cette petite industrie et la tolérait-il, pour laisser quelque petit gain à ses domestiques, qui n'avaient guère à compter sur l'anse du panier ?

On peut dire, en effet, que la dépense de Gruby

pour la table était presque nulle. De partout il recevait des présents comestibles, et lui-même faisait personnellement beaucoup de ses achats. Tantôt il faisait venir de loin, sur la foi des prospectus, tantôt il allait lui-même, à l'hôtel *Terminus*, acheter volaille, poissons, fruits et légumes ; il lui arriva d'acheter aux Halles des pommes de terre et des caisses d'oranges. Tout ce qui pouvait se garder quelque temps était entassé « de l'aut' côté », s'y trouvait souvent oublié et enseveli et y pourrissait tranquillement.

Il y avait là un vrai magasin de cafés verts en vrac, des boîtes de conserves et de pâtisseries, des fruits de toute sorte ; par une illusion singulière, Gruby croyait à l'éternelle fraîcheur de toutes ces choses et en faisait libéralement des présents à ses meilleurs clients. Il faisait venir de Hongrie des caisses de pommes et de raisins. Rien de plus précieux à ses yeux que ces fruits de son pays.

Il me fit admirer un jour de ces pommes, très belles, certes, luisantes et vermeilles, m'en offrit trois ou quatre, et me demanda, quand j'y eus goûté, si, dans mon pays, il y en avait de pareilles. Elles étaient bonnes, mais on eût pu trouver meilleur. Je lui répondis :

— Elles sont admirables et excellentes. Il y en a certainement d'aussi belles et bonnes dans mon

pays, comme partout où on cultive les pommes.

— Ce n'est pas possible, me dit-il, puisqu'elles sont d'Hongrie !...

— J'en ai vu et mangé d'aussi belles et bonnes dans mon pays, lui dis-je, je vous assure.

— Oui, me répondit Gruby, qui voulait avoir le dernier mot, mais elles n'ont pas des queues comme cela ! !...

Il en donnait, comme des perles, aux gens qui lui paraissaient dignes de les apprécier; ainsi du raisin, excellent, certes, mais qui eût eu besoin d'être mangé frais.

Un jour que, depuis une quinzaine, un arrivage de raisin traînait sur un plateau dans la bibliothèque et sur un tas de livres, il en offrit, au dessert, à ses convives bimensuels :

— Voilà, je vais vous faire goûter du raisin excellent ; il est d'Hongrie !

Devant la mine du raisin, on fit un peu la grimace, et le jeune docteur R..., l'enfant terrible de la petite société, riposta :

— Mais il est tourné, ce raisin-là, docteur !

Gruby, offusqué, riposta avec indignation :

— Tourné ! Vous ne savez pas ce... ce que vous dites, R... ; il n'est pas tourné, puisqu'il est d'Hongrie ! !...

De fait, il était parfaitement « tourné » quoique « d'Hongrie », ce qui n'empêcha pas Gruby, le len-

demain, d'en faire une distribution à ses meilleures clientes, et notamment à la comtesse de L... qui l'emporta dans sa voiture précieusement, et peut-être le mangea par esprit de foi et de vénération pour son bon docteur. La réplique du cadeau arriva, du reste, quelques jours après, sous une forme des plus piquantes.

— Monsieur, dit le domestique à Gruby qui venait se mettre à table pour dîner, voici un paquet que le domestique de la comtesse de L... a apporté de sa part.

— Bien, dit Gruby, défaites le paquet.

Le domestique obéit, et bientôt apparurent deux superbes personnages, très bien sur pattes, se tenant debout et complètement costumés, l'un en grand seigneur hongrois, l'autre en paysan styrien.

— C'est bien étonnant! prononça Gruby, tout à fait étonnant! Il faut mettre cela de côté.

— Mais, monsieur, dit le domestique, il faudra les mettre à la broche : ce sont des poulets!...

C'était, en effet, deux magnifiques chapons, tout à fait à point pour l'usage auquel ils étaient naturellement destinés. J'eus le temps de les voir en arrivant ; ils étaient vraiment très bien. Je pensais que Gruby me les ferait lui-même admirer, mais il ne m'en parla pas. Ce seigneur et ce paysan, si fraternellement compagnons par l'authenticité de la forme et la comestibilité du fonds, et à la fois

de Bretagne et « d'Hongrie », parurent le rendre un peu rêveur. J'écrivis, d'ailleurs, des remerciements dans un style en harmonie avec l'originalité de l'envoi.

Une autre petite anecdote montrera que, pour lui-même, Gruby remplaçait souvent la réalité des choses par l'idée qu'il s'en faisait ou qu'il affectait de s'en faire. Il était tombé en admiration devant une crèmerie récemment installée rue de la Chaussée-d'Antin, et où l'on fabriquait le beurre frais sous les yeux du client. On lui avait offert, sur sa mine respectable et savante, et dans l'espoir naturel à tout commerçant, un échantillon de 200 grammes environ de beurre, artistement façonné en forme de poule couveuse, que la demoiselle de magasin apporta précieusement rue Saint-Lazare.

Gruby présida à l'installation soigneuse du beurre frais sur une assiette, avec ordre au domestique de bien veiller à ce que ce chef-d'œuvre ne fût en aucune façon abîmé. Il fallut que tout le monde admirât cette « chose bien étonnante », qui devait, comme il en était de toutes les nouveautés, comestibles ou non, figurer sur la table de la bibliothèque-salle à manger à tous les repas, et même en permanence, jusqu'à ce que cela ne fût plus nouveau ou qu'une autre vague eût poussé celle-là plus loin.

Gruby commença par ne pas y toucher que des yeux, car il était conservateur soigneux. Puis il se permit d'en prendre un peu, sous la poule, pour ne pas la déformer ; enfin, peu à peu, la poule diminua... et rancit. Mais Gruby l'appelait toujours « le beurre frais ». Au bout de quinze jours, le domestique ne mit plus sur la table cette motte déformée, déliquescente et d'odeur forte. Gruby ne parut pas s'en apercevoir. Toutefois, on la conservait, de crainte que, par manie, il la redemandât. En effet, quelques jours après, soudain, à son déjeuner, Gruby sonne son domestique et lui dit :

— Voilà !... voulez-vous donner le « beurre frais »...

Et il continua à manger ce beurre « frais ». Ceux qui ont connu Gruby savent qu'il se piquait d'être gourmet et fin connaisseur. Il l'était, certainement, et des faits de ce genre ne le montrent que sous le jour d'une originalité qu'il poussait consciencieusement jusqu'au bout de l'étonnement des autres. Mais il n'étonnait pas tout le monde, et plus d'une fois il se le fit dire par plus d'un en termes souvent assez durs.

Vers les quatre ou cinq heures, Gruby, s'il en avait le besoin et le temps, faisait quelques courses agrémentées de stations chez les pâtissiers, car c'était un grand amateur de gâteaux et surtout de

sucreries, dont il faisait une constante consommation et avait toujours de fortes provisions.

Vers six heures, il reprenait ses consultations jusqu'à huit heures environ, heure de son dîner, après lequel, la nappe enlevée, je m'installais, tandis qu'il allait chercher des montagnes de papiers, dans des journaux formant portefeuille. On lisait les lettres du jour, on y répondait plus ou moins longuement selon le besoin, puis on revoyait les lettres anciennes déjà ou moins urgentes, nous conversions quelquefois un peu, nous lisions ensuite le *Temps* et les *Débats;* entre onze heures et demie et minuit il me souhaitait le bonsoir, se retirait, et je partais, emportant la correspondance pour la mettre à la poste.

Si Gruby avait ses distractions, j'avais aussi les miennes, et il m'arriva plus d'une fois d'oublier de mettre à la poste des lettres pressées.

Je me souviens qu'un jour une personne connue du monde artistique, mais pourvue d'un nom bizarre, avait demandé un rendez-vous par télégramme avec réponse payée. J'oubliai le soir la mise à la boîte du petit-bleu, que je retrouvai avec stupeur six jours après dans ma poche, en reprenant par hasard le même vêtement. Je fis la sottise de le mettre alors à la poste. Il arriva. Étonnement. Gruby me demanda une explication, avec calme. Ne voulant pas avoir tort, je lui expliquai

sans rire que parfois des lettres, et même des dépêches, avaient mis trente ans à arriver, chose très naturelle, car il pouvait se faire que le pli tombât entre le mur et la boîte du bureau, où le personnel, si négligent, de l'Administration, ne regardait jamais. Je vis que mon ingénieuse explication ne « prenait pas », et je regrettai de n'avoir pas dit tout simplement mon oubli. Mais, ne voulant quand même pas avoir tort, et comme cédant à un trait de génie (!), je m'écriai, avec l'accent de la plus emportée conviction :

— Et puis, d'ailleurs, quand on a un nom pareil, comment voulez-vous qu'une lettre arrive? Les facteurs en sont tellement ahuris que ça n'arrive jamais!

Ahuri, ce fut Gruby qui le fut. Il me regarda avec des yeux où se peignait le maximum de la stupeur, et s'enfuit en me disant :

— A demain, à demain! Bonsoir, bonsoir!

J'en ai ri bien longtemps, et j'en ris encore.

Lorsque Gruby allait voir un malade, il le prévenait généralement de l'heure approximative de son passage. Parfois, cependant, s'il n'avait pu s'y rendre à l'heure dite, et si le cas lui semblait urgent, il y courait à n'importe quelle autre heure de l'après-midi ou de la soirée. Souvent, même, il aimait à surprendre son monde, et recueillait lui-même des surprises. C'est ainsi qu'un soir, vers les

onze heures, il tomba comme un événement en pleine soirée dansante chez une dame qui, le jour même, l'avait fait appeler d'urgence pour l'après-midi. Dans de semblables circonstances, la colère de Gruby était grande, et la dame pouvait, à l'avenir, se dispenser d'avoir recours à lui, même dans des cas pressés. Une autre fois, il carillonne en vain à la porte d'un appartement dont la sonnerie reste muette. Colère, départ, explications subséquentes, excuses de la cliente. C'est la garde-malade qui, placée là par Gruby lui-même et connaissant par cœur son original docteur, a imaginé de bourrer d'ouate le ventre de la sonnette, afin de reposer en paix. Gruby prône les pansements à l'ouate, mais pas ceux-là! Soupçonne-t-il les gens de la maison d'être de connivence avec la garde ? Toujours est-il qu'il met son retour au prix du remplacement de la garde, et ainsi en fut-il.

Entre temps, et dans ses longues courses du soir vers Passy et les Champs-Élysées, Gruby aimait à fumer quelques bons cigares, à la dérobée, car, jadis grand fumeur de pipes dont nous trouverons une forte collection après sa mort, avec d'énormes stocks de cigares de toute sorte, il est devenu membre de la *Société contre l'abus du tabac* et ne veut pas qu'on lui soupçonne un reste d'affection pour la « plante à Nicot » ; il pousse même cette co-

quetterie si loin qu'à ses dîners il offre des cigares excellents dont lui-même, en général, s'abstient stoïquement d'user.

Il tenait, en effet, non seulement à son prestige d'original et de savant ennemi des choses futiles, mais d'homme toujours en bonne santé et d'hygiéniste sans défaut, accordant sa vie avec ses principes, quadruple souci qui dut l'amener souvent à exécuter de vrais petits miracles de volonté et de domination de soi-même.

Dès son lever, souvent tardif et toujours irrégulier, il sonnait. Le domestique lui portait une cuvette d'eau tiède et une bouilloire pleine d'eau bouillante. Il se faisait du cacao à l'eau qu'il mangeait avec des pâtisseries de sa réserve de « l'aut'-côté ». Peut-être y ajoutait-il quelque dégustation de bon vin. Ses repas, à table, se composaient généralement d'œufs à la coque ou autrement, de viande froide, de salade très vinaigrée, d'herbes diverses, betteraves cuites, choux rouges marinés, ragouts faits spécialement avec du collet de mouton, fromage blanc, confitures, eau minérale pure ou très peu rougie, et café.

Il essayait volontiers tous les aliments et s'occupait beaucoup de la préparation des mets, tant pour lui que pour ses malades.

Deux plaisantes anecdotes : Un jour, Gruby dit à sa cuisinière, venue à son coup de sonnette :

— Voilà; vous avez acheté la viande comme je vous ai dit?

— Oui, monsieur.

— C'est très bien. Allez chercher une casserole.

Aller et retour avec casserole.

— Vous allez mettre une cuillerée à bouche de beurre, et vous revenez quand il est fondu.

Aller, retour, avec beurre fondu.

— Vous mettez de côté. Vous hachez des oignons de telle manière. Vous mettez dedans, sur le feu, quatre minutes, et vous revenez.

Aller, retour, examen, puis :

— Vous mettez la viande... etc.

Toute la matinée se passa ainsi en chassés-croisés culinaires ; Gruby trouva le plat très bon et la cuisinière le trouva détestable.

Depuis plusieurs années, deux potirons se desséchaient d'ennui dans un coin de la bibliothèque. Passant un jour rue Scribe, Gruby aperçoit à l'étalage d'un libraire un livre au titre flamboyant : Potiron, illustré d'un militaire de corvée, sans doute à la cuisine. L'alimentation et l'art de s'alimenter, par conséquent de préparer les aliments, étaient un des grands soucis de Gruby. Il ne doute pas que ce livre est un livre de cuisine à l'usage des armées de terre et de mer, peut-être même des ambulances de l'armée, et que le civil lui-même peut en faire son profit ; car on est toujours

étudiant. Il aborde le commis et ce dialogue s'engage :

— Alors, ce livre-là, c'est pour le potiron ?...

— Oui, monsieur, c'est *Potiron*; un livre qui a beaucoup de succès, monsieur.

— Et c'est bien le potiron complet?...

— Oh! très complet, monsieur; si monsieur veut voir...

— On n'a pas le temps; si c'est bien le potiron complet, voul'ous l'envelopper? Quel est le prix?

Gruby paya, prit le livre et revint, savourant d'avance les succulentes recettes qu'il y croyait incluses pour l'apprêt culinaire de cet intéressant légume.

Hélas! c'était bien le « Potiron », mais le « Potiron » de Georges Courteline, et cela n'avait rien de commun avec l'art de la gastronomie.

— Ils sont bien étonnants! s'écria Gruby à cette déconvenue; ce sont des imbéciles! ils perdent le temps!...

Et « Potiron » vint échouer sur les collines éternelles des livres non coupés, qui encombraient l'appartement au point que le docteur R... demandait sans cesse à Gruby quand on percerait chez lui un tunnel, de jour en jour plus indispensable à la circulation.

III

Gruby était naturellement compatissant à toutes les misères, car il était médecin dans le sens complet et honorable de ce mot tel qu'on l'entendait au vieux temps où la dichotomie et la médecine d'affaires étaient choses inconnues. La médecine était pour lui un vrai sacerdoce, qui s'allie naturellement avec l'exercice de la charité.

Si, dans ses courses, il rencontrait dans la rue un être plus ou moins minable affligé de quelque tare physiologique curable, Gruby s'offrait volontiers jadis à le soigner et à le guérir. On devine qu'à Paris il eut ainsi l'occasion de faire de nombreuses écoles.

Il me raconta qu'il avait obligé ainsi un jour un mendiant apparemment blessé à lui montrer la plaie dont il se disait atteint : il n'avait rien. Une autre fois, il prend à son service un domestique qui, bientôt, se met à faire de l'eczéma d'une façon

aiguë et repoussante. Gruby le garde chez lui, le soigne avec un vrai dévouement, lui institue un régime sévère et l'alimente presque exclusivement avec une certaine espèce de pommes très mûres qu'il se procure à grands frais. Le domestique guérit, le vole le plus possible, finit par lui chercher querelle et s'en va.

— L'argenterie même disparaissait, me disait Gruby, c'est affreux ! Ces « gensses-là » sont des canailles !

De tels faits rendent défiant et refroidissent beaucoup les meilleurs sentiments, surtout lorsqu'on n'a pas assez le discernement des gens et de leurs natures variées.

Par goût personnel, du reste, Gruby était plus porté vers les œuvres d'intérêt public que vers les œuvres individuelles. Ce ne sera qu'à la fin de sa vie qu'il reconnaîtra, par de nouvelles et aussi désagréables écoles de ce côté, que l'espèce humaine n'est parfaite nulle part et qu'en général les sociétés sont modelées à l'image trop ressemblante des individus. Les œuvres dites de bienfaisance m'ont toujours fait l'effet de ces cautères qui entretiennent les plaies au lieu de les guérir. L'iniquité, fruit de l'égoïsme et de l'orgueil, voilà notre maladie, et nous ferions mieux d'être équitables individuellement et d'y appliquer nos ressources, que d'employer nos forces à essayer de pallier les effets sem-

piternels d'un mal que nous ne voulons pas déraciner en nous et qui crée en réalité la misère. Sous prétexte d'œuvres charitables, combien de personnes riches commettent dans leur entourage les pires injustices? Combien en est-il, parmi ceux qui se piquent d'œuvres, qui assurent le pain à leurs propres parents malheureux? Ainsi la richesse, celle même qui est dite bienfaisante, entretient parfois avec son propre sang la misère publique. Je suis et je demeurerai convaincu, après de longues enquêtes sur cette sombre et triste question, que la misère pourrait être réduite à un minimum facile à soulager avec un budget restreint, si chaque famille aisée soulageait seulement ses membres pauvres, et si, dans les relations sociales générales, la solidarité humaine remplaçait l'égoïsme, l'orgueil, l'injustice sous toutes leurs formes. C'est, me dira-t-on, l'utopie de tous les penseurs, qui rêvent une société comme on n'en voit qu'en rêve. Je ne veux pas insister ni paraître soutenir une thèse, qui n'est pas dans mon sujet autrement que par incidence, mais je réponds simplement que le juste équilibre est la solution de tous les problèmes, de quelque nature qu'ils soient, et que cela est un axiome de sens commun. Physiologiquement, tout le monde sait que la solidarité parfaite des membres et organes vivants d'un corps vivant constitue seule la bonne santé de

tout le corps ; tout le monde sait également que tout membre qui vit aux dépens des autres rend le corps malade, et le cancer n'est pas autre chose que l'égoïsme d'une colonie cellulaire, qui vit à part de la substance même du corps, dans lequel elle se taille une existence à part, qui tue le corps et finit par la tuer elle-même quand elle n'a plus rien à dévorer. Ainsi en est-il dans le corps social. Là donc où règne le grand désordre de la misère endémique et permanente, c'est qu'il règne aussi une inintelligence profonde des lois mêmes de la santé, et par conséquent de l'intérêt même le plus élémentaire de l'organisme.

Mais passons. Je ne dis pas cela non plus pour Gruby. Comme je l'ai indiqué déjà, il avait le sens de cette vérité vitale, et il exerçait ce sens du mieux qu'il pouvait. Dieu lui avait donné, certainement, une âme compatissante à tous les maux humains ; les traditions de la Religion dans laquelle il était né, la propre et personnelle expérience qu'il avait faite, si jeune encore, de la souffrance, l'aide constante qu'il avait reçue de la solidarité et de la bienfaisance de quelques nobles cœurs, son passage même à travers la Maçonnerie, et très probablement, pour ne pas dire certainement, le rite Écossais, dont les doctrines sont très idéalistes, enfin la conviction que la richesse est réellement un sang social qui ne doit pas être drainé, mais qui doit

circuler, tout cela joint à sa propre indépendance personnelle, exempte de soucis directs de famille, lui permettait d'exercer librement son goût inné pour la bienfaisance.

Pendant la guerre et le siège de Paris, Gruby dépensa beaucoup pour aider dans la mesure de ses forces à remédier aux calamités publiques, et il serait difficile de calculer le montant de ses débours à cet effet.

Il défraya en grande partie deux ambulances, mit à la disposition de la place militaire sa maison de Montmartre, où il avait installé un Observatoire avec de puissants télescopes pour surveiller l'ennemi, s'occupa de la question des ballons et des pigeons voyageurs, installa un autre Observatoire au château de la Muette, se prodigua pour secourir les blessés comme médecin et chirurgien volontaire, en un mot se mit tout au service de la défense nationale.

Pour montrer un trait de Gruby à cette époque, je vais citer ce passage d'une lettre qu'il écrivit par ma plume à un homme qui, en l'année 1894, se rappelait à ses souvenirs de 1870-71.

« Paris, 8 janvier 1894.

« Cher Monsieur,

« Je suis confus de tant de paroles flatteuses que

vous m'adressez à l'occasion de la nouvelle année.

« Vous ne savez pas comment j'ai découvert votre patriotique entreprise pendant la guerre de 1870. En passant dans une petite rue près de la place de l'École pendant les rigueurs de l'hiver, je vis une sentinelle monter la garde devant une porte, n'ayant que le fusil et la cartouchière faisant deviner un soldat et un volontaire. Tous ses vêtements se composaient d'un pantalon en toile grise et d'une demi-blouse en toile. Je m'approche de ce soldat qui me fait connaître la formation de votre corps de guérillas, et je m'empresse de remettre entre vos mains pour les habiller et les garantir du grand froid une somme de trois mille francs... »

La personne à qui Gruby rappelait ces choses s'en souvenait fort bien ; mais la guerre était loin et il n'était plus question d'habiller des francs-tireurs.

Gruby, la guerre terminée, fut de ceux qui comprirent la nécessité de profiter des terribles leçons de l'imprévoyance, afin de veiller désormais à l'avenir. Maxime du Camp, dans une alerte brochure que publia la *Société de la Croix-Rouge de France* en 1889, a montré très justement dans quelle enfance insouciante était alors, surtout en France, cette société, et combien elle eut à faire pour s'improviser tout entière en ces terribles jours.

Dans cette petite notice, il fait aussi toute l'histoire de la *Convention de Genève*, assaisonnée de la plus saine philosophie d'une très belle âme. J'y ai cherché en vain le nom de Gruby, qui est resté avec d'autres en dehors du petit cadre dans lequel il avait su faire tenir tant de matières. Il constate, néanmoins, ce fait que je relève : « D'autres sociétés, je ne dirai pas rivales, encore moins hostiles, d'autres sociétés indépendantes se sont créées. Au lieu de faire cause commune, ce qui était si simple, on a voulu faire cause séparée... Quelle cause a déterminé un certain nombre de femmes à se constituer en groupes isolés? je l'ignore. » Il en indique cependant les raisons bien humaines. Ainsi naquirent la *Société des Femmes de France;* puis, en 1879, *l'Association des Dames Françaises,* rivale de celle-là. Gruby, affilié d'abord à la *Croix-Rouge Française*, était passé ensuite à la *Société des Femmes de France*, d'où il fut attiré à l'*Association des Dames Françaises*, dont il devint bientôt le plus généreux bienfaiteur sous le pseudonyme de *la Dame Patriote.* Il savait le compte des fortes sommes données par lui-même ou par son entremise à cette *Association*, soit en argent, soit en nature, et ce compte, nous le ferons, à la fin de sa vie, bien des fois ensemble. Que de fois Gruby, au lieu de recevoir ses honoraires, disait ou écrivait : « Vous les verserez en votre

nom à l'*Association des Dames Françaises* », et quelle incessante et fructueuse réclame n'a-t-il pas faite à cette *Association* pendant de nombreuses années ! J'aurai l'occasion d'en reparler plus loin. Il faisait, en outre, partie d'un certain nombre d'autres sociétés soit de bienfaisance ou autres. De ce nombre étaient la *Société de secours Austro-Hongroise* de Paris ; la *Société protectrice des animaux*, à laquelle j'ai toujours rêvé une annexe pour la protection des gens ; la *Société contre l'abus du tabac*, qu'avait fondée son ami le brave M. Decroix, ancien vétérinaire militaire, propagateur de l'hippophagie sous Napoléon III, à qui il avait réussi à faire goûter du cheval à la table même des Tuileries. Gruby avait connu Decroix à l'école d'Alfort, et, quoiqu'il eût été jadis, comme je l'ai dit, grand fumeur de pipes et fumât encore à la dérobée des cigares, il était un bienfaiteur de cette petite société, dont il réussit à me faire mettre, malgré mon horreur pour les sociétés et mon affection pour le tabac. Gruby venait d'y fonder un prix de cent francs à décerner au concours au meilleur mémoire sur un sujet donné concernant l'usage et l'abus du tabac, et il s'était mis en tête de me faire traiter le sujet. Naturellement, je remportai le prix ; pouvait-on faire moins pour... Gruby ? Il voulut, du reste, lire mon mémoire quand il fut imprimé, et me dit :

— Mais c'est très bien ! vous parlez comme un médecin.

— Je suis à bonne école, lui répondis-je.

Le prix, du reste, était à répercussion centrale. Cette glorieuse équipée m'enrôla par le fait dans la société, qui le récupéra en cotisations ; après quoi, Gruby et Decroix étant morts et rien ne m'y attachant plus, je me retirai sous ma tente pour y fumer sans remords désormais.

Je pourrais citer encore de nombreuses autres « sociétés » dont Gruby faisait partie. Comme bien on pense, il n'échappa pas aux sociétés de tir et de gymnastique aux aguets de membres honoraires, et prodigues de titres de président d'honneur, capitaines honoraires, etc... avec diplômes, médailles et toute la lyre ! Gruby en riait, mais il se laissait faire.

Le Bureau de bienfaisance de l'arrondissement recevait souvent de petites sommes, ainsi que la Caisse des écoles et certaines autres œuvres, comme la Société de bienfaisance Austro-Hongroise, souvent spontanément et sans les avoir sollicitées.

Toutes ces petites sommes, assurément, formaient à la fin de l'année un total assez respectable.

Gruby n'était pas un homme d'argent.

Il gagna des sommes considérables, ne sut certainement jamais bien au juste ce qu'il en faisait, en perdait une bonne part de toutes les manières, et,

ne faisant pas le compte de ses recettes, ne faisait pas non plus, en général, celui de ses dépenses.

Il acceptait des honoraires modestes, mais pas au point, cependant, d'avilir la valeur de sa consultation, préférant avec raison, dans ce cas, la donner gratis.

Un jour, une dame assez riche, à ma connaissance, lui remit cinq francs. Il répondit :

— Je ne prends pas cinq francs, madame ; venez à la consultation gratuite.

Tous les dimanches, en effet, dans l'après-midi, Gruby donnait des consultations de ce genre aux malades qui lui étaient recommandés à cet effet par ses clients, et surtout aux domestiques de ces derniers. Il arriva que des personnes réellement pauvres profitèrent de cette libéralité hebdomadaire ; mais Gruby soignant surtout l'estomac, et ses régimes de suralimentation étant fort coûteux de leur nature même, pour les suivre il fallait déjà pouvoir disposer de notables ressources.

Gruby se laissa certainement exploiter par des personnes aisées qui ne le payaient jamais, mais il lui répugna toujours de l'être ainsi.

Un jour, il me passa une lettre d'une dame de ses clientes et de ses amies, fort riche. Elle lui annonçait que sa couturière, ayant besoin de soins, allait se présenter en son nom à sa consultation, qu'elle lui demandait gratis.

— Ah ! ils sont bien étonnants ! me dit Gruby, qui me dicta cette réponse peu banale :

« Paris, 30 avril 1897.

« Madame,

« Je vous remercie pour l'intérêt que vous portez à vos couturières, et je pense que vous pourriez alors payer les visites pour elles sans vous ruiner. Mais, en attendant votre réponse, votre malade peut se présenter tous les dimanches à six heures sans avoir un sou dans sa poche, et si, dans la semaine, elle veut venir à la même heure, elle versera le prix des visites en son nom rue Gaillon, à l'*Association des Dames Françaises*, pour les pauvres de son hôpital d'Auteuil.

« Veuillez agréer...

« GRUBY. »

Comme je le regardais, interrogateur, il me dit :

— C'est bien étonnant comme il y a des « gensses » qui font la charité avec la poche des autres ! Elle a bien le moyen de payer ; ils sont très riches. Comment trouvez-vous ces choses-là ?

— Je suis bien de votre avis ; ce genre de charité est une de nos plaies, lui dis-je.

— Étonnant ! extraordinaire ! répétait Gruby, mais je ne connais pas les couturières, moi !...

Souvent, aussi, il me faisait la même réflexion à propos de ce genre de sport mondain qu'on appelle les fêtes et ventes de charité, et des cartes, souvent indiscrètes, que les dames patronnesses ou vendeuses envoient à leurs connaissances, soit pour les inviter à venir acheter à leur comptoir, ou à y suppléer par le don d'une somme quelconque destinée à grossir leur recette. Gruby, qui n'était pas du tout homme du monde, échappait assez facilement à ce genre d'esclavage qu'on appelle des obligations mondaines, lesquelles sont souvent la ruine des vrais devoirs naturels auxquels elles se substituent si hypocritement par les voies de l'orgueil et de la vanité ; il n'envoyait une petite somme, variant entre cinq et dix francs, que lorsqu'il ne pouvait absolument pas s'en dispenser ; mais c'était bien à contre-cœur et il ne me le cachait point :

— Je ne comprends pas, me disait-il parfois, que l'on fasse la charité autrement qu'avec ce qui est à soi. Ce n'est pas bien malin de prendre pour cela dans la poche des autres; quel beau mérite !

Qu'eût-il dit s'il eût su qu'il y a des gens qui, non seulement s'amusent de cette façon, mais même en vivent. Cela n'eût jamais pu entrer dans son cerveau. En matière d'argent, il était l'homme le plus discret du monde.

Jamais, à ma connaissance, Gruby n'envoya sa

note d'honoraires à personne, sinon sur demande expresse et même réitérée. J'en faisais alors le relevé, et le total indiquait non une somme d'argent, mais le nombre des consultations ou visites d'après son « journal ».

En général, on réglait au taux de dix francs la consultation et même la visite. Je me souviens qu'il fit, une année, de nombreuses visites de nuit, aux Champs-Élysées, à un riche consul d'une puissance étrangère, et je pus constater que ce personnage régla sa note à raison de dix francs par visite : c'était peu. Mais combien d'autres ne réclamaient jamais leur note, ne la recevaient par conséquent pas et ne payaient jamais. Gruby, du reste, connaissait son monde, et l'on s'en apercevait quelquefois.

Gruby avait horreur de s'entendre demander, après une consultation, ce qu'on lui devait. A cette interrogation, selon la personne ou selon son humeur du moment, il poussait dehors le visiteur en fermant la porte sur lui, ou répondait sèchement :

— Vous pouvez déposer.

Où? Il n'y avait pas, dans son cabinet, une place où l'on pût mettre une pièce de monnaie. L'embarras du client était grand, d'autant plus qu'il voulait déposer sa pièce en un endroit visible, et que Gruby, ou tournait le dos systématiquement,

ou s'en allait dans un réduit voisin. On plaçait l'honoraire où l'on pouvait, souvent sur l'extrême bord d'un des bureaux encombrés de papiers sous lesquels Gruby poussait négligemment la pièce, qui y restait enfouie pour longtemps, à moins qu'il ne la fît tomber dans un tiroir.

Gruby laissait facilement périmer chèques et mandats, et les billets de banque qu'il recevait restaient souvent dans les lettres amoncelées dans les journaux formant portefeuilles à cet effet. Quand il lui fallait payer une somme importante, comme son terme, par exemple, c'était des recherches interminables.

Des reporters, par ouï-dire et dans un but qu'on devine, faisaient à Gruby la réputation d'une générosité inépuisable, ainsi que d'être un magnifique mécène des sciences, des lettres et des arts. Il est probable que les premiers qui mirent ce bruit en circulation avaient eu quelque raison de se louer de lui sur ce chapitre ; Gruby encourageait volontiers certains efforts, et peut-être rendit quelques notables services, mais la « magnificence » n'était pas dans ses mœurs, ni dans sa pratique, ni dans ses principes; elle ne cadrait ni avec son caractère, ni avec son éducation, ni avec son jugement, dont le critérium était son expérience personnelle de la vie, du travail, et du succès, qu'il ne comprenait que comme fruit

naturel et légitime d'un long et constant labeur. Il était, de ce côté, très mesuré et très mesureur.

Dans son train de maison, Gruby était tout ce qu'il y a de plus économe, pour ne pas dire autrement. A vrai dire, il n'avait pas de train de maison; il vivait en vieux garçon original, ayant pour toute domesticité un ménage suisse habitant l'appartement: la femme faisant la cuisine et le mari faisant tout le reste; puis un cocher, qui habitait au dehors. C'était Gruby qui gouvernait tout et s'occupait de tout au petit bonheur de son idée du moment. Les dépenses de l'intérieur étaient réduites à leur plus simple expression. Sa table ne lui coûtait pas cinq francs par jour. Il recevait lui-même sa blanchisseuse, qui était la fille de sa première blanchisseuse, laquelle n'était autre que la concierge de son premier domicile, la petite chambre de la rue Gît-le-Cœur, dont il continua toute sa vie, comme superstitieusement, à payer le loyer à cette femme, puis à sa fille. La cuisinière se chargeait de l'entretien des housses et rideaux de coutil gris, qu'on ne lavait pour ainsi dire jamais, et des trois seules paires de rideaux en guipure qui se trouvâssent dans tout l'appartement, rideaux presque préhistoriques et ne souffrant plus, à la fin, de raccommodages à l'aiguille. Aussi Gruby avait-il indiqué à ce sujet une recette, qui était d'y coller des pièces avec de l'amidon et un coup de fer.

Gruby n'admettait pas que les objets s'usassent; il avait en réserve « de l'aut' côté » de quoi remplacer certaines choses, mais cette réserve même était intangible. Il y avait à ce propos entre lui et sa cuisinière des petites scènes amusantes. Un jour elle lui demande un sac à bouchons ou de quoi en faire un.

— Attendez, dit Gruby, il y a « de l'aut' côté » tout ce... ce qu'il faut.

Quelques instants après, il lui remettait une jambe de vieux caleçon dont il avait clos le bas avec une ficelle, et devant l'air ahuri de la brave femme il dit en riant :

— Vous êtes bien étonnante! vous ne savez jamais vous arranger. C'est tout ce... ce qu'il faut, très simple et très commode.

Une autre fois, elle lui demande des torchons pour la cuisine. Après lui avoir reproché d'avoir usé les anciens, il lui remit gravement, avec ordre de les ménager, un petit stock de vieux pans de chemises; cela pouvait faire l'affaire, Gruby portant des chemises en grosse toile avec des cols et des poignets antiques, dont le seul luxe était la constante propreté. Tout ce qui était susceptible de s'user ou de disparaître était soigneusement emmagasiné « de l'aut' côté ». Ainsi en était-il du linge de table, qu'il tenait lui-même et ne donnait qu'au moment convenable, selon le besoin. Il payait,

du reste, ses domestiques au taux ordinaire, et la place, sans doute, avait ses petits profits spéciaux.

Gruby employait, par-ci par-là, d'autres personnes, pour des rémunérations plus que modestes, qu'il aimait à régler par petites sommes et généralement de huit jours en huit jours. Le jour de l'an, il ne manquait pas de leur demander de venir travailler comme à l'ordinaire, et il accourait, dès qu'il les savait là, tenant à la main un cornet de bonbons anglais ou autres, dont il avait toujours de fortes provisions et faisait ce jour-là ample distribution. Il signalait, en même temps, à l'attention, sur le dessus du cornet, ce qu'il appelait : « le gros bonbon qui pourrait casser les dents » ; c'était une pièce de cinq francs. Un jeune micrographe qui, pendant quelque temps, vint lui faire des observations et des dessins micrographiques sur les animalcules des aquariums de la pièce où se trouvaient les plantes, fut un jour aussi interloqué du cadeau que du conseil, qu'excusaient à la fois l'âge du docteur Gruby, son originalité et sa bonne intention.

Ce souvenir en évoque un autre, celui d'une pièce de cinq francs en plomb, qu'un cocher lui avait passée dans une course de nuit et qui préoccupa beaucoup Gruby ; il semblait ne pouvoir se résigner à prendre son parti de perdre cette somme

infime, alors qu'il en perdait bien d'autres journellement avec la plus grande indifférence. Ce n'était, certes, ni avarice, ni ladrerie ; Gruby n'était pas avare : mais il n'aimait pas les pertes sèches. Le même homme qui, par principe ou manie, ne voulait pas jeter même un débris insignifiant, laissait tomber une pièce d'or dans le bureau d'une Société de bienfaisance et disait à l'employé qui la ramassait pour la lui remettre : « Vous pouvez la garder », et le zoologiste qu'il était à ses heures faisait venir à grands frais, de la campagne lointaine, du beurre, de la crème et des œufs à la coque pour des singes que, pendant assez longtemps, il eut en cage dans une pièce de l'appartement.

Gruby n'aimait pas plus que d'autres à être volé ; mais quand il l'était, il en prenait en riant son parti.

Un jour, un allemand réussit à se faire introduire par le domestique et raconte à Gruby qu'il est un compatriote sans travail. Gruby, qui aimait assez à faire travailler par bienfaisance, apprend de lui qu'il est monteur en bronze, va en chercher un d'une certaine valeur et le lui confie pour une réparation insignifiante et peut-être même imaginaire. Le soi-disant compatriote le remercie, obtient de lui le prix d'une voiture pour l'emporter et une vingtaine de francs à titre d'avance sur les

débours à faire pour cette réparation. Au bout d'une huitaine, Gruby se mit à demander chaque soir à son domestique des nouvelles du monteur en bronze. L'avis du domestique fut qu'il s'agissait d'un filou, et Gruby dut se rendre à l'évidence à la fin. Il se mit alors à rire et dit en trottinant vers son dîner :

— Eh ! c'est bien joué ! oui, très bien joué ! Ah ! ils sont très malins, ces « gensses-là », oui, très malins !

Et il n'en fut plus jamais question.

Ce n'était ni la première ni la dernière fois, du reste, que pareil tour lui fut fait ; il n'était assurément pas très difficile de tromper Gruby, mais encore fallait-il savoir s'y prendre.

Gruby n'échappa pas plus que personne, au cours de sa longue carrière, aux sollicitations des amis, des connaissances et des parents.

Je connus un de ses compatriotes à qui il rendit d'importants et périodiques services d'argent, et qui lui en a gardé une louable reconnaissance. C'était un ami de longue date, fréquemment commensal de ses vendredis ; mais cela n'allait pas toujours sans quelques scènes assez vives et qui eurent parfois des témoins insoupçonnés. La personne en question, du reste, obtenait moins cette aide à titre personnel que sous le couvert de l'art qu'elle exerçait, car Gruby, quand il donnait, vou-

lait donner pour quelque chose plutôt que pour quelqu'un.

Je me souviens qu'à la mort d'un artiste très connu, sa veuve, grande amie et admiratrice de Gruby, le supplia par lettre de lui prêter une certaine somme, assez ronde il est vrai, en attendant la vente de l'atelier du maître. Il me montra la lettre, me demanda si je concevais de pareilles choses et la déchira en quatre en disant :

— On ne répond pas à des choses comme cela. Ces « gensses-là » ne doutent de rien, ils ont toujours besoin des autres pour les tirer d'affaire.

Je suis obligé de dire que, dans la circonstance, Gruby n'avait pas tort ; il n'ignorait pas qu'il avait affaire à un gouffre. Gruby savait, du reste, compatir aux vraies tristesses et aux véritables besoins.

Je me souviens d'un appel fait à sa charité par une femme d'esprit et quelque peu bas-bleu, ancienne cliente et amie, tombée dans la misère, qui lui écrivit qu'elle était malade, seule pour se soigner à la diable, et que même elle avait souffert de la faim. Gruby ne répondit pas d'abord à sa lettre, puis, un beau jour, je sus qu'il était allé impromptu pour la voir et avait trouvé la porte close, à la suite de quoi il lui écrivit par ma plume :

« Madame,

« Vous faites bien de calfeutrer les portes et de les fermer à double tour pour que la misère n'entre pas chez vous ; mais, par excès de prudence, vous excluez même le secours du médecin qui vous soigne, et vous faites bien puisque la correspondance suffit pour vous guérir, guérison qui ne se fera pas longtemps attendre.

« Veuillez agréer...

« Gruby. »

Je n'entendis plus dès lors parler de cette dame et il n'y eut plus de correspondance à son sujet. Les traitements de Gruby, je le répète, n'étaient pas à la portée des pauvres, car ils étaient, comme on le verra, surtout alimentaires et minutieux. Hélas ! la misère est par elle-même la plus terrible des maladies, pour laquelle un médecin, si charitable qu'il soit d'ailleurs, n'a évidemment pas le vrai remède.

Certainement, Gruby a dû rendre bien des services de la main à la main, discrètement et sans en faire parade, car il n'était pas dans ses habitudes de faire étalage de magnanimité. Un médecin reçoit la confidence de tant de détresses que la chose est certaine ; ce que je sais, c'est que des sol-

licitations de cette sorte faites par lettre étaient très rares.

Gruby eût eu amplement, du reste, de quoi exercer sa charité dans sa propre famille, car il avait une très nombreuse parenté disséminée en Autriche, en Allemagne et jusqu'en Amérique, et en grande partie plongée dans une situation difficile. On verra par sa biographie qu'il pouvait avoir quelque raison de connaître peu sa parenté. Il était, cependant, en relations suivies avec deux de ses neveux que j'eus l'occasion de connaître personnellement à des époques différentes. L'un était un propre neveu portant son nom, homme distingué mais sans fortune, et cherchant en vain à s'en créer une. Gruby correspondait avec lui, lui prêchait le travail et la nécessité d'arriver par soi-même. En un temps où ce neveu s'adonnait avec succès à la photographie, Gruby lui envoya un appareil d'une certaine valeur et en reçut des photos fort bien faites, mais je ne crois pas qu'il lui ait jamais accordé grande aide pécuniaire. Il avait évidemment des raisons à lui pour agir ainsi.

L'autre, M. X..., était un homme aisé, fort distingué, et que je connus, lors de l'Exposition de 1889, à Paris ; c'était, je crois, le fils d'une de ses sœurs. Ces deux personnes le traitaient sans cesse dans leurs lettres de « vénéré oncle » ; lui

ne les traitait jamais autrement que de « très cher monsieur ».

Pour toute la parenté de Gruby, l' « oncle » avait le prestige mystérieux d'une célèbre et richissime idole au fond de sa pagode lointaine. Ils avaient tous pour lui le respect prosterné et tremblant que l'on a pour un Dieu vu de très loin : on lui attribuait une fortune colossale, des millions ! et en capital ! !

Dans les derniers temps, quelques-uns de ceux qui couraient le monde avaient tenté de parvenir jusqu'à lui, mais Gruby avait donné ordre au domestique de n'en recevoir aucun. M. X..., domicilié en Hongrie, était chargé de répartir annuellement une certaine somme d'argent entre tous les parents pauvres qui devaient, à cet effet, s'adresser à lui, à qui Gruby les faisait renvoyer invariablement, soit verbalement s'ils se présentaient, soit par correspondance s'ils écrivaient. Un jour, un propre frère de Gruby, d'Amérique, où il était allé chercher la fortune, lui écrivit pour lui demander une aide. Gruby me fit lui répondre ce billet :

« Très cher monsieur,

« Veuillez recevoir les cent francs ci-inclus pour vos pauvres et agréer mes civilités empressées.

« Gruby. »

Jamais Gruby ne me parla de sa famille ; je n'ai connu ces détails que par les lettres que j'écrivais plutôt que par celles auxquelles je répondais, et qui étaient en langue allemande. Je sus de cette façon que Gruby veillait à l'entretien des tombes de ses parents à Kis-Ker.

C'est, ai-je dit, du temps où le journalisme tomba dans le reportage et les échos à outrance que data la réputation de Gruby comme « mécène magnifique des lettres, des arts et des sciences ». A la suite de quelques vrais littérateurs qui payèrent de cette monnaie des gracieusetés que Gruby avait pu leur faire occasionnellement, la tourbe des plumitifs de dernier ordre, qui fait du journalisme comme un chiffonnier fait des affaires, au moyen de fiches à l'aide desquelles on possède en répertoire tous les sujets « d'actualité » que l'on peut périodiquement resservir aux journaux et au public, catalogua Gruby au nombre de ses victimes. De temps en temps dans un journal — souvent dans un simple « canard » — passait un mauvais portrait de Gruby, une plus mauvaise anecdote et un bout de dithyrambe en son honneur, le tout invariablement démarqué des deux ou trois premiers petits articles à peu près sérieux qui avaient paru jadis à son sujet.

Au début, Gruby se laissait aller à donner dix francs au « harpiste », qui ne manquait pas de

venir réclamer sa petite récompense; puis le nombre des chanteurs augmentant avec la monotonie et l'ineptie de la romance, il en arriva à leur faire donner deux francs par son valet de chambre, et enfin... dix bons de fourneau! Le pis est que des reporters sérieux en reçurent, confondus dans le tas avec les autres.

De Paris, cette exploitation de Gruby passa à Vienne, et bientôt des nuées de « canards » allemands s'abattirent, par la poste, rue Saint-Lazare, chantant tous la même chanson, traduite du français en allemand.

— En voilà encore un! me disait Gruby avec un soupir à chaque envoi. C'est une plaie! Qu'est-ce que vous voulez faire!

Chaque journal arrivait recommandé, avec une carte postale et parfois une lettre dithyrambiques sollicitant au moins un abonnement. Gruby me demandait si l'on ne pourrait pas leur envoyer des bons de fourneau! Cela n'eût pas été banal, en effet. Ils les eussent retournés, du reste. Ils écrivaient lettres sur lettres jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu réponse, sachant bien que Gruby tenait à sa réputation en Autriche comme ailleurs.

— Ils savent bien, me disait Gruby avec un air navré, qu'on ne peut pas faire autrement que de leur envoyer de l'argent!

Et je libellais invariablement la même réponse

sur une demi-feuille de papier à lettre : « Veuillez recevoir le mandat-poste de dix francs ci-joint, de la part de M. le docteur Gruby, avec prière de ne pas l'abonner à votre estimable journal. »

Ces petits articles, si mal faits fussent-ils, étaient néanmoins comme des graines semées au vent et qui germaient dans le cerveau d'autres personnes sous forme de demandes de fonds à Gruby. Parmi les lettres qu'il recevait, surtout de Hongrie, pour un tel objet, je vais citer la suivante, en respectant les termes et la langue, mais en supprimant les noms propres :

« X..., le 16 décembre 1891.

« *A l'honorable Monsieur le Professeur*
Dr D. Grudi. (sic)
Paris.

« Monseigneur (*sic*),

« Il y a près un demi-siècle que le chloroforme, ce remède prospère, fut employé par la science médicale en faveur de l'humanité.

« Ce demi-siècle, qui est assez long, a suffisamment confirmé que le Narcotin n'a pas encore atteint le niveau où son emploi est sans danger. C'est par cette raison que les chirurgiens des plus nouveaux temps ont été indiqués à chercher la manière par laquelle le péril pourrait être réduit à

son minimum et complètement évanoui. Ce remède, pour ne démontrer qu'un exemple, fut le sujet éminent du dix-neuvième et vingtième congrès des chirurgiens allemands et en formera partie sans doute aux congrès ultérieurs.

« Votre humble serviteur ayant l'honneur d'en être chargé par mon patron, docteur X..., professeur à l'Université scientifique royale à X..., s'occupe aussi de la question du Narcotin et j'ai eu l'honneur de vous témoigner par les certificats ainsi que par les journaux professionnels ci-joints, que mes expériences furent accompagnées des résultats les plus satisfaisants.

« J'ai proposé une plus nouvelle manière de chloroformisation tout à fait différente à celle qui était en usage jusqu'à présent et qu'on emploie avec beaucoup de succès à l'hôpital du professeur X... et chez nous dans plusieurs hôpitaux, ce que la communication du docteur Z... certifie dans le numéro de l'*Extrablatt* ci-joint. Aussi eus-je l'honneur de présenter mes instruments, construits pour ce but, au mois de mai 1891, ainsi que le 3 décembre à la réunion de l'instruction volontaire des médecins. Mais vous savez, Monseigneur, que les circonstances financielles jouent un rôle important à des expériences scientifiques, et moi qui ai déjà sacrifié à ce sujet au-dessus de mes forces, comme le ci-inclus le démontre, dans

ma position précaire, je ne suis plus en état d'en sacrifier encore et bien que j'aie aussi reçu une subvention de l'Institut hygiénique, ma situation matérielle ne me permet pas de continuer mes travaux.

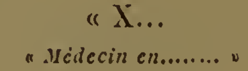
« C'est pour cela que j'ose m'adresser à vous, Monseigneur, protecteur magnanime et célèbre de la science, et vous prier bien humblement de bien vouloir me faire parvenir des secours matériaux pour que je puisse continuer mes expériences ; car vous, Monseigneur, qui étiez le premier qui vous occupiez de la physiologie du Narcotin, vous ne me refuserez pas les moyens nécessaires pour perfectionner mon travail si prospère pour l'humanité.

« Permettez-moi de remarquer qu'en priant ces secours matériaux pour l'exploitation et l'expérience, je ne demande point de les envoyer à moi-même, mais à mon honorable patron qui à souhait vous rendra certainement compte des dépenses ainsi que du résultat.

« Me rappelant de votre noble générosité et bienveillance patriotique, je vous prie d'agréer l'expression

« De mon dévouement le plus distingué.

« Votre humble serviteur,



« X...

« *Médecin en........* »

Gruby ne répondit pas à cette lettre, et ne répondait pas davantage aux autres du même genre qui lui arrivaient souvent pour le même objet. En vérité, du reste, s'il se fût mis sur ce pied, il n'eût pu y suffire.

Je me souviens d'avoir vu Gruby pendant quelques années soutenir mensuellement de quelques subsides un médecin français dont le nom est connu ; ce médecin, chargé de famille et malchanceux, était un savant d'une certaine valeur, et Gruby l'aida à faire un travail assez minutieux sur les diatomées, sujet qui l'intéressait particulièrement. Je crois que ce médecin avait aussi une petite revue qui finit par mourir d'inanition. Gruby, d'ailleurs, n'était nullement dans le mouvement des sciences et il n'avait pas le temps d'y être, absorbé qu'il était par ses occupations pratiques.

Il était encore moins dans le mouvement des lettres et des arts, par la bonne raison qu'il n'y connaissait absolument rien. Mais, dans ce monde-là, il avait aussi ses flatteurs, et j'en connus qui surent tirer à leur profit de sa poche quelques bonnes sommes sous couleur d'encourager la musique, la littérature et la peinture. Il faut dire à la louange de Gruby qu'il ne jouait pas au connaisseur. Il admirait tout de bonne foi ; que ce fût un bibelot de musée ou un de bazar, peu lui importait, et il est certain que bon nombre des cadeaux qu'on

lui faisait témoignaient que les donateurs n'ignoraient pas ce détail... économique.

Gruby rendit donc ainsi d'assez nombreux services à quelques personnes plutôt gênées du monde moyen de la science et des arts, mais je ne crois pas que l'on puisse montrer un seul monument important sur le frontispice duquel on lise une solennelle dédicace à Gruby mécène. Il est vrai, du reste, que ce genre de reconnaissance lui-même est bien passé de mode.

Il ne faudrait pas croire que je veuille le moins du monde rabaisser en Gruby le côté généreux. Je veux seulement le déterminer plus exactement, selon sa psychologie même. Gruby était l'homme qui, étant arrivé par lui-même, avec sa seule force de caractère, servie, il est vrai, par les circonstances, mais au prix d'un labeur constant et acharné, n'admettait pas qu'il pût en être autrement pour d'autres. C'était là une forme de cette tendance que tous nous avons plus ou moins de juger les autres d'après nous-mêmes. C'est pourquoi Gruby avait pour habitude d'aider à travailler, mais non à vivre. Il y a là une nuance importante. Quand il s'est départi de cette ligne de conduite vis-à-vis de quelqu'un, c'est qu'il eut affaire à un habile qui sut lui en imposer et le prendre de court ; et ceux qui agissaient ainsi vis-à-vis de lui n'étaient pas ce qu'on appelle des pauvres.

Mais, avant de pousser plus avant cet exposé un peu à bâtons rompus des traits originaux du caractère de Gruby, je crois le moment venu de présenter à mes lecteurs sa biographie, comme la trame même de cette existence si brochée d'originalité.

IV

Si l'on cherche, dans des documents officiels, la date exacte de la naissance de Gruby, on ne trouve que des contradictions.

Gruby m'a dit maintes fois être né à Kis-Ker, comitat de Bacs, dans le sud de la Hongrie, le 20 août 1810. Comme on l'a vu, jusque dans les dernières années de sa vie, il chargeait quelqu'un de veiller à l'entretien des tombes de ses parents en ce lieu.

A cette époque, en Hongrie, comme dans d'autres pays, les registres de l'état-civil n'existaient pour ainsi dire pas. La Paroisse tenait les actes de naissance pour les catholiques, le Consistoire les tenait pour les protestants, la Synagogue pour les juifs. Cette dernière se servait pour cela de la langue hébraïque, rendue encore plus impénétrable au vulgaire par l'emploi de dialectes variés dont les rabbins avaient seuls l'intelligence réelle.

Gruby n'appartenait pas à la race magyar, que rien ne rappelait ni dans sa taille, ni dans ses traits, ni même dans sa psychologie. Il était d'une famille de juifs allemands, autrichiens ou wurtembergeois, immigrés en Hongrie depuis un demi-siècle environ. Son nom même paraît avoir été magyarisé et pourrait bien avoir eu originairement la désinence *er* : Gruber.

Les archives de l'Université de Vienne, dans une pièce ayant rapport à des examens scolaires, lui assignent bien Kis-Ker pour lieu natal, mais en 1813 ; d'autre part, des lexiques bibliographiques le font naître, en 1814, à Grosswardein. On doit s'en tenir à la déclaration même de Gruby ; sa mémoire était admirablement sûre en ce qui concernait les choses de son enfance dont il me parlait parfois, et dont voici un trait en passant.

Un soir, les yeux comme perdus ou plutôt fixés sur la vision d'un passé lointain, il me parlait avec tristesse des mœurs barbares dont il avait été témoin tout enfant ; il me disait qu'il avait vu, pour un mince délit, des hommes condamnés à avoir les dents arrachées par un maréchal-ferrant avec un instrument analogue à celui qui servait à cet usage pour les chevaux. Ailleurs, du reste, la torture n'était pas abolie depuis si longtemps !

— C'est affreux ! me disait-il, affreux ! affreux !

Et je sentais que rien qu'à ce souvenir son cœur

très humain pleurait encore de navrement et de dégoût.

On verra plus loin une lettre du père de Gruby, datée de janvier 1841, et qui paraîtrait infirmer quelque peu l'histoire que voici des premiers pas de Gruby dans la vie. Cette petite histoire, cependant, m'a été contée par une personne très honorable et digne de foi, qui l'a racontée également à M. le professeur Raphaël Blanchard (1); d'autres personnes la connaissaient, d'ailleurs, et je la tiens pour vraie en grande partie, car Gruby lui-même m'en a confirmé quelques points qui cadrent bien avec l'ensemble.

Les parents de Gruby étaient cultivateurs et possédaient un petit bien. Gruby avait sept ou huit frères et sœurs, qui aidaient plus ou moins aux travaux de la maison. Lui n'y avait aucun goût et ne se montrait porté que vers les études. Le père de Gruby, Menahem-Mendel Gruby, était remarié. Quoique, dans la lettre qui suivra, il fasse grand éloge de sa seconde femme, elle n'était néanmoins

(1) M. le professeur Raphaël Blanchard, que j'ai eu l'honneur de connaître lors de la mort de Gruby, lui a consacré, dans les *Archives de Parasitologie* (1899), une intéressante notice à laquelle je lui demanderai la permission de faire quelques emprunts. La personne dont je parle, et que M. le docteur R. Blanchard remercie dans une note, était compatriote, ami, et, je crois, quelque peu parent de la famille Gruby.

que la belle-mère de ses enfants, et elle ne voyait pas d'un meilleur œil que son mari la passion du jeune David Gruby pour les sciences, soit antipathie naturelle, soit qu'on reculât devant les sacrifices nécessaires, soit à cause de cette antique coutume juive de n'appuyer une profession libérale que sur un métier manuel, sage idée d'ailleurs.

Quoiqu'il en fût, fatigué de ne pouvoir obtenir du jeune David l'abandon de ses goûts intellectuels, Menahem-Mendel Gruby, un beau jour, lui remit un billet de 50 kreutzer, représentant environ vingt-cinq sous de notre monnaie, et le mit à la porte en l'invitant à aller faire ses études ailleurs et où bon lui semblerait (1).

(1) Vers 1858, dans un livre hongrois à l'usage de la jeunesse, une grande amie du docteur Gruby transcrivit comme un exemple les difficultés si courageusement surmontées de ses premières années. Dans son récit nous retrouvons la défunte mère, femme de haut mérite, morte trop tôt, la maison surchargée d'enfants, et, malgré une aisance relative, la belle-mère et le père du jeune David voulant, après une instruction sommaire, l'attacher au commun labeur agricole et refusant d'entendre parler de cette impérieuse vocation qui l'entraînait vers la médecine. Puis c'est le jeune garçon qui part délibérément, muni des objets qu'il juge les plus indispensables, à pied, sans argent, ni d'autres provisions de bouche que « la moitié d'une énorme pomme et un gros morceau de pain », à la merci de tous les événements, mal guidé par une carte quelconque, et sans cesse égaré par son goût pour la ligne droite qui le

Le jeune homme partit donc sans autre bagage ni fortune. Son but était de gagner à pied la ville de Pesth, où il pourrait peut-être trouver à s'instruire au prix de sa bonne volonté, et grâce à sa vocation et à la Providence. Avant tout, il fallait manger, et ses 50 kreutzer ne pouvaient le mener loin. De village en village, et d'étape en étape, il se louait dans les fermes pour sa nourriture ou quelques kreutzer, et en tout cas recevait quelque aide compatissante.

conduit à travers de vrais déserts, quoique de loin en loin il trouve quelques villages où l'hospitalité lui est accordée assez cordialement. Pendant cette pénible route où l'espérance et le désespoir alternent sans cesse, tour à tour abattant ou relevant son courage, il sème comme des épaves quelques bribes de son bagage et finit par découvrir, dans un repli ignoré de son havre-sac, quelques piécettes que la tendresse de ses sœurs y a cachées à son insu. C'est dans ce triste état qu'il arrive enfin à Pesth, but de son voyage. Là, paraît-il, après un séjour relativement court, il forme le projet d'aller à Vienne ; quelqu'un lui prête à cet effet une somme équivalente à trois cents francs. Une fois dans cette capitale, le seul ami qu'il y connût, un étudiant, l'allège de son petit trésor sous prétexte d'économie et de sécurité. Il fait alors la connaissance d'un autre étudiant aussi pauvre que lui, et ils associent leur bonne volonté et leur indigence. Le jeune Gruby a trente bons de repas d'avance dans une gargote : on convient de les mettre en commun : chacun ira alternativement prendre de deux dîners l'un. C'était l'hiver, un rude hiver; ils se préservent du froid en étudiant dans leur lit. La nuit, à la faible lueur d'une chandelle, l'un des deux lit la leçon, l'autre écoute ; puis on souffle la chandelle par

Ce fut ainsi qu'il parvint à Pesth, où il chercha immédiatement à s'employer. Un coreligionnaire, qui tenait une gargote dans la Vaczi út, le prit pour tenir ses petits comptes, le payant d'un coin pour coucher et de rogatons pour se nourrir. Gruby faisait ce travail le soir et avait ses journées libres. Son désir était de les employer à l'étude. Mais ce n'était pas là un mince problème à résoudre non plus.

Pesth était la capitale de la Hongrie, non encore

économie et l'on s'interroge et se répond mutuellement sur la matière étudiée. Par une ardeur incomparable au travail, le jeune Gruby parvient à se faire remarquer de ses maîtres. Bientôt d'élève il devient répétiteur avec succès, puis médecin consultant. Il part alors pour Paris, s'installe près du Jardin des Plantes, fréquente tous les cours; puis, au bout de quatre ans, est reconnu par un étudiant de Vienne qui, avec d'autres, l'oblige à enseigner et à soigner les malades qu'on se charge de lui amener. Il vient alors habiter dans le faubourg Saint-Germain, puis il demeure à l'hôtel des Trois-Frères, rue des Trois-Frères, et finalement rue Saint-Lazare, où il devait rester jusqu'à la fin de sa vie.

L'auteur de ce récit, madame Auguste de Gerando, née comtesse Teleki, en tenait les détails essentiels de Gruby lui-même, qui la voyait beaucoup : elle représentait pour lui l'héroïque passé de la Hongrie. Exilée et veuve avec deux jeunes enfants, quand il la connut sa sœur était en prison, condamnée à dix ans de forteresse et aux fers (un archiduc avait effacé les fers), pour avoir donné asile à des proscrits après la défaite de 1849. Son père, le comte Teleki, était mort de chagrin dans son château, et son mari, qui avait pris les armes pour la défense de la liberté des Hongrois, n'avait dû son évasion qu'à l'admiration de

réunie à Bude, sa voisine de l'autre bord du Danube, et plus séparée d'elle encore par les mœurs et coutumes que par le fleuve. A Pesth, l'élément catholique dominait et l'élément juif était méprisé et honni. D'école, il n'en existait qu'une, catholique, et donc fermée normalement à un juif; c'était la Piaristenschule, petite université d'ordre secondaire, et payante.

Tous les jours, David allait rôder aux alentours, regardant avec envie ce sanctuaire de la science et ses heureux élus; peu à peu, il s'enhardit, se faufila et finit par s'installer régulièrement à la porte d'un cours dont son oreille attentive s'efforçait de recueillir les bribes qui pouvaient lui parvenir.

Les élèves le connaissaient bien ; les uns le méprisaient et le raillaient; d'autres, peut-être, le prenaient en pitié. A la fin, son manège attira l'at-

l'espion chargé de le suivre, et mourait peu après des suites de la Révolution, lui, l'admirable historien de la Hongrie. C'était un neveu du philosophe de Gerando, et mademoiselle Teleki l'avait connu à Paris, en 1840, lorsqu'elle y était venue avec sa tante, la comtesse Brunswick, fondatrice des écoles libérales et des asiles en Hongrie. Une des grandes peines des dernières années de Gruby fut la perte de madame de Gerando, trop tôt suivie de celle de son remarquable fils Attila, historien-géographe de valeur. Gruby ne cessa de suivre avec émotion le patriotique dévouement de mademoiselle de Gerando, qu'il avait sauvée, toute enfant, d'une grave maladie, et qui, depuis, marchant sur les traces de la comtesse Brunswick, a consacré sa vie, à Pesth d'abord, et enfin à Koloswár, à l'instruction publique libérale.

tention des professeurs ; l'un d'eux surtout le remarqua, le surveilla, l'interrogea, l'admira dans sa constance si remarquable, et, le voyant si intelligent et si décidé, prit sur lui de lui permettre de venir écouter, cette fois, dans la classe même.

Le jeune David montra sa reconnaissance en faisant des efforts assidus et des progrès rapides, et tels que, bientôt, grâce à des recommandations, il put abandonner l'ingrate comptabilité de la gargote de la Váczi út pour donner des leçons particulières à des enfants riches. Il gagna ainsi un peu d'argent et vit s'ouvrir devant lui un meilleur avenir.

Mais étudier n'était pas la seule vocation de Gruby ; il était né médecin, si l'on peut dire, et son ambition fut bientôt de le devenir réellement.

Après avoir appris tout ce qu'il pouvait apprendre à Pesth, et nanti de quelque argent, il résolut de se rendre à Vienne, dont l'université était florissante et célèbre. La chaire d'anatomie pathologique, entre autres, y était occupée par un illustre maître, le professeur Rokitansky, secondé par d'autres collaborateurs de notable valeur.

Gruby arriva à Vienne en étudiant pauvre mais résolu, et s'en fut prendre logement au cœur de la vieille cité et des vieux remparts du Stadt, dans une antique maison connue sous le nom de « Zum Küssenpfennig » et particulièrement fréquentée par les étudiants pauvres.

Dans sa notice sur Gruby, M. le professeur R. Blanchard donne une note détaillée et assez curieuse sur cette maison, d'après les indications du docteur Émile von Marenzeller, conservateur au musée de Vienne, qui la signale comme existant encore, vers 1875, au commencement de l'Adlergasse, à droite en venant de la Rothenthurmstrasse, qui conduit de la Stefansplatz au canal du Danube, et tout au centre de la ville. Elle portait le nom des propriétaires, qui, eux-mêmes, l'avaient tenu d'un probable sobriquet populaire désignant une sordide avarice. Cette maison avait ses légendes. L'une d'elles disait que Paracelse y avait logé et, ne pouvant payer son écot au départ, avait prié le propriétaire de lui prêter un pfennig, qu'il avait changé aussitôt en or, et que l'hôte, ravi, avait baisé avec une dévote ardeur. Une statue et une inscription auraient, pendant un certain temps inconnu, rappelé le fait, d'où le nom donné à cette maison et qui indique l'acte de baiser un pfennig. Mais c'est là un conte que la critique historique ne justifie pas. Il y eut d'autres maisons qui portèrent le même nom, mais l'authentique fut celle-là, que Gruby, étudiant, habita.

Le docteur Blanchard raconte aussi, sur la foi d'un article de journal viennois datant de 1898, que lorsque des huissiers venaient pour opérer une saisie à la « Zum Küssenpfennig » Gruby savait

leur en défendre les abords en préparant du chlore, qui infectait toute la maison et les mettait en fuite. Gruby ne m'en a jamais rien dit, mais la chose est possible. Il fut étudiant, en effet, et peut-être pourrait-on, parodiant le mot du philosophe ancien, lui faire dire : « Je fus étudiant, et je ne pense pas que rien de ce qui est étudiant me fut étranger. » Un homme qui l'avait connu jeune me disait qu'il eut la réputation d'être le meilleur valseur de Vienne dans sa jeunesse.

Quoi qu'il en fût, Gruby était un étudiant sérieusement appliqué. Il étudiait surtout passionnément l'anatomie, particulièrement au point de vue pathologique et physiologique, et, soupçonnant que la Nature avait des secrets biologiques profonds que l'œil humain, réduit à ses seules ressources, ne pouvait surprendre, il rêvait de puissants microscopes capables de les faire découvrir. Gruby n'était pas seulement né médecin ; à voir ses yeux, on ne pouvait que reconnaître qu'il était né micrographe, pour ne pas dire microscope.

Il me raconta comment, en ce temps-là, il avait construit lui-même ses microscopes, cherchant à perfectionner ces instruments et cette science, alors encore dans une véritable enfance.

Voici ce qu'il me dit lui-même et dont je pris note, pour ainsi dire sous sa dictée, en 1895 :

« Si vous voulez avoir quelques détails sur mes

travaux microscopiques, je vous dirai que le premier travail que j'ai publié à Vienne, et lu à la Société médicale de Vienne, était sur l'inflammation et le pus. Cela pouvait être vers l'année 1835 ou 1836. Le deuxième travail que j'ai publié, à Vienne aussi, intitulé *Morphologia pathologica*, en 1840, était une étude microscopique également. Dans ces recherches, j'ai indiqué la présence d'animalcules dans le pus de la petite vérole et d'autres origines. Là se trouve la genèse ou morphologie des globules du pus, leur naissance, développement et mort, observés sous le microscope, cellules provenant des muqueuses et autres.

« Dans ce temps-là, j'ai travaillé à côté de mon maître Berrès, professeur d'anatomie, et j'ai collaboré avec lui pendant plusieurs années à ses propres travaux. Si les travaux de Berrès, uniques au point de vue anatomique, vous intéressent, je pourrai vous en faire voir un exemplaire que je possède (1).

« Je faisais alors à Vienne des cours d'anatomie descriptive et chirurgicale aux jeunes candidats au doctorat en médecine. En même temps, j'ai été admis dans l'institut opératoire dirigé par le professeur Wattmann.

(1) Il me fit, en effet, admirer longuement ce magnifique ouvrage, en me donnant d'intéressants détails sur Berrès lui-même, et leurs travaux. Je n'en ai malheureusement pas pris note.

« Après avoir reçu le diplôme de docteur en médecine et docteur maître oculiste (magister), j'ai fait un voyage scientifique en Allemagne et visité différentes Universités d'Europe. M. Roux, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui, dans un voyage à Vienne, avait vu les préparations que j'avais faites pour le Musée, surtout en ophtalmologie, m'a encouragé alors à venir à Paris. J'ai fait ce voyage avec un de mes confrères de Vienne, et nous sommes arrivés à Paris au printemps de 1841. Je voulais me perfectionner dans différentes études que je n'avais pas pu faire à Vienne, notamment dans les maladies des nouveau-nés et les maladies de la peau.

« A l'hôpital des Enfants-Trouvés, j'ai complété les études d'anatomie pathologique des nouveau-nés. Dans ce temps-là, cette branche d'études n'était pas très cultivée dans cet hôpital.

« Un confrère, qui s'intéressait aussi aux maladies des nouveau-nés, assistait aux autopsies et cherchait à approfondir cette étude.

« Arrivés à étudier les maladies des reins des nouveau-nés, il me consulta souvent sur l'obstruction des canaux urinifères. Les questions multiples qu'il m'adressa et auxquelles je m'empressai de répondre, excitèrent de plus en plus sa curiosité pour connaître le nom de celui qui lui répondait constamment, et, après la première satisfaction, il

s'écria que c'était moi qu'il cherchait depuis très longtemps.

« Il venait de Vienne avec ses collègues, où il était allé me chercher pour suivre mes cours d'anatomie pathologique et microscopique, et on n'avait pu lui dire où je me trouvais.

« Il voulut voir mes préparations sur les maladies des reins des nouveau-nés, que j'avais faites à Paris pour mon instruction. Je cédai à son désir. Il m'engagea à ouvrir un cours d'anatomie microscopique pour lui et ses amis, qui étaient à la recherche d'un professeur.

« Quoique très peu disposé à ouvrir un cours, puisque j'étais en train de m'instruire moi-même et peu apte à donner des leçons aux autres, après plusieurs mois de refus j'ai ouvert mon cours pour ces jeunes médecins. C'étaient le docteur Berg, de Stockholm, Lilienwalt, Glaser, suédois, et quelques autres jeunes médecins allemands, autrichiens et russes.

« Ils suivaient tous en même temps les cours de Claude-Bernard, jeune médecin lui-même alors, et déjà assez renommé pour ses études de physiologie comparée, qui, voyant que je professais une branche nouvelle, se fit inscrire comme élève avec les siens et suivit mon cours d'anatomie microscopique. Il était alors l'élève de Magendie au Collège de France, et Magendie lui-même

assistait à mon cours d'anatomie microscopique.

« Voilà mon début à Paris.

« Après les maladies des enfants, où j'avais décrit les cryptogames du muguet... »

— Mais, voilà ! s'écria tout à coup Gruby, on n'a plus le temps pour le moment !...

Et il partit comme une flèche donner des noix à un singe, du sucre à un perroquet, de l'eau à ses plantes, puis revint me dire bonsoir d'un ton malin, et satisfait d'avoir laissé ma curiosité ainsi brusquement en suspens.

A Vienne, donc, sous l'œil professoral de Rokitansky et de Joseph Berrès, anatomiste de grande valeur, Gruby travailla avec ardeur à l'anatomie pathologique et à l'ophthalmologie. Quoique les juifs fussent officiellement tenus à l'écart, en Autriche, des situations officielles, le professeur Wattmann voulut l'avoir et l'obtint comme élève opérateur.

Ce fut en 1839 que Gruby obtint son double diplôme de docteur médecin et docteur en ophthalmologie. J'ai eu l'occasion d'avoir entre les mains ces diplômes, qu'il m'a montrés lui-même lorsqu'il fut question pour lui de la décoration de la Légion d'Honneur.

Le professeur R. Blanchard pense que sa thèse doctorale roula sur l'influence de l'eau dans l'économie animale. Je le pense aussi, mais, comme le

dit le docteur Blanchard, il ne resta pas traces de ce travail. Le docteur Blanchard a relevé dans les registres de la Faculté de Vienne une mention intéressante que je donne ici à sa suite, texte latin et traduction :

« Grubi (*sic*) David, n. in Kiskér in Hung. an. 1813, r. isrl. colleg. phil. Pesth. med. V. freq. ; subiit examen prim. d. 13 Febr. 1838 valde bene. Idem secund. d. 18 mart. 1839. Bene. (Dipl. 6/8 1839.) »

« Grubi David, né à Kis-Ker en Hongrie, en l'année 1813, de religion israélite, fréquenta le collège de philosophie à Pesth ; étudia la médecine à Vienne ; subit le premier examen le 13 février 1838, avec la note très bien, et le second le 18 mars 1839, avec la note bien (Diplôme du 6 août 1839). »

Ce fut alors que Gruby ouvrit son premier cours libre d'anatomie, de physiologie et d'ophthalmologie. L'année suivante (1840) paraissait son premier ouvrage, ou, du moins, la première partie d'un ouvrage qui ne sera pas continué ensuite.

Je possède un exemplaire de ce travail. La couverture porte le titre suivant sans plus : *Observationes microscopicæ ad morphologiam pathologicam, auctore* D^re^ DAVIDE GRUBY. La première page porte : *Morphologia pathologica ;* la quatrième et la cinquième, se faisant face, portent l'une la mention de la couverture et l'autre cette mention :

Morphologia fluidorum pathologicorum. Tomi primi, pars prima, auctore DAVIDE GRUBY. *Accedunt tabellæ septem et tabulæ lithosculptæ quinque.* Au bas de chacune se trouve la mention : *Vindobonæ. Apud Singer et Gœring, 1840,* mention reproduite extérieurement sur la couverture, à la fin. La sixième page porte : *Typis Leopoldi Grund;* la septième une dédicace : *Viro illustrissimo,* Dri JOSEPHO BERRÈS, *anatomiæ professori p. o. in Universitate Vindobonensi, medico chirurgicoque practico æstumatissimo, membro inclytæ Facultatis societatisque medicorum vindobonensium ordinario et complurium Academiarum et Societatum litterarium sodali,* etc., etc... et plus bas : *Fautori et litterarum Mæcenati,* ce qui indiquerait que la bourse de Berrès ne fut pas étrangère aux frais de l'édition. La septième page porte cette seconde dédicace : *Viro illustrissimo Med.* Drl CAROLO ROKITANSKI, *Anatomes pathologicæ professori, C. R. extraord. Musæi pathologicæ custodi, inclytæ Facultatis et societatis medicorum Vindobonensium membro ordinario;* et plus bas : *tam ingenii perspicuitate, quam summa morum suavitate laudatissimo, D. D. G. auctor.*

A la huitième page, Gruby avertit qu'il a employé pour ses observations un microscope de marque connue, amplifiant à quarante diamètres, qu'il a opéré à la lumière du jour, s'est servi d'eau

distillée pour diluer et de réactifs pharmaceutiques pour le reste de l'opération.

L'ouvrage est un in-octavo de 64 pages, plus 21 pages pour expliquer les tableaux synoptiques et les planches gravées sur ses dessins, au nombre de 103. Je ne ferai pas de cet ouvrage une analyse, même synthétique, qui dépasserait le cadre de ce petit volume.

Le livre de Gruby attira l'attention du monde savant et même du gouvernement. Gruby m'a dit que l'Université de Vienne lui offrit alors officiellement une chaire de professeur hors cadre, mais en lui imposant une condition *sine quâ non*, qui était de se faire baptiser et d'abjurer le judaïsme pour le catholicisme.

Gruby était d'un caractère trop fermement trempé pour accepter un aussi honteux marché. Il refusa et quitta un pays où l'on faisait de telles confusions entre des choses qui n'avaient entre elles aucun rapport logique.

Ce fut alors qu'il se rendit en Angleterre et visita plusieurs Universités étrangères, comme je l'ai rapporté plus haut sur son témoignage même, et enfin arriva à Paris, où il devait se fixer, continuer et achever sa belle et curieuse carrière.

Le docteur Blanchard note que, par une ordonnance du 1er décembre 1846, signée par Martin du Nord, alors ministre de la Justice et des Cultes, et

enregistrée sous le n° 8.637, il fut admis à se domicilier en France et à y jouir des droits civils ; puis que, par une décision du 6 mai 1848, numérotée 6.338 × 4 et signée Crémieux, le Gouvernement provisoire de la République lui conféra la grande naturalisation et tous les droits de citoyen français ; enfin, qu'en 1854 il fut autorisé à exercer la médecine en France.

Gruby me raconta lui-même comment cette dernière autorisation lui fut accordée, en quelque sorte d'office.

« Une nuit, me dit-il, dans la maison que j'habitais, on me réveille pour une malade qui habitait au-dessous et qu'on me disait en danger de mort. Je vais, j'examine la malade et je fais mes prescriptions. Elle était bien malade, mais sa plus grande maladie était son médecin, qui était venu la veille et devait revenir le lendemain et la croyait perdue.

« Le lendemain elle allait mieux ; on me consulta encore, et elle fut guérie. Mais le médecin, furieux de voir que je la guérissais, quand, lui, il la tuait, a porté plainte contre moi pour exercice illégal, et je vais au tribunal. Mais là, je dis : « Je ne comprends pas cette confusion étonnante de ces choses-là. Voilà : il y a le malade : c'est une chose ; il y a le médecin qui tue le malade : c'est autre chose ; puis il y a le malade qui me consulte : c'est

encore autre chose; et il y a moi que je sauve le malade : autre chose encore; et alors il y a le médecin qui tuait le malade, qui ne veut pas qu'il y ait le médecin qui sauve le malade. Tout cela est bien étonnant et extraordinaire. Puisque je sauve le malade, et que lui, il tue le malade, ce n'est pas la même chose, et le médecin doit sauver le malade, mais pas le tuer. »

Bref, après enquête et plaidoyer, Gruby étant bien médecin à titre étranger, ses diplômes furent homologués à titre français, et dès lors il put guérir en toute sécurité légale les malades que tant d'autres tuaient dans les mêmes conditions.

Gruby était alors au comble de sa réputation et de sa vogue de guérisseur. Le coup monté contre lui par les médecins officiels avait retenti profondément au cœur de sa clientèle, qui en ressentit un véritable affolement. Quelques personnes en gardent encore le souvenir. Mademoiselle Louise Read, la très aimable et spirituelle héritière littéraire de Barbey d'Aurevilly, me raconta que, enfant alors, elle fut très impressionnée par le spectacle touchant de tous ces gens éplorés faisant retentir de leurs condoléances navrées toute la maison de Gruby. Cela se passait en 1851, et cette émotion se traduisit cette année même, en bronze, sous la forme d'une belle médaille dont mademoiselle Louise Read me montra un exemplaire dans sa

boîte de buis, médaille sur l'avers de laquelle sont figurés les emblèmes antiques et traditionnels de la thérapeutique, tandis qu'au revers on lit cette inscription : Au docteur Gruby : ses malades reconnaissants, 1851.

Pour tirer Gruby de ce mauvais pas, très mauvais puisqu'il ne s'agissait de rien moins que d'obtenir contre lui un arrêté d'expulsion, il fallait autre chose que des lamentations, de la résignation et une médaille commémorative : il fallait la protection efficace d'hommes assez éclairés, justes et puissants, pour obtenir, au nom de l'humanité et de l'équité, en haut lieu et du ministre compétent, l'abandon d'un tel procès.

Le beau-frère de madame Read, le grand chirurgien Denonvilliers, et le docteur Bérard, alors doyen de la Faculté de médecine, furent ces hommes-là. — Des amis du docteur Bérard se souviennent encore des débuts des frères Bérard dans la carrière, qui avaient quelque peu ressemblé à ceux de Gruby, et racontent comment, n'ayant à eux deux qu'un seul vêtement présentable, ils ne pouvaient sortir qu'à tour de rôle sans se rencontrer jamais ensemble nulle part.

Dans la famille du docteur Denonvilliers on consultait Gruby, et l'on s'en trouvait bien, comme le

rappelait encore, dans une lettre touchante, sa propre fille. Bien plus, sur le tombeau des morts regrettés, on pleurait doublement de n'avoir pas connu Gruby, qui, peut-être, les eut sauvés. En 1851, M. Eugène Cordier, fils de l'éminent géologue Cordier, pair de France, professeur au Jardin des Plantes, membre de l'Institut, vice-président du Conseil des Mines, publiant chez Michel Lévy un petit recueil intitulé *Le Livre d'Ulrich*, imprimait à la première page ce sentiment général dans cette mélancolique dédicace, que je transcris d'après l'exemplaire que me montra mademoiselle Read :

« *A monsieur le docteur Gruby.*

« Mon cher Docteur,

« Plût au ciel qu'Ulrich vous eût connu, qu'il eût remis entre vos mains le soin de sa vie expirante ! Prenant contre la mort le parti de sa jeunesse, et par l'un de ces miracles qui vous sont ordinaires, vous l'eussiez rendu à la santé, à ses travaux, à ses amis ! Mais un tel succès n'est plus possible : à cette heure même je publie les pages qu'Ulrich écrivait pendant ses derniers jours. Souffrez que je vous les présente : acceptez-les de la main de celui qui ne saura jamais décider s'il vous est lié

davantage par l'admiration ou par la reconnaissance.

« EUGÈNE CORDIER. »

Je vais tâcher d'esquisser maintenant la vie scientifique de Gruby dès son arrivée à Paris.

V

Le docteur Blanchard, homme compétent en ces matières, fait observer que le livre des *Observations microscopiques en vue de la morphologie pathologique*, publié par Gruby, en 1846, à Vienne, pour la première partie traitant de la morphologie pathologique des liquides, celle des solides étant réservée pour la seconde, tout en témoignant d'un labeur assidu n'apportait à l'anatomie pathologique aucun fait important, aucune notion digne d'être retenue. Gruby n'avait, d'ailleurs, à son service, que des méthodes très simples, un instrument de faible puissance et des moyens et des procédés rudimentaires. Son succès, alors, tint donc surtout à ce qu'il était un précurseur dans une voie encore presque inexplorée.

Mais l'honorable professeur constate que, dès son arrivée à Paris, Gruby fait d'autres recherches microscopiques de bien plus grande valeur et qui

vont le conduire à d'importantes découvertes.

En effet, dès cette époque, Gruby commence à publier, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, dit le docteur Blanchard, une série de notes sensationnelles, qui excitent vivement la curiosité des uns, l'incrédulité des autres et leurs sarcasmes, mais ne laissent personne indifférent.

Je possède en manuscrit toutes ces notes, que j'ai relevées moi-même à la bibliothèque de l'Académie des Sciences, pour Gruby, vers 1890. Leur publication est comprise entre 1841 et 1852 environ. Elles sont nombreuses et intéressantes pour un savant qui voudrait entreprendre l'étude rétrospective des progrès de la micrographie pathologique au dix-neuvième siècle.

Je ne puis ici m'étendre sur des questions scientifiques trop spéciales, qui déborderaient de beaucoup mon petit cadre et n'intéresseraient que quelques lecteurs. J'emprunterai seulement au docteur Blanchard quelques-unes de ses conclusions, qui me paraissent fort justes (1) :

« En l'année 1840, on ne savait rien de la nature des teignes ; on n'avait que des notions assez cer-

(1) Si le lecteur désire plus de détails scientifiques et techniques, je lui recommande de consulter l'article du docteur R. Blanchard, qui a signalé dans des notes un certain nombre d'ouvrages spéciaux relatifs aux recherches parasitologiques et dans quelques-uns desquels il est fait mention des découvertes de Gruby.

taines sur leur contagiosité... mais les opinions les plus contradictoires et surtout les plus fantaisistes, quant à leur cause intime, se partageaient les dermatologistes. L'ignorance la plus profonde où ceux-ci se trouvaient à cet égard avait le plus fâcheux contre-coup sur la thérapeutique de ces affections, rebelles entre toutes et généralement incurables.

« Gruby arrive, et, grâce au microscope, éclaire d'une vive lumière ces questions jusqu'alors si obscures. Gruby crée le groupe, nouveau en nosographie, des maladies « parasitiques », dans lequel viennent tour à tour se ranger les dermatoses variées connues sous le nom collectif de « teignes », le muguet lui-même et certaines formes de gastrique chronique. Signalons, à ce dernier propos, les recherches de Gruby sur un cryptogame existant en grande masse dans l'estomac d'une malade atteinte depuis huit ans de difficulté dans la déglutition des aliments liquides et solides, et qui, depuis quatre ans, vomissait tout ou partie de ses aliments peu après leur ingestion. Les matières vomies contenaient un nombre considérable de corpuscules arrondis ou ovalaires, isolés ou disposés en chapelets, et se multipliant par gemmation. Il s'agissait donc d'un végétal.

« L'étiologie des teignes était donc désormais élucidée; leur contagiosité était expliquée et on

pouvait leur instituer un traitement rationnel. Les petits champignons observés par Gruby étaient bien la cause réelle de ces redoutables dermatoses.

« Rarement les doctrines médicales avaient été bouleversées aussi profondément par des découvertes d'ordre purement spéculatif. L'opinion n'était guère préparée à celles-ci, qui venaient démontrer brutalement l'inanité des théories humorales et autres conceptions aussi illusoires à l'aide desquelles les dermatologistes cherchaient à se dissimuler à eux-mêmes l'ignorance absolue où ils se trouvaient quant à la cause des teignes et à leur traitement. Aussi les découvertes de Gruby ont-elles tout d'abord rencontré peu de partisans et suscité d'ardents contradicteurs. »

L'expression « découvertes d'ordre purement spéculatif » ne me paraît pas exacte appliquée aux travaux de Gruby, tous basés sur une patiente observation des faits, et non sur des songes comme « les théories humorales et autres conceptions aussi illusoires... » et bien officielles, dont parle avec une juste sévérité le Dr Blanchard, et qui, elles, étaient bien d'ordre purement spéculatif, c'est-à-dire de la rêverie pure, de la théorie en l'air, tandis que la théorie nouvelle de Gruby, comme l'avenir l'a montré, était établie sur la terre ferme de l'expérience vraiment sagace d'un esprit en réelle communion avec le sens commun

de la Nature dont il avait l'intuition profonde.

Le docteur Blanchard cite en note, à titre de curieux échantillon, un article intitulé : *M. Gruby et ses cryptogames*, tiré de la *Revue scientifique et industrielle* du docteur Quesneville, et où l'on se moque de Gruby et de ses travaux avec cet esprit particulièrement creux qui distingue une certaine espèce de critique. Voici cet article plein de sel :

« Nos lecteurs connaissent sans doute M. Gruby et les singulières doctrines qu'il professe. A entendre ce micrographe, l'enveloppe tégumentaire cutanée ou muqueuse est un véritable jardin de botanique, une sorte de serre chaude habitée par des plantes cryptogames de toute sorte. Déjà il a reconnu que le muguet des enfants est constitué par un petit végétal qui a une grande analogie avec le *Sporotrichum* de quelques botanistes et aussi le mycoderme de la teigne faveuse (mai 1842). Un peu plus tard, M. Gruby, poursuivant les mêmes recherches, vint nous annoncer que la mentagre n'était, elle aussi, qu'une petite plante parasite (5 septembre 1842). L'examen microscopique du poil de la barbe a démontré à l'auteur que toute la partie dermatique est entourée d'une couche végétale entre la gaîne du poil et le poil lui-même. On ne s'arrête pas en si beau chemin, et, comme le disait Pyrrhus à Cinéas, après avoir pris Rome on

veut la Sicile, puis Carthage, etc. Voilà donc M. Gruby marchant à de nouvelles conquêtes, et (le 14 août 1843) nous le voyons bientôt reparaître armé d'un nouveau cryptogame recueilli dans le *Porrigo decalvans*. Ici encore, le cheveu est entouré de ces petites plantes qui lui forment une gaine et auxquelles il donne le nom de *Microsporum Audouini*, en l'honneur du savant botaniste, M. Audouin !... L'année 1844 a encore été signalée par une nouvelle découverte, c'est la teigne tonsurante, qui va cette fois fournir son contingent. Les végétaux dont il s'agit actuellement prennent naissance dans l'intérieur de la racine des cheveux, sous la forme d'un groupe de sporules ; de ces sporules naissent peu à peu des filaments articulés en chapelets, qui, en se développant, rampent dans l'intérieur du tissu des cheveux parallèlement à leur axe longitudinal, en remontant en ligne droite. La quantité des sporules est telle qu'ils remplissent complètement l'intérieur du cheveu dont le tissu est méconnaissable. « Ces nouvelles plantes diffèrent totalement, dit M. Gruby, de celles du *Porrigo decalvans.* » Ce n'est pas tout : le même observateur a encore rencontré de ces malheureux cryptogames dans la partie intérieure de l'œsophage et dans l'estomac d'une dame qui avait été affectée de disphagie à la suite de chagrins violents. Tout cela est vraiment fort joli ; mais maintenant que l'on con-

naît le mal, il serait bon d'indiquer le remède. Eh bien ! ne pourrait-on pas trouver dans le monde microscopique quelques animalcules bienfaisants qui seraient herbivores et qui dévoreraient ces petites plantes à belles dents? Cette découverte est digne de la première, et j'engage beaucoup MM. les micrographes à diriger leurs recherches de ce côté. En attendant, je voterais bien à M. Gruby une couronne de cryptogames, mais je craindrais pour lui les dangers de la décalvation (1). »

Les dermatologistes officiels applaudissaient à de tels articles, les rédigeaient, les inspiraient, et les payaient même, sans doute. Des hommes comme Cazenave traitaient encore, en 1850, les travaux de Gruby de romans, et tout au moins accusaient son œil d'avoir pris pour des réalités de véritables illusions d'optique, fréquentes en microscopie.

Pour ma part, en 1895, je verrai Gruby rire à son tour, en feuilletant des ouvrages modernes de micrographie, de prétendues découvertes « modernes et sensationnelles », qu'il avait déjà faites en 1840.

Du reste, on parlera ailleurs bien plus respectueusement de Gruby, en reconnaissant à ses travaux une haute portée scientifique, témoin ce passage du chapitre IV du volume de M. Roisel : *Les Atlantes, Études anté-historiques* (in-8°, 1874, Paris,

(1) *Loc. cit.*, t. XX, p. 489, année 1845.

Germer-Baillière) : « M. Swann prouva que telle est également l'origine (le sphéroïde vivant ou cellule primitive) et la composition de tous les animaux ; *M. Gruby a démontré que les corps organiques ont tous pour point de départ une cellule typique ;* et M. Virchow établit définitivement l'unité cellulaire de toute organisation dans l'état de santé comme de maladie. » On ne dirait pas autrement si l'on parlait d'un Darwin.

Il fallut cependant bien se rendre, à la fin, à l'évidence. Le premier qui finit par saisir toute l'importance des découvertes de Gruby, fut Bazin, qui inaugura, à l'hôpital Saint-Louis, toute une thérapeutique nouvelle d'après ses précieuses indications.

« Les travaux relatifs aux teignes, dit le docteur Blanchard, constituent la meilleure part et la plus importante, au point de vue théorique et pratique, de l'œuvre scientifique de Gruby. » Son œuvre parasitologique est, du reste, assez étendue. Il étudie le sang des grenouilles, et y trouve un hématozoaire polymorphe qu'il dénomme *Trypanosoma sanguinis*. En poussant les recherches de ce côté, on découvrira bientôt que des trypanosomes vivent dans le sang de beaucoup d'animaux et jusque dans le sang humain. Gruby en découvrira dans le sang du chien, qui en est altéré, mais d'une façon qui passe souvent inaperçue.

C'est à Alfort, avec Delafond, professeur vétérinaire à cette École, que Gruby fait bon nombre de ces expériences, et tous deux font d'intéressantes constatations sur les phénomènes parasitologiques qui accompagnent les phases de la digestion des animaux herbivores et carnivores. C'est là aussi qu'il fait des expériences — auxquelles fait allusion une lettre que j'ai citée — sur l'action simple ou comparée de l'inhalation de l'éther et du chloroforme chez les animaux. Il fait aussi des recherches intéressantes sur l'anatomie et la physiologie de l'appareil chylifère des mammifères.

Tous ces travaux, et bien d'autres, sont consignés dans des notes brèves communiquées à l'Académie des Sciences. Gruby, en un mot, n'a pas rédigé de gros travaux sur ces matières.

« Ses études d'anatomie comparée, dit le docteur Blanchard, furent peu importantes, à en juger d'après les mémoires qu'il a publiés ; mais, en réalité, Gruby a aimé passionnément l'anatomie comparée et l'a cultivée avec persévérance.

« Ainsi, lors de la fondation par Orfila du musée anatomique de la Faculté de Médecine de Paris, il lui a offert gracieusement un grand nombre de pièces anatomiques préparées par lui-même, en tout 155. Un grand nombre y existent encore et figurent au catalogue du docteur Houel. Ce sont surtout des injections fines faites avec un art con-

sommé, et relatives soit à l'anatomie de l'œil, soit à celle du fœtus et de ses annexes. Gruby a laissé en outre un grand nombre de documents inédits, notes et dessins. Enfin, dans sa maison de Montmartre, il avait installé un petit musée d'histoire naturelle, comprenant des centaines de pièces : dissections d'animaux, injections, squelettes, moulages, etc., en un mot une véritable galerie d'anatomie comparée. Cette curieuse collection ne renfermait qu'un petit nombre de pièces d'anatomie humaine, mais les préparations zoologiques étaient nombreuses et vraiment remarquables ; malgré qu'elles eussent été faites voilà cinquante ans et plus, la plupart étaient encore en bon état de conservation. Là encore se trouvaient environ 15.000 préparations microscopiques, et plus de 2.000 clichés photographiques obtenus d'après ces dernières. Gruby, en effet, a été l'un des précurseurs de la photographie microscopique : à l'aide d'appareils imaginés par lui, d'une construction quelque peu primitive, mais d'une grande précision, il s'est adonné avec un réel succès à la microphotographie et a su obtenir des épreuves d'une remarquable netteté.

« En passant en revue, malheureusement trop vite, ces collections dont nul ne soupçonnait plus l'existence, j'étais littéralement frappé de stupeur. J'affirme qu'il est profondément regrettable que

Gruby ait cessé prématurément ses publications scientifiques : la parasitologie et l'anatomie pathologique lui eussent été redevables de progrès surprenants. »

Le docteur Blanchard est très sincère dans ces lignes. J'ai été témoin moi-même des sentiments qu'il exprime, lorsqu'après la mort de Gruby il assista avec nous à la dispersion, irrémédiable et sans objet, de l'énorme amas de choses de toutes sortes accumulées par lui, mais dont la classification, en vue d'en tirer un parti utile, eût été un labeur devant lequel tout le monde eût reculé avec épouvante. Aussi fut-ce la plus complète indifférence qui présida à cette triste liquidation.

Le docteur Blanchard fait observer que Gruby ne fut pas absolument le premier à s'occuper, en France, de microscopie, de micrographie et de microphotographie. Il rappelle avec raison que, dès 1825, Raspail s'adonnait à la micrographie avec un talent trop méconnu ; qu'en 1837, Donné publiait ses *Recherches microscopiques sur la nature des mucus* ; qu'en 1839, Ch. Chevalier et Mandl publiaient des traités sur la pratique du microscope et l'anatomie microscopique (1838-39-45) ; et qu'en 1845, F. Dujardin publiait son *Nouveau manuel complet de l'observateur au microscope*. Or, Gruby ne commença guère son enseignement libre qu'en 1842. C'est vrai. En général, en effet, au

moment où un progrès s'accomplit, ce n'est pas un seul homme qui y travaille, mais une pléiade d'hommes, souvent inconnus les uns des autres et éloignés. Tous les mouvements d'idées que signale l'Histoire sont sujets de la même remarque.
« Un mot encore, dit le docteur Blanchard, au sujet des cours faits par Gruby. En effet, à la fin de 1841, il ouvrit un laboratoire particulier et y enseigna l'anatomie physiologique et pathologique, c'est à dire la micrographie. Il m'a donné lui-même quelques détails à propos de ces leçons, qui eurent le plus grand succès ; elles étaient suivies par des hommes déjà célèbres, comme Flourens, Magendie, H. Milne-Edwards, ou qui allaient le devenir, comme Claude Bernard. Elles étaient fréquentées aussi par des étrangers : anglais, écossais, norwégiens, suédois, venus en France pour achever ou perfectionner leur instruction médicale, et dont plusieurs ont occupé depuis, dans leur pays, de hautes situations scientifiques. Au nombre des auditeurs de Gruby, se trouvait aussi Delafond, qui allait devenir son collaborateur et qui le conduisit à l'École vétérinaire d'Alfort. Pendant un certain temps, Gruby fréquenta très assidûment cette École : il y disséquait les animaux, étudiait leurs parasites et y faisait même, dans le laboratoire de Delafond, des conférences pratiques ; M. Weber, mon collègue à l'Académie de Médecine,

se rappelle fort bien avoir assisté à des démonstrations portant sur les Acariens psoriques. C'est donc à l'instigation de Gruby que les études micrographiques ont été inaugurées à Alfort. Il y fit également des études suivies sur le pied du cheval, comme en témoignaient un très grand nombre de moulages, dissections, injections, pièces sèches, coupes en tous sens, etc., qui étaient à Montmartre, dans sa maison. Tout ce travail est resté improductif. »

Et le docteur Blanchard conclut : « Observateur d'une rare habileté, il a attaché son nom à des découvertes d'une haute importance, qui ont eu en thérapeutique la plus heureuse répercussion ; travailleur acharné, il a laissé une œuvre inédite riche et variée. Combien son nom eût grandi et quel éclat il eût jeté sur la science, s'il n'eût cessé brusquement toute publication scientifique ! Un psychologue donnerait sans doute quelque explication subtile de cette éclipse regrettable, aussi soudaine que définitive ; je crois tout simplement qu'elle tient à ce que, du jour où il obtint l'autorisation d'exercer la médecine en France, Gruby se trouva promptement débordé par ses devoirs professionnels. »

L'explication est excellente, mais peut-être quelque peu insuffisante. Psychologiquement, en effet, et sans faire pour cela appel à la subtilité, les

grands succès de Gruby comme guérisseur prouvent que sa vocation était de guérir, et que, dans le plan même de l'évolution de cette vocation, la recherche scientifique n'était qu'une étape, un moyen d'arriver à l'expérience pratique. J'ai montré plus haut Gruby expliquant lui-même qu'il voulait « se perfectionner dans différentes études qu'il n'avait pu faire à Vienne » ; on l'a vu se refuser pendant plusieurs mois à ouvrir un cours pour les jeunes gens qui le sollicitaient si vivement à cet effet, et cela toujours pour la même raison qu'il indique : à savoir qu'étant en train de s'instruire lui-même, il ne se trouvait ni disposé ni apte à instruire les autres.

Quant à moi, j'ai toujours connu Gruby avide de s'instruire par lui-même et pour lui-même, et fort peu porté à enseigner les autres, professant en outre cette vérité bien trop méconnue : que l'homme ne vaut que dans la mesure de sa capacité propre et personnelle, et qu'il doit mettre cette capacité en action de la manière la plus immédiatement pratique et utile. Il était donc tout à fait dans la psychologie de Gruby de s'arrêter, dans les études purement scientifiques, au point où il lui sembla en avoir assez fait pour son instruction personnelle pratique.

Gruby arrêta en 1844 ses communications à l'Académie des Sciences et exerça la médecine bien

avant que l'autorisation ne lui en fut donnée à la suite de la plainte déposée contre lui par un confrère régulier pour exercice illégal.

Gruby dut exercer un peu en nomade, car je relève dans mes notes un certain nombre de domiciles à son actif, sans en posséder la liste complète et sûre. S'il eût été possible à quelqu'un d'assez autorisé de se faire remettre, après son décès, tous les papiers amoncelés depuis bien avant 1840 par Gruby, qui ne jetait rien et gardait tout, une énorme correspondance, soigneusement dépouillée, eût fourni certainement le plus intéressant tableau de sa vie et surtout de sa jeunesse. Tout cela, malheureusement, fut dispersé aux quatre vents de la plus complète indifférence de tout le monde, Gruby, comme on le verra, étant mort sans se soucier de quoi ni de qui que ce fût au sujet de sa succession.

Je dois tout à fait au hasard ces lettres que je cite et qui ne sont pas sans intérêt, surtout rapprochées les unes des autres.

En voici une qui montre que les travaux de Gruby intéressaient le monde savant ailleurs qu'en France, et l'idée que l'on avait de son activité scientifique et de ses connaissances théoriques et pratiques. Elle est écrite par un anglais en très mauvais allemand.

« Édimbourg, Royal-Hopital, 27 août, 1841.

« Mon cher ami,

« Votre ami, le docteur F..., de Christiania, fut ici durant quelques jours et dîna avec moi une fois. C'est un homme fort intéressant et je vous remercie de m'avoir fait faire sa connaissance.

« Vous avez sans doute reçu une lettre de moi et le docteur W... l'a portée à Paris. Il reviendra bientôt; il apportera, je l'espère, les préparations que vous m'avez promises. J'ai grande envie d'avoir quelques injections pour des personnes qui souffrent du foie et des poumons. Il n'est pas nécessaire, toutefois, que vous preniez tant de peine pour les préparer. Si vous enveloppez ces préparations dans du papier et les mettez ensuite dans une petite boîte avec un peu de laine coton, je pourrai achever le reste.

« J'ai trouvé ici un excellent ouvrier qui travaille sur la pierre et fait des pilules. Je vous en envoie quelques échantillons; quand il en aura fait davantage je vous en enverrai d'autres. Il y a deux sortes de préparations pathologiques venant de l'ivoire, qu'on emploie sous forme de billes. Voyez le mémoire de M. Hoodsir et la manière dont on enveloppe les balles de fusil dans de l'ivoire. La figure de la planche n° 1, par exemple,

vous en donnera un dessin. C'est très bien fait. Vous verrez très bien les tubes de Retzin, avec un grossissement de 300 diamètres. La troisième préparation, elle aussi, est remarquable. Trois sections de bois de Topil : 1° Conifera spalizé de la Nouvelle-Hollande; 2° Dicotyledon de Antigua; 3° Monocotyledon de Antigua. Tout est en Topil, dur comme une pierre à fusil, et les sections sont faites à la poudre de diamant.

« J'ai beaucoup de plaisir à vous donner les travaux de M. Hoodsir.

« L'élection pour le poste de Prosecteur aura lieu à la fin de septembre.

« Je vois que, à l'hopital Saint-Louis, vous avez fait quelque chose (avec D...), et j'ai lu vos travaux sur les Teignes faveuses dans les comptes rendus. Hier, j'ai examiné moi-même cette structure et j'ai aperçu différents globules et filaments de ce genre (ici un dessin sommaire à la plume). Dans votre prochaine réponse, donnez-moi un petit diagramme de ces filaments, car ils nous intéressent tous ici.

« Votre ami,

« J. M. B. »

La lettre est adressée à M. le docteur Gruby, rue Gît-le-Cœur, 5, Paris.

Voici une autre lettre qui montre que Gruby

avait à Vienne des amis riches, qui avaient le souci de ne pas le laisser mourir de faim à Paris, et l'aidaient de toute leur affection et de leur bourse.

« Vienne, le 10 juin 1840.

« *A M. le docteur Gruby, à Paris.*

« Mon cher ami,

« Enfin j'ai reçu aujourd'hui votre chère lettre du 2 mai, longuement attendue, avec une enveloppe de Baden, sans doute par M. K. Hélas! une lettre retenue quarante jours durant, à Paris ou à Baden, je l'ignore!... Si par suite de cela, mon cher docteur, votre bourse, par un épuisement progressif, vous a conduit à la tombe avant que votre vieux et fidèle banquier Sch...r ait pu vous sauver, certes, ce n'est pas ma faute! aussi je vous envoie cette lettre aujourd'hui, et y joins pour vous 500 francs à toucher chez Rothschild frères; je vous souhaite de leur faire le meilleur accueil et d'en faire le meilleur usage. Avant de répondre à votre lettre, dans laquelle vous avez mis beaucoup de choses, et avec quelque humeur, je vous fais remarquer une fois pour toutes, mon cher docteur, que vous pouvez être économe pour vous comme feu Jérôme Knieker (avare); mais pour moi, qui ne suis pourtant pas un prodigue, vous pouvez n'être pas économe et m'adresser vos lettres à mes frais, de

manière que je les reçoive immédiatement; leur contenu n'ira pas vers d'autres gens d'abord. Mon adresse est... (ici l'adresse). Je suis aujourd'hui fort occupé à faire des paquets pour aller à la campagne; j'ai trop peu de temps pour répondre à souhait à votre lettre et discuter le pour et le contre de la vie de Paris; surtout je ne voudrais pas vous faire attendre plus longtemps la somme désirée; cela sera l'objet de ma prochaine lettre, qui, je l'espère, vous fera plaisir, mon cher docteur! Cependant, je sais d'avance que cela ne servira pas à grand'chose; néanmoins *vederemo!* (*sic*).

« De ce que je vous envoie ces 500 francs, vous ne serez pas tout à fait fâché; à Paris on peut, en dehors de Saint-Louis, bien employer quelques francs.

« Adieu, écrivez souvent ou rarement, comme vous voudrez, seulement écrivez-moi le plus directement possible. La prochaine lettre me trouvera probablement chez K... puisque j'irai le visiter à Baden. Notre Guillaume reste à Berlin jusqu'à la fin de juillet ou la mi-août, vous avez encore toute facilité de lui écrire. Voici son adresse (ici l'adresse). Avez-vous déjà reçu vos livres? Tout cela va bien lentement pour votre ami impatient mais fidèle.

« Sch...r.

« MM. S... et B..., de Mannheim, vous saluent cordialement. »

Gruby resta toujours jusqu'à ses dernières années dans les plus excellents termes d'affection avec la famille Sch...r.

Cette lettre fut expédiée dans une enveloppe à cause du chèque qu'elle contenait. Au dos de la lettre, de l'écriture de Gruby, il y a, en mauvais français, une note qui n'a aucun rapport sans doute avec la lettre et que je transcris textuellement : « Mad. T... prie Mr A... de plus tot possibel de vendre les lorngette, et vous salut de cœr. »

Cette note, jointe à d'autres, semblerait indiquer que Gruby se chargeait peut-être un peu entre temps de négocier des objets rentrant dans sa compétence, comme la lettre d'affaires suivante peut le faire penser :

« Vienne, le 2 mars 1840.

« *A Monsieur de Grubi* (von Grubi) (*sic*).

« S'il est possible d'avoir un pied artificiel pour quelqu'un à qui on l'a amputé, surtout s'il est articulé, je vous prie de m'en envoyer 2, l'un de moindre, l'autre de meilleure qualité. Puis une machine pour femmes comme celle employée par Anani, j'en ai reçu de Paris pour hommes ; et 4 douzaines de bougies ou sondes très pointues en avant, de Banhihl, de différents numéros : de chez Hoffmann le numéro 7, de chez Wagner le numéro 52 ; ce sont

des fabricants de bandages. Si vous êtes assez aimable pour m'avoir de ces travaux de différentes qualités, vous savez le mieux ce qui est le plus utile. Je vous prie de m'écrire quel sera le montant, je vous l'enverrai au moyen d'un chèque, et moi je recevrai la marchandise par le comte J. d'A. qui la mettra en paquets et me l'enverra à Vienne ; j'ai toujours reçu tout par lui.

« Avec ma haute considération,

« Georges SCHLACHT,
« Fabricant de bandages. Villa n° 136,
à Vienne. »

Cette lettre n'arriva pas à Gruby par la poste ; elle lui fut remise, pliée et non cachetée, par un intermédiaire, avec cette seule suscription : « Pour remettre à M. de Grubi. »

Il est donc exact que Gruby était à Paris en 1840. Une autre lettre, curieuse, mais malheureusement lacérée en une assez forte bande intéressant perpendiculairement le texte recto et verso, montre par sa date et son adresse que Gruby, en 1839, était à Vienne, qu'il se disposait à quitter. La suscription porte : *M. de Gruby, Docteur médecin et chirurgien, Maître Oculiste et Obstétricien, Faubourg Alzer, Hôtel de France, à Vienne.* Elle est d'un solliciteur et montre que Gruby pouvait alors rendre de petits services d'argent à des amis gênés; mais

en même temps elle est rédigée avec une emphase qui laisse rêveur. Voici cette lettre, sauf les parties détruites que le traducteur a remplacées par des points :

« Mon noble ami !

« Mis en possession de la somme nécessaire, je ne connais pas de devoir plus sacré que de vous la restituer avec la reconnaissance la plus profonde, puisque vous m'avez tiré d'embarras avec un si grand dévouement. M. M. a reçu 20 florins. C. M.... en veulent 15 pour effacer ma dette........pour cela aussi j'affirme ma......reconnaissance comme un ami dans l'embarras doit.......au sujet de la destination du reste.....plus tard avec 5 florins. Pour le moment permettez-moi un désir, celui de me laisser dans la confiance que non seulement vous avez pitié de moi, mais que vous me donnerez votre amitié. Si vous ne me la refusez pas, promettez-moi de m'écrire *au moins une fois*, *chaque année*. La pensée que nous avons été amis d'école autrefois justifie mon désir dans une certaine mesure; mais j'attends davantage de votre bonté. Vous allez juger de la confiance que j'ai en vous par ceci : sorti d'une dette par votre dévouement, je vous prie de me faire parvenir pour les 5 florins de reste les objets suivants : une aiguille

à cataracte, 1....., 1 canif et une fine pincette pour les yeux.....enfin un *Dictionnaire polyglotte de Masch.* Si ces 5 florins ne suffisent pas, je vous demanderai de me faire crédit jusqu'à la prochaine tournée du facteur. J'ai fait ainsi avec M. le docteur M... Je vous rembourserai les deux ou trois florins que vous aurez déboursés pour moi. Je sais que vous me rendrez ce service, mon noble ami! mais faites vite, car la poste venant de Vienne ne vient que deux fois la semaine ici, alors il faut attendre.

« Vous allez partir en voyage, mon cher ami? Je vous souhaite la meilleure chance pour votre voyage. Je souhaiterais pouvoir vous accompagner. Que vous me répondiez par quelques lignes, une affaire de ce genre le demande, et j'espère que vous aurez égard aux raisons que je vous ai expliquées plus haut.

« Adieu ! et pensez à votre ami éternellement reconnaissant.

« M. K.

« Mon adresse : M. K. méd. Doctor à H... »

Voici maintenant une autre lettre bien plus intéressante et plus curieuse, et qui nous renseigne sur l'état des relations de Gruby avec sa famille en 1841. Cette lettre est de la main du propre père de

Gruby et comporte un billet de la main d'un de ses frères.

Cette lettre est écrite en hébreu allemand (1), d'une écriture harmonieuse et correcte, pliée en carré et cachetée d'un sceau rond en fine cire rouge; ce cachet porte en exergue une devise en hébreu au dessus d'une ancre d'allure fort emblématique, de chaque côté de laquelle une M et un G, initiales du père de Gruby, semblent se tenir comme sous un toit protecteur, quoique flottant ou suspendu; le tout est entouré d'une fine couronne de laurier.

Le pli est adressé à « Monsieur David Gruby, rue Gît-le-Cœur n° 5, à Paris. » L'adresse est écrite d'une plume correcte, appliquée et presque élégante. La poste austro-hongroise y a imprimé son cachet à l'encre rouge grasse, en date de janvier 1841.

« Kisker, 8 janvier 1841.

« Cher et estimé fils, docteur Gruby,

« Ta missive du 25 septembre, reçue le 28 octobre, dans laquelle je vois que tu te portes bien et

(1) Je dois la traduction de cette lettre à l'obligeante entremise de l'excellent hébraïsant M. Gallé, et je le prie d'en agréer ici tous mes remerciements.

que tu es estimé à Paris, m'a fait beaucoup de joie. Je me trouve aussi, Dieu merci, en bonne santé.

« J'éprouve un grand chagrin depuis quatre mois, à cause de la grave maladie de ma femme, ta belle-mère, qui était souffrante depuis le mois d'Eloul (septembre) et que tous les médicaments n'ont pu sauver. Elle est donc morte le 5 Tébeth (29 décembre). Elle m'a quitté dans mes vieux jours; mes yeux coulent et ce papier se mouille de mes larmes, car je vais maintenant rester seul. Adèle va me quitter bientôt et mon fils Zavel est à Neuchtetel où il fait ses études chez le rabbin. Alors, je reste seul avec Raïzel. Il faut que je finisse ce sujet, car mes yeux ne tarissent pas. Je suis très affligé de la perte de ma femme, car elle fut toujours d'après mon désir. Je ne murmure pas contre les arrêts de la Providence, car tout ce que l'Éternel fait est bien fait, mais, en écrivant cette lettre, il me semble que je parle à toi-même et je te demande ton bon conseil : Que dois-je faire dans mes vieux jours? Car Hélène, la femme de mon fils G..., n'a pas une seule veine du sang de la regrettée mère. Elle est grossière et m'a même, il y a quelques mois, offensé, ainsi que ta belle-mère, (son âme repose dans le Paradis !) ce qui m'est très pénible.

« Mon fils Isaac K... est riche, mais possède un cœur faux. Il n'est pas homme de parole et ne

suit pas à la lettre cette parole de la Bible : « Honore ton père ».

« Mon fils Joseph est très bon et fidèle, mais il n'a que son travail pour subvenir à ses besoins, car il a huit enfants et peu de capital.

« Je pense que le mieux serait, pour moi, de vendre mon ménage et ma maison, et, avec le capital qui en résulterait, m'installer à Neusatz. Mais, d'abord, je voudrais caser ma fille Adèle, car je n'ai plus rien à faire à Kis-Ker. Je ne puis m'occuper de commerce, étant trop faible. Il n'y a plus assez de personnes pour prier en commun, tandis que là-bas, je pourrai aller deux fois par jour au temple faire ma prière. Je pourrai loger chez mon frère qui m'aime bien et son fils David, qui est un juste, et très pieux. Il a une excellente réputation parmi les habitants, ainsi que sa femme Tauba qui est très bonne et pieuse et qui m'estime beaucoup.

« Cher fils, c'est pour cela que je te fais savoir toutes mes grandes peines : car ta réputation s'est répandue non seulement à Kis-Ker, mais aussi dans les journaux. Dernièrement, paraissait un article dans les journaux ainsi conçu :

« Monsieur le médecin docteur Gruby, natif de Hongrie, séjournant ici depuis une année, ayant atteint au plus haut degré le perfectionnement des appareils d'anatomie, a été nommé membre de la Société anatomique ; il lui a été, en outre, réservé

une place d'honneur à l'Académie des Sciences. »

« Par conséquent, il est à considérer qu'un homme qui a gravi un si haut échelon par son intelligence, puisse voir de loin avec clairvoyance. Je t'écris comme si je te parlais de vive voix. Réponds-moi donc aussitôt la présente reçue, s'il t'est possible de m'envoyer par chèque, de bon cœur et sans arrière-pensée, 200 florins, pour employer au profit de ta sœur, Adèle, ma fille. Cette somme te sera remboursée dans six mois, sans intérêt, car tout mon bien, mon fils Gerson l'a entre ses mains. S'il me restituait la totalité en une fois, son commerce en ressentirait trop de préjudices. Puis, si tu m'envoies cet argent, peut-être ton frère Isaac aura-t-il l'ambition de me rembourser à l'amiable ce qu'il me doit, sans que j'aie besoin de lui intenter un procès; car je ne voudrais pas déshonorer le nom de la famille Gruby par un procès.

« Ne pense pas que je veuille absolument ton argent ; non, Dieu m'en garde ; c'est uniquement à cause d'Isaac, comme je viens de te le dire. L'argent te sera remboursé par la maison Rothschild de Vienne, car ce que je viens de t'écrire reste entre toi et moi... Mon désir est que tu me répondes immédiatement et que tu m'informes de la communauté israélite de Paris. Combien y a-t-il de juifs ? Parle-moi de leurs occupations, de leur temple, et dis-moi s'ils sont tolérants. Je vou-

drais bien savoir tout cela. Quand je lis tes lettres, il me semble t'entendre parler. Mais, malgré cela, mon plus grand désir serait de te voir personnellement et j'espère que j'aurai bientôt cette joie.

« Je n'ai plus rien à t'écrire qu'à te souhaiter la vie et la paix. Que tu réussisses toujours dans toutes tes voies avec beaucoup de chances !

« Ton père qui prie pour toi et pour ta longue vie.

« Menahem-Mendel Gruby.

« Tes sœurs et frères Gerson, Adèle et Raïzel t'envoient mille amitiés. Ma fille Rebecca de Pesth t'envoie ses compliments, car je lui expédie toujours la copie de tes lettres. Elle écrit qu'elle t'a demandé que tu la fasses venir à Paris, mais qu'elle n'a pas encore reçu de réponse. Alors, elle me prie de donner mon consentement à son projet et de te l'écrire. Je ne sais ma foi pas si ce serait à son avantage.

« Je voudrais bien connaître aussi la bonté et la manière d'être du baron de Rothschild. Aussi, je te prie de répondre à toutes mes questions, car tes lettres, je ne les lis pas qu'une seule fois.

« Tous nos amis t'envoient leurs salutations, sauf la tante Haïa-Sarah, car elle est malheureusement décédée aussi. Elle est dans le Paradis. »

A la suite de cette lettre, en travers du même papier, et d'une autre écriture, se lit ce billet :

« Cher et bien-aimé frère,

« Tu me pardonneras mon long silence, car sachant que tu es toujours très occupé avec tes études, je ne voulais pas te déranger. Je te fais savoir que nous sommes, Dieu merci, en bonne santé. Que le Très-Haut nous donne toujours la joie d'en entendre de même de toi.

« Ma situation actuelle est critique. Cher frère, avant de commencer, il faut que je m'excuse de te causer toujours de la peine avec mes soucis. Depuis neuf mois je ne vais plus à Pesth. Je t'ai malheureusement déjà raconté tout cela lorsque tu m'as généreusement offert de partager ton gain avec moi. Par deux fois, tu m'as envoyé 5 florins, mais dans ma situation, ils ne m'ont pas servi à grand'chose.

« Maintenant, comme ma fille Hélène est fiancée, je te prie de m'envoyer 100 florins, pour me venir en aide, car elle fait un bon parti et je n'ai rien à lui donner.

« Vis heureux. Ton frère,

« J. Gruby. »

Cette double lettre donne à supposer que Gruby était resté relativement attaché à sa famille et

que son succès avait resserré ces liens. Il n'était déjà plus un tout jeune homme, d'ailleurs. A cette époque de son arrivée à Paris, il a atteint la quarantaine; on a entendu parler de lui avec éloge dans les journaux, sa réputation est venue jusqu'à Kis-Ker, on lui demande conseil comme à un homme sage, et on lui emprunte de l'argent comme à un homme arrivé. Par des lettres d'un autre genre nous avons vu que Gruby ne roulait pas encore précisément sur l'or. Dans la lettre même de son frère jointe à celle de son père, on voit que Gruby, après lui avoir offert de partager avec lui son gain, lui avait envoyé par deux fois cinq florins, somme tellement minime que son frère lui fait observer avec raison qu'elle ne lui a pas servi à grand'chose.

Cette lettre a d'autres aspects qui ne sont pas moins intéressants. On y voit, de la part de Menahem-Mendel Gruby, un esprit vraiment israélite et patriarcal; il y a là de vrais passages bibliques, un ton de piété et de foi touchant, un sens très élevé de la famille dans toute l'acception du terme, et une vraie tendresse pour cet enfant qui porte honneur à son nom. On y voit aussi percer cette solidarité internationale des juifs entre eux, solidarité qui leur fait tant d'honneur et que devraient bien imiter leurs très peu chrétiens ennemis : « Informe-moi de la communauté israélite de

Paris; combien y a-t-il de juifs? Parle-moi de leurs occupations, de leur temple, et dis-moi s'ils sont tolérants. Je voudrais bien savoir tout cela. » Cette dernière demande n'est-elle pas particulièrement savoureuse, sous la plume de ce vieillard, devenu sans doute très philosophe en même temps que tout à fait paternel.

On voit également que les Rothschild, deux fois nommés, ne sont pas considérés seulement là comme des banquiers et des agents de la circulation de l'argent, mais comme des frères serviables à leurs coreligionnaires : « Je voudrais bien connaître aussi la bonté et la manière d'être du baron de Rothschild. » Le ton général de cette phrase n'échappera à personne.

Cette lettre nous explique aussi, implicitement, comment Gruby, étant israélite, dut certainement trouver partout où il passa de l'aide dans les communautés juives et s'y fit des amitiés durables; et en cela je suis au regret de dire que bien des chrétiens de ma connaissance sont en droit de lui porter une très légitime envie.

A cette occasion, j'ajouterai que Gruby, qui fut bienfaisant toute sa vie et toujours prêt à rendre service à n'importe qui sans distinction d'opinions, était, à son honneur, bien israélite de ce côté-là, et mettait bien en pratique ce conseil, que nous croyons peut-être trop exclusivement chrétien :

« Faites pour les autres ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous, ou ce que vous avez été heureux de les voir faire pour vous. » Il trouva, du reste, comme nous l'avons dit, des personnes qui le comprirent et l'aidèrent, comme en témoigne encore ce petit billet ancien, sur papier chiffré, mais sans signature et sans date, écrit par une femme à qui, sans doute, Gruby avait recommandé une famille pauvre :

« Je désirerais savoir si M. Grouby (*sic*) a eu l'obligeance de s'informer de la *paroisse* de la famille R... et s'il peut m'indiquer exactement son numéro. Aussitôt que je saurai à quel culte elle appartient, je m'empresserai de la recommander à l'une ou l'autre société de bienfaisance de laquelle elle pourra obtenir des secours. »

La personne qui a écrit ce billet avait évidemment auusi un sens religieux très large de la bienfaisance.

D'après des documents de ce genre, j'ai pu constater que Gruby demeura successivement rue Gît-le-Cœur, 5, près du pont Saint-Michel, quai d'Orléans, 24, dans l'Ile Saint-Louis, puis rue des Trois-Frères, 13, à Montmartre, où un passeport que j'ai eu sous les yeux le fait habiter encore, au moins officiellement, en 1851. C'est probablement peu après qu'il put acheter la maison du numéro 100 de la rue Lepic, que, certainement, il habita,

comme son aménagement intérieur le montrait. De là, il dut, aussitôt qu'il le put, viser à redescendre dans Paris pour exercer plus facilement. Ce fut alors qu'il vint habiter la rue Saint-Lazare, d'abord dans une autre maison que le 66, où il s'installa avant la guerre de 1870.

En effet, en ce qui concerne le 66, j'ai retrouvé une note indiquant que le *Cyndapsus pertusus* qui occupait le milieu de la pièce du pan coupé où se trouvaient des plantes et des aquariums, y fut installé jeune en 1870, souffrit beaucoup du très grand froid de cet hiver, dépérit, et reprit ensuite vie; en vingt ans, il avait encombré la pièce de son feuillage énorme et y entretenait une telle humidité que, sur les plaintes réitérées de ses voisins du dessous au propriétaire de la maison, Gruby dut s'en défaire. Il en fit alors don au Muséum vers 1891, et n'en garda qu'une forte bouture, qui, en 1898, avait repris de fortes proportions. A l'époque de sa mort, Gruby habitait certainement le quartier depuis plus de quarante ans. En 1890, un article du journal *Le Travail*, article inspiré certainement par Gruby qui a fourni l'interview, constate que la création de son Observatoire météorologique, dans sa maison de Montmartre, remonte déjà à vingt-cinq ans, c'est-à-dire à 1865. Mais Gruby ne se souvenait pas bien lui-même des dates exactes des diverses installations

faites par lui dans sa maison de Montmartre, et qui ne se firent pas en un jour. Lorsque je rédigeai une note détaillée de ses titres à obtenir la Légion d'Honneur, note que j'ai là sous les yeux, les dates, en ce qui concerne ces diverses installations de Montmartre, sont remplacées par des points d'interrogation.

Le docteur Blanchard fait remonter l'installation de cet Observatoire astronomique et météorologique à plusieurs années avant la guerre de 1870, c'est-à-dire depuis environ trente-cinq ans, écrivait-il en 1898; c'est bien possible et même probable, la date de 1865 serait donc approximativement sûre.

Dans la note à laquelle je faisais allusion plus haut, Gruby indiquait trois étapes :

— « Construction de l'Observatoire de Montmartre et établissement du laboratoire de physiologie, micrographie, anatomie, photographie anatomique, par le docteur Gruby et à ses frais.

— « Établissement de l'Observatoire astronomique rue Lepic, 100, contenant trois grands instruments d'astronomie de 7, 8 et 9 pouces de diamètre.

— « Organisation de l'Observatoire météorologique et de météorologie médicale, rue Lepic, 100. »

Il est vrai qu'il eût pu multiplier les notes de ce

genre sur le même objet comme autant de variations sur le même air, car cette maison de la rue Lepic servit à beaucoup de choses, comme le constatent ces deux autres notes du même mémoire :

— « Publication mensuelle du Bulletin météorologique de l'Observatoire Gruby, rue Lepic, 100.

— « Organisation de l'Observatoire militaire de Montmartre pendant la guerre sous la direction de M. le colonel Sozdat, actuellement directeur du Musée des Arts et Métiers. »

Cette maison du 100 de la rue Lepic était, elle aussi, un poème ; elle surplombe mes souvenirs comme un défi à la description logique. Cette description, le docteur Blanchard ne l'a pas tentée, du reste ; il se borne à dire qu'au « sommet de la Butte, et juste en face du joyeux Moulin de la Galette, se trouve une maison à trois étages surmontée d'une coupole et d'une terrasse peinte en bleu, sur laquelle se dressent divers appareils tournant au vent, inconnus des hôtes de ce quartier lointain, et donnant à l'immeuble un aspect singulier ; on songe malgré soi à la demeure de quelque vieil astrologue et l'on s'attend à le voir paraître sur la terrasse, contemplant, suivant l'heure, l'admirable panorama de Paris qui se déroule sous ses pieds ou le grandiose spectacle du ciel sans limites qui s'étend sur sa tête. »

Un dessin qui en fut fait d'après une photogra-

phie et qui parut dans un des bulletins météorologiques de l'Observatoire Gruby, se rapporte bien à ces quelques lignes du docteur Blanchard quant à l'aspect extérieur de la maison ; mais c'est l'intérieur qu'il eût fallu voir. Le docteur Blanchard ne l'a vu qu'en courant ; moi, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de le voir en détail et j'en ai gardé une impression de chaos indébrouillable.

La maison avait une porte cochère très campagnarde, par laquelle on pénétrait dans une vraie remise, encombrée de voitures et appareils d'ambulance. Un ménage de vieux concierges occupait une étroite loge à droite, des locataires habitaient le premier et le second, divisés en plusieurs logements où l'on accédait par un escalier digne de la maison. Tout le rez-de-chaussée, pièces, courettes, hangar, le tout assez grand, était encombré par des embarras et des débarras de toute nature. Dans le hangar, il poussait un arbre à travers murs et toiture. C'était dans les pièces du rez-de-chaussée qu'étaient installées, sur des rayons *ad hoc*, les préparations dont parle le docteur Blanchard, dans un nombre incalculable de bocaux de toute forme et de toutes grandeurs, contenant des plus minuscules aux plus grosses pièces anatomiques, comme des pieds de chevaux. Un certain nombre de pièces étaient encore en bon état, mais les grosses pièces étaient, pour la plupart, en 1898, dans un état de

putréfaction visible. Il y avait là un fonds de verrerie et de poterie formidable. Les chambres du rez-de-chaussée n'avaient rien d'habitable ; elles étaient mornes, froides, humides et délabrées. Cependant, elles avaient dû être mieux entretenues autrefois, car un système de chauffage à l'eau chaude par circulation y était installé, sans usage depuis longtemps.

Par l'escalier on accédait au troisième étage, où il y avait des appartements habitables et que Gruby avait certainement habités, mais où depuis longtemps les araignées seules filaient leurs toiles en silence. Il y avait là un inexprimable fouillis de meubles, d'objets de toute nature et de caisses contenant toute espèce de choses les plus imprévues et diverses, et défiant tout arrangement et tout classement. On eût pu s'amuser là pendant des mois à faire tous les jours des découvertes insoupçonnées ; mais rien, absolument rien qui ressemblât à autre chose qu'au chaos lui-même.

Depuis fort longtemps, des années, Gruby, dont tout le temps était absorbé par sa clientèle, ne venait plus à Montmartre que rarement, la plupart du temps dans l'après-midi des dimanches, et à pied en général pour ne pas fatiguer son dernier cheval, qui logeait, avec son coupé et sa victoria, dans une écurie louée rue de la Victoire.

Dans des menuiseries à tiroirs, on trouvait les

innombrables clichés photomicrographiques dont parle le docteur Blanchard, et de non moins innombrables coupes fines micrographiques dont ces clichés étaient l'amplification ainsi que les reproductions photographiques ; la fenêtre d'une chambre, au midi, avait encore les volets de bois hermétiques percés d'un trou par lequel la lumière solaire pénétrait pour traverser les objectifs des appareils photographiques en menuiserie massive, mais exacte, dont les différentes pièces gisaient sur le plancher, voisinant avec des objectifs de daguerréotypes et de télescopes, et des oculaires, et des lentilles de toutes formes et dimensions, des régiments de bocaux abandonnés, vides ou pleins, et des fioles minuscules contenant encore, ou ayant contenu, tous les ingrédients nécessaires aux préparations anatomiques, microscopiques et microphotographiques, depuis le collodion jusqu'au baume du Canada, et du nitrate d'argent au chlorure d'or.

Au-dessus de cet étage, quelques pièces encore d'où l'on avait accès sur la terrasse. L'une de ces pièces avait servi de chambre à la lumière rouge pour le développement des clichés photographiques, et l'on y voyait, gisant sur le plancher, tout son matériel ; deux autres formaient comme deux ateliers dont les armoires contenaient les documents relatifs à la météorologie. Par l'une, on

accédait à la coupole tournante ; par l'autre, à la terrasse.

C'était l'Observatoire astronomique et météorologique proprement dit. Le docteur Blanchard en a vanté l'installation. Je veux croire qu'il l'a vue en un temps bien antérieur à 1898. Depuis longtemps, au point de vue astronomique, cet Observatoire n'existait plus ; les lunettes dormaient dans d'imperméables étuis, pour les plus grandes, et quant aux autres instruments, ils sommeillaient dans leurs boîtes, dont les clefs mêmes étaient perdues et dont il fallut briser les serrures pour l'inventaire et pour la vente. La plupart des instruments, du reste, étaient incomplets, sauf les plus précieux. Oculaires, objectifs, tirages, avaient rejoint le chaos du plancher, où l'on trouvait des microscopes et jusqu'à de puissants chercheurs distraits de leur place aux flancs des lunettes astronomiques.

Seul, l'Observatoire météorologique avait toujours fonctionné jusqu'à la fin. Il avait d'abord été dirigé par MM. Cassé et l'aéronaute Jovis assez sérieusement ; puis il l'avait été par un pauvre artiste peintre dont la misère avait troublé la tête, et qui, un jour, se pendit, après être resté là assez longtemps ; et enfin par un jeune homme sous la direction duquel il ne se releva pas. Gruby, d'ailleurs, ne rémunérait pas suffisamment les services pour que l'on pût lui en rendre de vraiment sérieux,

et, en fin de compte, il est bien vrai que l'on n'en a jamais que pour son argent. Sous ces deux derniers directeurs, le bulletin qui, autrefois, du temps de Cassé et de Jovis, était considéré par les Observatoires divers comme sérieux et reproduit par des journaux graves comme le *Gaulois* et le *Gil Blas*, avait perdu à peu près toute sa considération. « Hier, je vous écrivais par un ciel d'Islande (il fai- « sait nuit à trois heures), — mande de Valognes, le « 19 novembre 1887, à mademoiselle Read, Barbey « d'Aurevilly, lecteur quotidien du *Gil Blas*, — au- « jourd'hui *ce client de Gruby* s'est retourné et le « voilà bleu, avec du soleil (1). »

A part cela, comme le dit le docteur Blanchard : « Deux fois par jour : à 8 heures et à 17 heures, on dosait l'ozone atmosphérique à l'aide du papier ozonoscopique et de l'ozonographe enregistreur. Quatre fois par jour : à 9 heures, 12 heures, 15 heures, et 18 heures, on faisait les observations météorologiques générales : état général du ciel, vitesse, force et direction du vent, pluie, état hygrométrique de l'air, hauteur, forme et direction des nuages, état général de l'atmosphère, température, hauteur barométrique, etc... Des appareils enregistreurs variés, des thermomètres à maxima et à minima étaient chargés des observations noc-

1. Barbey d'Aurevilly : *Lettres à une amie*, 1880-1887. — (Édit. du Mercure de France, 1907.)

turnes. Les résultats de ces multiples observations étaient consignés dans deux Bulletins, l'un quotidien et l'autre mensuel. »

Gruby avait longtemps entretenu dans sa maison de Montmartre un vieux factotum, ivrogne mais habile à exécuter presque toutes les idées qui lui passaient par la tête. Ce vieux bonhomme faisait tous les métiers et savait forger et menuiser avec une certaine habileté. Presque tous les aménagements et les objets pouvaient se réclamer de sa facture, jusqu'aux appareils photographiques et aux meubles à clichés. Le père Laverre, c'était ainsi qu'on l'appelait, mourut longtemps avant Gruby, et avec lui se brisa une des fortes attaches de Gruby à Montmartre.

Avant de parler encore de Gruby comme médecin, et de rectifier quelque peu la funambulesque idée que, d'après les anecdotes, tous ceux qui ont parlé de lui à ce point de vue s'en sont faite, je dirai quelques mots de ses œuvres en ce qui concerne l'une des grandes préoccupations de sa vie : les questions intéressant les secours aux blessés.

VI

Quand la guerre de 1870 éclata, le docteur Gruby était depuis longtemps déjà à l'apogée de sa vogue comme guérisseur, vogue dont je dirai les raisons. Sa renommée était telle qu'elle avait pénétré jusqu'aux Tuileries, où il était entré à sa suite. Une clientèle internationale et le tout Paris mondain et artistique avaient fait affluer chez lui la fortune. Les sommes considérables qu'il dépensa, rien que pendant le siège de Paris, en rendent toute autre preuve superflue.

Quoiqu'il eût gardé un grand amour, qui ne se démentit jamais, pour son pays natal, on peut dire que Gruby avait voué à la France, son pays d'adoption, une égale affection. Ce fut surtout pendant la guerre qu'il le montra éloquemment.

Dès le début de la guerre, il figure parmi les premiers souscripteurs de la *Société de secours aux blessés* pour une très forte somme. Nous l'a-

vons vu rappeler dans une lettre un don de 3.000 francs à une société de francs-tireurs qui se formait dans le XVIIIe arrondissement, et peut-être même lui donna-t-il davantage.

On sait déjà que Gruby avait mis son Observatoire de Montmartre à la disposition des autorités militaires sous la direction du colonel Sozdat. Le chef du poste d'observation était le capitaine Javary, aidé de M. Delaunay, fils du directeur de l'Observatoire de Paris et garde général des forêts. De plus, dans la maison même, Gruby installa une ambulance de quarante lits, qu'il défraya pendant tout le Siège et la Commune.

Je retrouve, dans la liste de ses titres, cette mention :

— « Organisation de l'Observatoire militaire de Passy, sur le château de la Muette, pendant la Guerre, sous la direction de l'amiral Fleury-Delambre, et entretenu aux frais du docteur Gruby, qui a fourni les grands instruments. »

Cet Observatoire fut, je crois, incendié, et les deux grandes lentilles que l'on voyait dans son cabinet de consultation étaient celles des objectifs des deux télescopes détruits.

Il se multiplie auprès des blessés de son ambulance de la rue Lepic et ailleurs encore. En effet, il soigne les blessés et les malades de l'ambulance Bardou, 45, rue Saint-Lazare, et soutient presque

entièrement à ses frais l'ambulance qu'a organisée, rue Taitbout, 24, la *Compagnie humanitaire italienne.*

Le comte Montemerli, dans une petite plaquette publiée en 1875, in-16 de douze pages, intitulée : *Biographie du docteur Gruby, offerte par les membres de la Compagnie humanitaire italienne à ses amis*, a rendu hommage au dévouement du docteur Gruby, — triple hommage : au patriote au premier rang du dévouement personnel; à l'homme charitable au cœur sans cesse sur la main ; et surtout au médecin, au vrai médecin, à celui qui sait panser et guérir en thérapeute : « Par lui, dit le comte Montemerli, par son concours infatigable, il n'est pas un seul des hommes recueillis dans l'ambulance italienne qui ait été amputé ou que nous ayons eu la douleur de perdre. » A combien de médecins peut-on rendre un tel hommage ?

Le docteur Blanchard rappelle à ce propos cette note du comte Montemerli : « Nous croyons devoir signaler, comme un procédé heureusement généralisé depuis de longues années par le docteur Gruby, l'application chirurgicale de la ouate employée comme seul mode de pansement dans les blessures même les plus graves. » Et le docteur Blanchard ajoute :

« Déjà, en 1859, Gruby avait publié deux notes sur le pansement des plaies et blessures par l'usage

exclusif de la ouate. Je n'ai malheureusement pas pu trouver le journal qui les contient, en sorte que je ne saurais dire en quoi consistait sa méthode et quelle en était la valeur. »

Ces notes ont été publiées dans la *Clinique Européenne*, en février 1859. Quant au procédé et à sa valeur, ayant soigné moi-même et guéri des plaies de cette façon, je puis en parler en ce que je crois être connaissance de cause.

Gruby employait l'ouate huilée, autrement dit de vrais cataplasmes d'huile ouatée. Au lieu de faire de l'antisepsie stupide et nocive comme on en fait encore dans l'arrière-boutique des pharmaciens soi-disant médecins, avec des antiseptiques qui tuent aussi bien les bons microorganismes que les mauvais microbes, il faisait de l'asepsie primaire, naturelle et logique. Son pansement isolait la plaie des influences extérieures, l'huile la mettait dans un milieu calme et doux où les agents reconstitutifs des chairs étaient tout à fait à leur aise et les microbes comme paralysés mécaniquement, et il obtenait des guérisons dont les phases n'étaient pas tributaires en général des inflammations, des purulences, des douleurs et des nécroses qu'obtiennent les pharmaciens-médecins avec leurs antiseptiques chimiques, dont la liqueur de Van Swieten est le plus bel échantillon.

J'ai vu de mes yeux Gruby guérir ainsi non seu-

lement des plaies accidentelles, mais des anthrax !

S'il m'est permis, je citerai deux des cas que j'ai guéris moi-même dans mon entourage. Un enfant, affecté d'un tour d'ongle et soigné (? !) par un pharmacien-médecin avec des compresses de liqueur de Van Swieten, après des semaines de ce traitement idiot non seulement ne guérissait pas, mais avait la phalangette qui sentait mauvais, et l'os apparent noircissait. Le pharmacien-médecin accusait le doigt d'avoir tort contre le remède infaillible. On me prévint alors, et je fis aux parents une semonce d'autant plus dure et plus méritée que cet enfant était de ma proche parenté. Je fis cesser tout traitement (?) pharmaceutique et appliquer de l'ouate huilée continuellement. Il était question d'amputer, on n'amputa pas, et la guérison fut longue, mais complète et sans traces.

Une autre personne, dans mon voisinage, en nettoyant un verre de lampe le brise si malheureusement qu'elle se fait une énorme entaille au poignet. Elle me dit avoir été chez le pharmacien-médecin qui lui avait ordonné des compresses continuelles de liqueur de Van Swieten, lui avait annoncé rougeur, chaleur, douleur, suppuration et guérison lente ; il avait même poussé la précaution jusqu'à lui donner une poudre absorbante, pour lorsque cela suppurerait ! ! On n'est pas plus sagace ! Je dis, à mon tour, à cette dame : « Voulez-vous m'en croire ? car

je sais ce que je vous dis. Jetez aux ordures, d'abord, votre bouteille et votre boîte qui la complète ; vous allez ensuite laver la plaie longuement avec de l'eau bouillie, puis vous l'entretiendrez couverte de compresses d'ouate constamment huilée. Vous n'aurez ni rougeur, ni inflammation, ni douleur, ni suppuration, ni cicatrice. » Elle me crut et fit bien ; car tout se passa comme je le lui avais annoncé, à son grand étonnement.

Pendant la guerre, qui ne sait le rôle qu'a joué la charpie ? La charpie ! aujourd'hui, ce seul mot est honni comme désignant l'infection même. Gruby ne voulait pas, avec raison, entendre parler de charpie, de même qu'il avait horreur des interventions chirurgicales et de la droguerie, — pardon de l'expression. Quand je parlerai du médecin, je montrerai comment il était surtout docteur ès-Nature ; ce fut toujours là à mes yeux son plus beau titre et son plus vrai.

Le génie inventif de Gruby, frappé de tout le mal causé par l'absence complète d'organisation logique dans les ambulances, s'efforça, dès la guerre de 1870, d'y remédier au moins dans le cercle de son activité, et surtout en ce qui concernait les moyens de transport, si défectueux à cette époque. Ce fut alors qu'il fit établir, pour lui et ses aides ambulanciers, une sorte d'omnibus pour le transport, aussi rapide et confortable que possible, des blessés du champ

de bataille à l'ambulance. Dans mes notes, écrites sous la dictée de Gruby, sur ses titres à la Légion d'Honneur, je relève les suivantes :

« *7 février 1871.* — Diplôme offert à M. le docteur Gruby pour ses soins aux blessés, par la Commission italienne de secours et Compagnie humanitaire pour les blessés des armées pendant la guerre, reconnue par le gouvernement français.

« *1er mars 1871.* — Siège de Paris, Commission italienne, etc. Diplôme de membre honoraire délivré à M. le docteur Gruby.

« *9 juin 1871.* — Relevé des blessés et malades que M. le docteur Gruby a soignés, du 22 octobre 1870 au 9 juin 1871, dans l'ambulance italienne de la rue Taitbout, 24, dans l'ambulance Bardou, rue Saint-Lazare, 45, et dans son ambulance de la rue Lepic, 100, à ses frais.

« *2 juillet 1871.* — Diplôme et croix de bronze offerts à M. le docteur Gruby pour les services qu'il a rendus dans son ambulance, rue Lepic, 100, par le *Comité Français de la Croix-Rouge.*

« *2 juillet 1871.* — Diplôme et croix de bronze offerts à M. le docteur Gruby pour ses services dans le dix-huitième arrondissement, par le *Comité Français de la Croix-Rouge.*

« *2 juillet 1871.* — Diplôme et croix de bronze offerts à M. le docteur Gruby pour les services qu'il a rendus comme chirurgien en chef dans l'ambu-

lance italienne de la rue Taitbout, 24, par le *Comité Français de la Croix-Rouge.* »

Depuis 1870-71, l'horrible vision de la guerre et de ses barbares douleurs était restée devant ses yeux ; restée aussi la vision non moins horrible de l'abominable gâchis dans lequel les gouvernements imprévoyants noient les pauvres peuples, que leurs maîtres lancent les uns contre les autres sans s'inquiéter autrement de la tragique et infernale horreur de ces sauvages et sataniques hécatombes. Aussi, dès lors, son esprit fut-il incessamment tendu vers le retour possible de telles calamités et les moyens de les prévoir utilement pour porter secours le plus possible à leurs victimes.

L'œuvre de la *Croix-Rouge de Genève*, à laquelle il était attaché, travaillait à s'étendre le plus possible dans les différents pays en provoquant des conventions internationales en faveur des blessés pendant les guerres. En France, comme dans la plupart des pays civilisés, des sociétés allaient se former sur ces idées. L'Exposition de 1878 allait bientôt montrer des essais, plus ou moins heureux et pratiques, des efforts en ce sens. Gruby suivait de près ce mouvement international, et faisait construire lui-même quantité de petits ou grands appareils de secours aux blessés. Après cette Exposition, il se mit à la composition d'un ou-

vrage documentaire assez important, qui est une étude comparative des diverses sociétés de secours aux blessés et du matériel créé par elles à cet effet.

Cet ouvrage in-8° de 293 pages, dont la composition fut très laborieuse, parut en 1884 à la librairie E. Lacroix, 112, boulevard de Vaugirard. Il est intitulé : *Sociétés et matériel de secours pour les blessés militaires* (*Exposition de 1878*), *par M. le* DOCTEUR GRUBY, et divisé en deux parties : 1° *Les Sociétés de secours à l'Exposition de 1878. — Secours aux blessés antérieurement à la Convention de Genève. — Convention et Comité international de Genève. — Congrès et Conférences* (*notice historique*), *avec un tableau synchronique des développements de l'Œuvre de la Croix-Rouge.* — 2° *Matériel de secours pour les blessés militaires à l'Exposition de 1878. — Différents modes de transport des blessés. — Abris provisoires et définitifs. — Ressources médico-chirurgicales ; transport du matériel. — Mobilier* (éducation des sens), *avec 58 figures et 6 planches* (1).

Dans une courte introduction, Gruby indique que le présent ouvrage complète une étude parue en 1878 sur les *Appareils et instruments de l'art*

(1) Cet ouvrage devait avoir une suite, à laquelle Gruby travailla assez longtemps, mais qui resta en manuscrit.

médical, matériel de secours à donner aux blessés sur les champs de bataille, à l'Exposition universelle de Paris en 1867. Cette étude avait été publiée déjà chez Lacroix, en 1867. Gruby explique le but de son travail, historique et pratique. Il constate que les conditions de la guerre moderne ont évolué, et que l'on se préoccupe de s'associer partout pour les secours nécessaires en ce cas. Il s'adresse à tous ceux qui, à n'importe quel titre, peuvent aider cette œuvre d'avenir. Il voudrait arriver à ce que chaque soldat soit mis en état de se panser lui-même et de panser ses camarades. « Pour bien faire, dit Gruby, il faut savoir partager avec les blessés leurs propres douleurs, savoir sentir et souffrir avec eux, et, dans de telles conditions, c'est autant le sentiment qu'un diplôme qu'il est nécessaire de posséder. Que nous soyons tous bien persuadés que l'organisation *complète* des secours ne sera parfaite que lorsque la science guerrière mettant tout son génie à trouver les meilleurs moyens de détruire le plus de monde possible dans le moins de temps possible, le génie bienfaisant de la philanthropie aura trouvé le moyen d'assurer à toute victime les secours immédiats que son état demandera et qu'il sera en droit d'exiger. Que les progrès accomplis ne soient pour tous qu'un acheminement à la recherche du mieux. »

Pendant des années, je vis Gruby en pleine

effervescence de constructions d'appareils de toute sorte, incessamment modifiés sur ses indications. Il y en avait souvent rue Saint-Lazare, mais, à Montmartre, c'en était plein. Son activité était surtout aiguillonnée par le désir qu'il avait de voir l'*Association des Dames Françaises*, fondée en 1879 par l'honorable et sympathique docteur Duchaussoy, professeur agrégé de chirurgie à la Faculté de Médecine de Paris, prendre de jour en jour plus d'essor et d'accroissement, et arriver à être une véritable force bien assise et utile même en temps de paix. Je vis, à travers lui, se faire ce développement prospère, auquel il contribua tant de toutes les façons. J'assistai à la fièvre d'émulation et de travail que manifesta l'*Association* plusieurs années avant l'Exposition de 1889, pour y figurer dignement et surtout y éclipser la société, plus ancienne, des *Femmes de France*. J'assistai avec Gruby aux séances préparatoires dans le local du boulevard des Capucines, et pendant plusieurs années Gruby et moi consacrâmes une grande partie de notre temps à toutes les questions qui s'y agitaient théoriquement et expérimentalement.

Gruby avait, outre ses ingénieuses idées sur les brancards et autres menus objets, celle d'une grande tente d'ambulance démontable, en fer et toile, bien meublée, bien aérée et bien chauffée. Tout le monde a vu, et les spécialistes ont admiré,

cette tente, montée et en fonction à l'Exposition de 1889, sur l'Esplanade des Invalides, tout à gauche en entrant par la porte face à l'Hôtel. Cette tente, que Gruby combina pendant des années avec l'aide de M. Brisson, architecte de la ville de Paris, et des constructeurs Stoeckel frères, et dont il supporta seul le coût très important, obtint un Grand Prix, bien mérité certainement.

La place me manque pour la décrire. Je citerai seulement ce qu'en a dit le docteur Blanchard, qui l'a beaucoup appréciée. « Au complet (1), elle se compose de quatre tentes disposées en croix et d'une tente centrale affectée aux différents services de l'hôpital. Chacun des bras de la croix forme une tente complète avec quatorze lits, une salle d'opération et de pharmacie, une salle de garde et de lingerie, une chambre d'officier et une pour l'infirmier-major ; le tout a une longueur de 18 mètres, une largeur de 8 mètres et une hauteur maxima de 5 mètres. Nous avons admiré cette tente à l'Exposition et avons pu en apprécier tous les mérites pendant l'hiver suivant. A cette époque de violente épidémie d'influenza, la tente fut dressée à Neuilly, dans un jardin particulier, par les soins de l'*Asso-*

(1) En projet, car Gruby ne réalisa qu'une seule des tentes susdites, et les fonds qu'il avait spécialement destinés à la réalisation complète de son idée servirent à autre chose de plus immédiat, à son grand déplaisir.

ciation des Dames Françaises, et elle eut, pendant plus d'un mois, ses quatorze lits constamment occupés par des malades. Malgré la rigueur de la saison, ses vastes dimensions et sa grande surface de refroidissement, la température s'y maintenait uniformément entre + 15 et 18°, alors même que la ventilation s'y faisait normalement. »

Ce résultat était dû à un assez bon système de chauffage et à ce que la tente avait des corridors circulaires et, je crois, un double plafond, formant autour de son intérieur proprement dit un matelas d'air isolateur ; la préparation des toiles y était aussi pour quelque chose.

Le docteur Gruby était avec raison considéré à l'*Association des Dames Françaises* comme un bienfaiteur, qu'il fallait bien se garder de chagriner ; mais l'élément jeune et moderne qui, à tous les points de vue, formait le gros de l'*Association*, le trouvait certainement antique et quelque peu encombrant. On souriait en dedans de ses originalités et surtout de ses explications minutieuses et pittoresques. Gruby sentait bien qu'il était là un peu comme une épave archaïque dans des eaux toutes modernes, où les procédés scientifiques nouveaux voguaient à pleines voiles.

Quand l'*Association*, qui prospérait de plus en plus, construisit son Hôpital d'Auteuil, Gruby montra encore un grand zèle à ce sujet, fit donner

et donna lui-même, outre certains objets et notamment la cloche, des sommes importantes, dont une bonne part pour la mise à exécution ultérieure des plans conçus par lui pour les secours aux blessés en cas de guerre, et dont sa tente d'ambulance était le noyau qu'il croyait solide.

VII

Me voici arrivé à parler de Gruby médecin; c'est la partie la plus délicate de ma tâche, parce que, sur ce point, les racontars, vrais ou faux, souvent demi-vrais et demi-faux, ont fait de Gruby une caricature grotesque, une baudruche gonflée de vent, disons le mot, un charlatan, qui n'aurait dû son succès qu'à l'audace, à la pose, à l'énigme, au puffisme et à la crédulité maladive d'autant de déséquilibrés et de névrosés qu'il a guéri de gens.

Que le gros public ait eu de Gruby cette idée, passe! car c'est déjà bien beau pour le gros public d'avoir une idée. Mais quand j'ai vu des gens graves, des gens instruits et d'esprit, de tout ordre, m'affirmer la même opinion sur Gruby, je me suis demandé avec inquiétude où s'arrêtait ce qu'on appelle le gros public, et je n'ai pas trouvé cette délimitation facile.

Je ne suis pas de ceux qui s'enthousiasment

pour un homme les yeux fermés ; j'ai beaucoup pratiqué et étudié les hommes au cours de ma vie, presque dans tous les aspects que l'homme prend sur la scène où il joue son petit ou grand rôle. Tous ont leurs petits côtés, aucun n'est parfait, et j'ai appris, souvent à mes dépens, qu'il ne faut être, non plus que l'homme d'un seul livre, l'homme d'un seul homme.

Pendant quinze ans, je me suis attaché à étudier Gruby, à découvrir sa psychologie et à me rendre compte surtout de sa valeur personnelle au point de vue thérapeutique. Je ne sais si je réussirai à bien exprimer mes conclusions ; en tout cas, elles sont fermes dans mon esprit comme des certitudes d'expérience.

Je n'ai jamais été malade, et Gruby ne m'a jamais soigné, sauf pour un mal de dent cariée qu'il me conseilla de panser assidûment avec du carbonate de chaux dissous dans de l'huile d'olive, à l'aide de petits tampons d'ouate ; mais, pendant quinze ans, je l'ai vu soigner et guérir d'innombrables malades et réaliser de vraies résurrections.

Le docteur Blanchard a consacré à peine deux petites pages à Gruby médecin, et je les regrette, parce qu'il est visible que c'est, aussi, trompé par des racontars de reporters qu'il a écrit ces lignes assez peu conformes à la réalité, quoique favorables à Gruby :

« Je pourrais citer maint personnage qui avait recours à ses soins et suivait avec une foi aveugle les étranges prescriptions du « derviche guérisseur », ainsi qu'on l'a plaisamment appelé. Il me serait facile de rapporter ici bon nombre d'anecdotes, mais mon intention n'est pas d'égayer le lecteur aux dépens de Gruby. Sa clientèle consistait surtout en nerveux et en surmenés; il imagina pour eux les traitements les plus inattendus et, il faut bien le dire, il obtint presque toujours les meilleurs résultats : aussi eut-il promptement une réputation de guérisseur. La thérapeutique ne comptait guère pour lui; il s'attachait bien plus à frapper l'imagination de ses malades qu'à leur prescrire des drogues à l'efficacité desquelles il croyait peu... N'a-t-on pas compris que ces bizarres prescriptions n'avaient d'autre but que de frapper vivement l'imagination des malades et de les distraire, au point de la leur faire oublier, de la maladie imaginaire qui les obsédait. On ne saurait nier que Gruby ait obtenu des succès éclatants et durables : il faisait donc de la bonne médecine, tout au moins pour le monde très spécial de névropathes qui s'adressait à lui. La suggestion et l'hypnotisme sont des méthodes curatives universellement admises : Gruby agissait-il autrement et est-on bien en droit de le considérer comme un charlatan, ainsi que d'aucuns n'ont pas craint de le faire?

Ses malades avaient en lui la confiance la plus aveugle et se pliaient à ses caprices les plus bizarres : ils s'en trouvaient bien puisqu'il les guérissait. »

M. le docteur Blanchard cite alors trois ou quatre des moins authentiques anecdotes qui couraient la presse française et étrangère et les salons sur Gruby et ses traitements, et c'est tout. C'est, à notre avis, un peu court, surtout après avoir si bien montré Gruby faisant les études qu'il a faites et dont il fallait des appartements entiers pour loger les résultats.

Ce que l'on peut dire certainement, c'est que Gruby était un empirique dans le bon sens du mot, c'est-à-dire un homme dont la méthode personnelle était le fruit mûri d'une expérience personnelle.

Par rapport, donc, à la médecine officielle, il était un déclassé, un inclassable, un original, un hors cadre. Cela tenait à sa nature, à son atavisme, aux fatalités de sa jeunesse, qui l'avaient conduit, chose si rare ! à se faire lui-même ce qu'il était, avec ses propres ressources matérielles, intellectuelles et morales, et sans avoir à compter sur personne autre que lui-même. C'était quelqu'un, dans ce bas monde où tant de gens ne sont quelque chose qu'à la condition honteuse de n'être personne.

Si l'on veut se souvenir de ce qu'était la médecine au temps où Gruby reçut ses diplômes, on n'a qu'à évoquer les confessions des « princes » de cette science qui, aujourd'hui encore, est entièrement à créer, confessions généralement contenues en deux articles dont le premier est : « Nous frappons au hasard sur la maladie et sur le malade ; tant mieux si c'est la maladie que nous attrapons et tuons (Barthez) ; » et le second : « Conservez-vous les pieds chauds, la tête fraîche, le ventre libre, et moquez-vous des médecins (Boerhaave). »

Il me serait facile d'abuser des citations de ce genre, comme de montrer l'incohérence profonde dans laquelle se débattait la pratique médicale au temps de la jeunesse de Gruby, et si je voulais demander où en est aujourd'hui même l'art de guérir, on me répondrait certainement que la chirurgie a fait d'incomparables progrès, dus à des audaces surprenantes, mais que l'art de guérir, c'est-à-dire de remettre dans son équilibre naturel et biologique un organisme troublé plus ou moins profondément par la maladie, manque encore de bases et de méthodes thérapeutiques, c'est-à-dire biologiques, sûres.

La Nature reste, en effet, le grand médecin ; si l'on écoutait la Nature, on serait moins malade et l'on guérirait mieux et plus vite. Or, bien rares sont ceux qui vivent naturellement, et plus rares

encore ceux qui se soignent naturellement. La vie factice multiplie et crée les maux singuliers et rebelles, et une médecine factice, une thérapeutique de formulaire et de spécialités, se charge du reste, et quel reste! Les malades, eux-mêmes et surtout, par leur manque si général et si absolu de sens pratique, ne sont pas les moins responsables de leurs maux.

Loin de moi de ne pas reconnaître les efforts de la médecine à notre époque pour guérir les maladies. Elle a beaucoup réalisé dans le perfectionnement des conditions hygiéniques : c'est énorme ; mais il n'en est pas moins vrai que, pour être un vrai thérapeute, il faut savoir exactement diagnostiquer le mal, savoir quels sont ses rapports avec le composé biologique du patient, donc connaître exactement sa formule biologique, son tempérament, tenir compte de toutes les circonstances ataviques ou accidentelles qui ont pu le déterminer dans un sens ou dans un autre, et enfin chercher à atteindre la cause du mal et non seulement ses effets ou symptômes, en vertu de cet axiome : *sublatâ causâ, tollitur effectus*, puis agir sur cette cause en rétablissant les conditions naturelles dans lesquelles doit se trouver un organisme pour accomplir sainement toutes ses fonctions biologiques.

L'ancienne, ou plutôt l'antique médecine, marchait sur ces principes naturels, et c'est pourquoi

Hippocrate en disait : « La médecine est dès longtemps en possession de toute chose, d'un principe et d'une méthode qu'elle a trouvés. Avec ces guides, de nombreuses et excellentes découvertes ont été faites au cours des siècles, et le reste se découvrira si des hommes capables, instruits des découvertes anciennes, les prennent pour point de départ de leurs recherches. Mais celui qui, rejetant et dédaignant tout le passé, tente d'autres méthodes et d'autres voies, et prétend avoir trouvé quelque chose, celui-là se trompe et trompe les autres. »

On n'en a eu et on n'en a que trop de preuves. Où est la médecine qui guérit? la vraie thérapeutique?

« Les médecins devraient, ce nous semble, disait Baglivi, être un peu moins savants et un peu plus guérisseurs. C'est que la sanction véritable de nos théories et raisonnements consiste uniquement dans les succès pratiques. Sans cela on ne doit s'y fier qu'avec une grande réserve, et tout homme qui négligera cette vérité tombera bientôt dans les plus funestes erreurs, et fournira encore à l'ignorance du vulgaire l'occasion de nous jeter à la face le honteux adage qui fait de la médecine un royaume d'aveugles. »

« La thérapeutique, dit Begin, est la pierre de touche de toutes les théories ; c'est au nombre des

guérisons qu'ils opèrent qu'on juge du mérite des praticiens. »

Le bon sens même indique et prononce que la vraie médecine est celle qui guérit. Tous les malades sont certainement, au fond, de cet avis. D'où il suit que Gruby était un vrai médecin, puisque, de l'aveu même de ses détracteurs, il guérissait.

Quelle était donc sa méthode? Un jour, une de ses vieilles amies lui exprima son étonnement et son chagrin de ce qu'il ne faisait pas d'élèves.

— Que deviendrons-nous, ajoutait-elle, quand vous ne serez plus là? Je ne dis pas cela pour moi, car j'espère partir bien avant vous; mais nos enfants?

— Madame, répondit Gruby, c'est parce que les jeunes gens d'aujourd'hui ne savent pas ce que c'est que de travailler par soi-même; ils veulent arriver tout de suite : et ce n'est pas ainsi que l'on fait de la vraie médecine.

Gruby peignait ainsi admirablement son temps et lui-même, et l'abîme qui les séparait.

Ame profondément naturelle, avec des intuitions de la Nature surprenantes, dans une admiration constante des phénomènes naturels, une étude assidue de leurs lois, Gruby ne parlait jamais sans respect de l'Auteur de toutes ces choses vivantes, et l'appelait, avec un ton grave : le Grand Archi-

tecte de l'Univers; expression maçonnique, dira-t-on, car, en effet, Gruby était maçon, mais qui, dans sa bouche, avait la portée même de l'adoration consciente de la Cause des causes de tous les effets sensibles.

Il avait la conviction absolue que tout ce qui était purement naturel était bien et bon, et qu'il suffisait de rappeler à la Nature et à sa direction cachée les êtres dont les maux prouvaient qu'ils étaient dans le désordre, et non dans l'ordre, pour guérir tous les maux guérissables.

C'est une bien ridicule mystification que de dire que Gruby guérissait des gens abandonnés de tous les médecins en leur ordonnant d'aller par le train à Versailles en mangeant à reculons trois raisins secs coupés en dix-huit morceaux, et d'en revenir dans la position contraire en suçant un sucre de pomme par les deux bouts à la fois. S'il était aussi facile de guérir les gens condamnés par les grands médecins, ceux-ci auraient bien tort de ne pas essayer, pour une fois.

Les personnes qui ont colporté des anecdotes de ce genre, à peu près vraies, je le reconnais et j'en raconterai, n'ont vu que l'accessoire, le décor; elles n'ont pas vu sur quoi cela tenait, quelle était, en un mot, l'armature réelle de cette toile factice.

Gruby était un spécialiste de l'estomac; c'est dans la thérapeutique des maladies variées de l'es-

tomac, qu'il guérissait généralement fort bien, qu'il a fait sa fortune et gagné sa réputation immense. Depuis quand les maladies d'estomac se guérissent-elles par persuasion et entre deux pantalonnades? Quelques-unes de leurs formes sont nerveuses, il est vrai, et peuvent relever à l'occasion de la suggestion et de l'hypnotisme, voire même du charlatanisme ; mais, outre que Gruby n'a jamais hypnotisé personne, dans le sens clinique ou même empirique du mot, et qu'il ignorait même l'*a b c* de la technique hypnologique, je l'ai vu guérir une foule — et la plus nombreuse — de gens atteints d'affections nullement nerveuses, et qui n'étaient ni des névropathes, ni des surmenés, ni même des nerveux.

En dehors des maladies de l'estomac, quand il guérissait des anthrax rien qu'avec de l'ouate et de l'huile, je crois bien que ce n'était pas de la suggestion ni de l'hypnotisme. Je cite ce fait entre tous pour exemple.

Assurément, il exigeait la confiance et l'obéissance passive et exacte à ses prescriptions ; il n'admettait pas que ses malades lui fissent des cours de médecine et raisonnassent sur ses traitements, et cela prouve qu'il était sûr de lui et de la valeur de ses conseils.

— Faites ce que je vous dis ou ne revenez pas me voir, dit-il un jour à une dame qui en prenait

et en laissait à son aise. C'est vous qui me consultez ; ce n'est pas moi qui vous consulte.

— Quand aurez-vous fini de faire des expériences? disait-il à une autre; profitez plutôt de celles des autres et surtout des miennes.

Une autre fois, pendant qu'une bavarde le « tannait » ainsi avec des dissertations sans fin, il s'endormit sur son fauteuil dans son cabinet, ou feignit de dormir. La dame s'en aperçut à la fin et s'écria :

— Oh! docteur, je vous explique tout en détail, à vous qui demandez toujours beaucoup de détails à vos malades, et vous dormez pendant ce temps-là !

— Tout ce que vous dites et la fumée qui s'en va dans cette cheminée, lui répondit Gruby, c'est la même chose. Je ne vous demande pas votre opinion en médecine, mais ce que vous éprouvez du traitement et comment vous le faites.

Un jour, une dame de ses clientes et amies, lui écrivant son installation à la campagne avec ses jeunes enfants, lui dit que l'eau, malheureusement, y est calcaire, et qu'elle la remplace par de l'eau minérale avec laquelle elle coupe le lait des enfants ; en même temps elle lui annonce, comme une merveille de sa sagacité, qu'elle s'approvisionne de lait stérilisé, et lui demande son avis sur ce lait.

Gruby, à qui je lisais la lettre, lève les bras au ciel et s'écrie :

— Ce sont des imbéciles! ils n'ont pas de jugement!

Et il me dicte cette réponse curieuse :

« Madame,

« Vous faites très bien d'être à la campagne avec vos chers enfants. Pour ce qui est du lait stérilisé, il est d'une grande utilité pour le pharmacien, et il sera très utile aussi à vos enfants, s'ils s'amusent à le verser par terre, par la fenêtre du grenier, dans le jardin. Pour ce qui est de l'eau minérale, vous auriez beaucoup mieux fait d'emporter avec vous des bouteilles d'eau de Seine, bien bouchées, et vous ferez bien d'en faire venir, ce sera beaucoup plus utile et plus intelligent. Si vous avez peur des microbes, il est bon de vous souvenir que les poissons les aiment beaucoup et que c'est même cela qui les engraisse. Les microbes sont le bienfait suprême de la création, et ce n'est pas le Grand Architecte de l'Univers qui aurait jamais inventé le lait stérilisé.

« Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments très distingués.

« Docteur Gruby. »

Et Gruby conclut en riant :

— Ah! ils sont malins, ces « gensses-là »! C'est bien étonnant! extraordinaire!!

Je ris de bon cœur aussi, et lui donnai d'autant plus raison que j'avais les mêmes idées vitalistes que lui, acquises, d'ailleurs, par d'autres voies que les siennes.

Il y avait dans cette lettre de l'exagération. Gruby était ami des bons microorganismes et ennemi des mauvais. Il savait très bien les distinguer, et n'admettait même pas qu'on s'incorporât certains microbes de nature mixte, fut-ce sous prétexte de vaccine.

Gruby était antivaccinateur et allié aux ligues antivaccinatrices d'Angleterre et d'Allemagne. Les lignes suivantes, écrites au savant comte Witzthum, en sont un témoignage frappé au coin d'une plaisante ironie :

« Très cher Comte,

« L'état sanitaire de Paris, cet hiver, a été jusqu'à présent assez bon, si bien qu'on s'est imaginé qu'il fallait occuper les personnes intéressées au bien public en multipliant par l'inoculation du vaccin les petites misères humaines. Il est très heureux que vos enfants ont quitté Paris, parce qu'on vous aurait peut-être persuadé qu'il n'y a que le vaccin qui puisse garantir la beauté... »

Gruby ne niait pas, peut-être, que le vaccin préservât de la petite vérole, mais il l'accusait de

ne le faire qu'au détriment des forces générales de l'organisme. Et, en tout cas, la vaccination était, pour lui, une cause de trouble au moins momentané dans la santé. Il y a des antivaccinateurs qui, aujourd'hui, accusent ouvertement la vaccine d'avoir rendu plus endémique la tuberculose, remplaçant ainsi un mauvais mal par un pire.

Gruby, du reste, n'imposait pas de force ses idées, et j'ai moi-même, un jour, été chercher à l'Académie de Médecine deux tubes de vaccin destinés à une de ses clientes, qui lui en avait demandé et voulait le tenir de sa main pour ses enfants.

A l'époque où Gruby avait commencé à exercer la médecine, on ne guérissait pas les maladies d'estomac. C'était « la bouteille à l'encre », comme ce l'est encore assez aujourd'hui pour beaucoup de cas et de médecins, quoique ces maladies aient été, dans ces derniers temps, mieux étudiées, au moins dans leurs formes communes ; ce qui ne veut pas dire qu'on les guérit davantage.

Quelques personnes se souviennent encore que, vers 1830-1840, les « princes de la science » avaient mis à la mode la diète à outrance. Hélas ! on ne pouvait pas même dire : « Ne mangez plus, pendant que ça guérit ! » Ne pas manger ne guérissait pas plus que de manger ; mais enfin, au moins, cela ne chargeait pas l'estomac ! Et c'était signé : Broussais.

En médecine comme en tout, on aime le changement et la nouveauté. Gruby tomba juste à point pour profiter de cet atout, et le joua d'autant plus facilement qu'il faisait partie de sa propre méthode. Non seulement il ordonnait de manger, mais encore de se suralimenter : au ventre vide par ordre de la Faculté, il opposait le ventre plein au nom de la médecine digne de ce nom ; mais ce qu'il y avait de remarquable dans son cas, c'est qu'il se chargeait de faire digérer les gens. Cela ne s'était jamais vu. De proche en proche, on se le dit, et comme l'homme est un animal qui aime à manger pour vivre, et même parfois aime à vivre pour manger, la clientèle afflua.

Il ne faudrait pas croire que les ordonnances de Gruby fussent ainsi conçues : « Vous ne mangiez ni ne digériez; vous mangerez et digérerez, tel est notre bon plaisir. » Non, ce n'était pas aussi simple. J'ai sous les yeux un assez grand nombre d'ordonnances de lui, de 1850 à 1898, et pour des usages divers, internes et externes ; leur variété montre que Gruby utilisait beaucoup des ressources de la pharmacopée d'alors. Toute la bizarrerie de ces ordonnances est dans le latin impossible qu'elles emploient, dans l'ancienne manière de formuler, dans le griffonnage que les profanes n'ont pas dû souvent déchiffrer, et dans une assez grande simplicité des formules. Mais on ne trouverait certai-

nement pas dans toute la série des ordonnances de Gruby une seule prescription rappelant, même de très loin, les abracadabrantes compositions de certains anciens médecins, ni aucune des délirantes folies que se permettait, par exemple, Récamier. Tout y est raisonnable et la plupart du temps assez anodin, au sens « potard » du mot.

En 1897, Gruby formulait encore comme en 1850; il n'avait changé ni sa pharmacopée, ni ses formules, ni ses dosages, ni son latin, ni même son écriture et sa signature, que l'âge altéra à peine.

J'ai vu bien des pharmaciens et des médecins se creuser la tête devant une ordonnance de Gruby, pour se rendre compte de la valeur thérapeutique de ses ingrédients et de ses formules. Ils y renonçaient généralement tous, déclarant ne pas comprendre que l'on put guérir les gens avec des substances aussi « anodines ». On a beau ne pas croire aux « remèdes », quand on est « de la partie » on est toujours un peu vexé du succès d'un confrère. Certes, Gruby non plus ne croyait pas aux « remèdes », dans ce sens-là, du moins. Pour saisir la valeur des ordonnances de Gruby, il ne faut pas les séparer des régimes alimentaires qu'il prescrivait, il faut savoir quelles expériences avaient motivé la méthode de Gruby dans son ensemble et dans ses parties, quel avait été le point

de départ de cette méthode et quel était le but qu'il se proposait d'atteindre.

Gruby n'était médecin que parce qu'il était physiologiste ; il était physiologiste parce qu'il était anatomiste ; et par-dessus tout cela il était un naturaliste philosophe, un grand penseur ayant l'intuition de la simplicité des choses de la Nature sous la variété des phénomènes. Pour lui, tout fait ressortissait à une loi, toute loi à un principe. Comme Mesmer, il eût pu dire : « Il n'y a qu'une santé et une maladie » ; la santé, c'est l'équilibre des forces biologiques, la maladie c'est leur déséquilibre. Le problème à résoudre est donc de ramener l'équilibre organique. Pour cela, il faut donner des forces et non en retirer ou troubler davantage celles qui sont désordonnées par le mal. Le désordre est un mal et le mal un désordre : on ne sait au juste lequel des deux il faut accuser spécialement d'être la cause initiale de la maladie ; la maladie est un désordre, il faut le faire cesser en ramenant l'ordre, voilà tout. Pour ce faire, il faut remettre un organisme dévoyé dans les conditions normales et générales de l'ordre, en tenant compte de ses besoins spéciaux.

Voilà ce que sa philosophie médicale indiquait à Gruby, et, pour montrer en lui ce côté de son caractère, je crois ne pouvoir mieux faire que de le faire parler lui-même, en intercalant ici un petit

opuscule de lui que quelques rares amis seulement connurent, et je le ferai suivre d'un autre petit opuscule plus rare encore, qui lui fait un original pendant et complément.

VIII

De l'homme et de la machine.

Etude comparée à propos d'une discussion sur la machine et l'homme, par le DOCTEUR GRUBY. — Paris. Imprimé par Charles Noblet, 18, rue Soufflot, 1866.

« L'homme et la machine! vaste problème que, depuis des siècles, les philosophes ont cherché à envisager sous des points de vue différents!

« Qu'est-ce que l'homme? Est-ce une machine? et de quel ordre?

I

NAISSANCE ET DÉVELOPPEMENT DE L'HOMME

« L'homme prend naissance d'un point imperceptible, se développant par sa propre force dans l'organe maternel. Dans cet état rudimentaire on l'appelle *germe humain*. Placé dans des circons-

tances favorables, il augmente de volume et, dans son intérieur, à peine gros comme un grain de blé, prennent déjà naissance les éléments de l'homme futur : le centre nerveux, l'organe de la circulation du sang, l'enveloppe cutanée et autres. Il prend alors le nom d'*embryon humain.* Vers la troisième semaine, il développe les rudiments de ses extrémités, bras, jambes, colonne vertébrale. Cet accroissement spontané est dû à sa force assimilante qui sait choisir dans l'organe de la maternité les éléments propices à sa nutrition. Le troisième mois, les os et une partie des muscles prennent un développement rapide; dans le quatrième, les mouvements qui s'ensuivent deviennent appréciables, et, le cinquième, l'homme de l'art constate le mouvement volontaire du fœtus et le nombre des battements de son cœur. De là, jusqu'à la naissance, l'accroissement des organes se complète, jusqu'à ce qu'il éprouve le besoin d'un autre élément nécessaire au perfectionnement de l'être, et qu'il ne saurait trouver dans le sein maternel : l'air respirable.

« Aussi le premier mouvement que le nouveau-né s'empresse de produire est-il une inspiration profonde pour remplir ses poumons de cet air indispensable au fonctionnement de ses organes. Il prend possession de la vie aérienne. Tant est puissante et irrésistible cette force aveugle qui préside à la naissance de l'homme!

« Tout le monde sait que l'alimentation absorbée par l'estomac, aussi bien que celle absorbée par les poumons, transforme visiblement le nouvel être jusqu'au moment où, peu content d'alimentation liquide, il se donne l'instrument de mastication formé d'une substance osseuse résistante, recouverte d'un émail : les dents.

« Chez l'enfant, la locomotion, la perception des odeurs, des couleurs, du son, du goût des aliments, de la forme des corps, sont presque complètes à six ans. La parole, le jugement, les sentiments de gratitude et de reconnaissance envers celle qui lui a donné le jour, augmentent avec l'accroissement du cerveau. A l'âge de quinze à vingt ans, le sentiment de l'indépendance et de sa propre force, le but de sa vie pour accomplir le bien, et l'instinct de payer à la nature son tribut de perpétuer le genre humain, le déterminent à chercher en dehors des liens maternels tout ce que la nature lui avait sagement refusé pendant les premières années, qu'il ne devait employer qu'à son développement physique et au perfectionnement de son individu. Il est homme maintenant.

« Serait-ce donc une machine que la nature aurait voulu produire au prix de ces vingt années d'un travail ininterrompu ?

« Loin de vouloir refuser à l'homme tout ce qui est mécanique ou machine, l'analyse complète de

son être démontre, au contraire, que le grand Architecte a voulu réunir en lui tout ce qu'il y a de plus parfait en mécanique à quelque chose de plus merveilleux encore : un laboratoire de chimie; à quelque chose enfin de plus sublime : un travail physiologique subordonné à une direction de vie intelligente et morale. Quelle est donc cette mécanique mystérieuse ? Est-ce ce laboratoire chimique dont elle dépend ? Ou bien sont-ce ces appareils physiologiques qui dictent des lois au précédent ? Et, enfin, qu'est-ce que cette idée indépendante et supérieure qui commande à tout et permet à l'homme de proclamer, dans l'élan d'un légitime orgueil : « Oui, je suis homme, et non animal, encore « moins machine. La machine, je la crée, je l'or« ganise sur le modèle et d'après les conditions de « mon propre organisme ; mais mon œuvre, qui « doit rester mon esclave et m'obéir, est aussi dis« tancée de moi que je le suis moi-même de mon « auteur, le Grand Architecte de l'Univers. »

II

MÉCANIQUE DE L'HOMME

« Sous le point de vue mécanique, l'organisme humain se compose d'un grand nombre d'appareils, instruments et machines, qu'on classe en dif-

férents genres de mouvements, dont le principe général est soumis à la loi physique universelle du mouvement.

« Le premier mouvement s'opère au moyen de *leviers rigides*, osseux, cartilagineux, tels que les bras, les jambes, la colonne vertébrale, etc. Ce genre de mouvement entre pour la plus grande part dans l'action de la machine.

« Le deuxième mouvement entre dans la mécanique à *levier mou* et *élastique*. Ainsi, le mouvement de la langue, de l'œil, du larynx, de l'œsophage, des poumons, du cœur, du tube digestif, de l'organe de la gestation maternelle, etc.

« Un troisième mouvement est soumis aux *lois hydrauliques*. C'est le parcours à travers l'organisme de tous les fluides qui animent l'homme, poussés par le cœur, les poumons. Dans cette classe se trouvent le mouvement du sang dans les canaux et le transport des globules et substances alimentaires indispensables à l'entretien de chaque partie du corps ; le mouvement des liquides incolores qui s'effectue dans les canaux qu'on appelle vaisseaux chylifères et lymphatiques, pour transporter les substances destinées à alimenter le sang, à le maintenir à son état normal, en réparant les pertes qu'il éprouve pour la dépense qu'il fait ; le mouvement dans d'autres canaux destinés à exporter les substances liquides d'une nature diffé-

rente, comme l'urine qui épure le sang des substances inutiles qu'il a pu ramasser dans son parcours à travers l'organisme et prévient par là la corruption, la salive, la bile, les larmes, la substance fécondante de l'homme ; et des milliers de petits canaux qui exportent la transpiration cutanée et cette substance demi-liquide qu'on appelle substance muqueuse.

« On trouve aussi un autre liquide, formé dans l'intérieur du centre nerveux, nommé liquide rachidien, dont la circulation et le but sont encore à étudier.

« Un quatrième ordre de mécanique suit les *lois des corps vaporeux et gazeux.* Dans cet ordre on trouve le mouvement produit dans le tube digestif par les gaz, dans le but de tenir cet organe dans un certain degré de tension, de renflement, afin que le travail chimique qui s'opère dans son intérieur puisse trouver un espace convenable, et pour faciliter l'expulsion des matières fécales inutiles; les vapeurs séreuses, qui humectent l'enveloppe du cœur, des poumons, des articulations ; les tendons des muscles et les interstices du tissu cellulaire, afin que, malgré l'action incessante de ces organes, les surfaces polies puissent jouer sans le moindre frottement.

« Et ce qu'il y a d'admirable dans cette organisation, c'est que les mouvements des leviers rigides

s'opèrent dans des espaces vides et hermétiquement fermés, afin de diminuer le travail et les frottements dans les points de suspension, c'est-à-dire pour forcer, par la pression atmosphérique extérieure, les organes à se maintenir dans la place qui leur a été assignée.

« De là cette différence immense entre la machine humaine et les machines créées par l'homme, qui n'a pu encore leur imprimer ce caractère de puissance et de vitalité en assujettissant l'atmosphère à soulager les mouvements par le vide.

« En résumé, la mécanique de l'homme emprunte ses mouvements :

« 1° Aux lois du *levier rigide ;*

« 2° Aux lois du *levier mou;*

« 3° Aux lois *hydrauliques;*

« 4° Aux lois des *mouvements vaporeux et gazeux ;*

« 5° Aux lois de la *pression atmosphérique dans le vide.*

III

MOUVEMENT INVISIBLE

« En dehors du mouvement mécanique général et ordinaire, chaque point d'un organe quelconque de l'homme est soumis à des mouvements spéciaux et imperceptibles, soit par leur lenteur, soit parce

qu'ils sont produits par des substances divisées à l'infini. Ce phénomène s'observe particulièrement dans la peau, *la chair de poule*, et dans toutes les autres membranes ou tuyaux membraneux. Une multitude de petits canaux sudorifères et autres qui président au transport de la transpiration des matières muqueuses, etc., sont les agents de cette série de mouvements, qui ont pour but d'expulser les substances liquides ou demi-liquides séparées du sang. Ils s'effectuent encore par d'innombrables filaments imperceptibles qui tapissent l'intérieur des bronches, du cerveau et une partie des organes maternels. Les uns s'appliquent à mêler l'air respirable avec les vapeurs que le poumon sécrète, les autres à mettre le liquide rachidien en circulation, et les derniers à transporter mollement le germe futur à travers un canal étroit, pour le déposer à l'endroit où il doit séjourner pendant neuf mois, afin d'acquérir son développement.

« L'homme possède une quantité infinie d'appareils électriques, et ce sont précisément les organes qui président à la locomotion, par le frottement intérieur de leurs fibres, frottement qui produit l'électricité et la chaleur. Ici la transition des appareils mécaniques dans les appareils chimiques se confond. La transition a lieu dans ces organes. Ainsi l'homme se met en mouvement, et ce mouvement, par le frottement intérieur, donne nais-

sance à la chaleur et à l'électricité. Dans la machine que nous créons, au contraire, nous ne pouvons obtenir le mouvement qu'à l'aide d'une chaleur artificielle.

IV

LEVIERS VIVANTS DE L'HOMME COMPARÉS AUX LEVIERS INANIMÉS

« Si nous procédions à l'énumération détaillée de tous les instruments et appareils qui constituent la mécanique de l'homme, nous n'achèverions pas sans rester confondus d'admiration devant l'ingénieuse combinaison de chacun d'eux et de leur merveilleux ensemble.

« Ainsi le bras de l'homme est un levier rigide et articulé. Chacune de ses phalanges est susceptible des mouvements les plus variés : mouvement ascendant, descendant, à droite, à gauche, en avant, en arrière, mouvement rotatoire. Il n'a pas moins de trente-cinq à quarante articulations, et peut effectuer de cent cinquante à cent soixante mouvements différents. Nous créons des machines à raboter, à scier, des machines à tourner, à marteler, mais nous ne saurions en créer qui puissent, à volonté, d'elles-mêmes et en un clin d'œil, transformer leur mouvement giratoire ou vertical en mouvement horizontal et réciproquement.

« Quand le grand Architecte voulut créer l'homme, il lui donna comme agent principal de l'action une main intelligente. La brutalité et la convoitise de l'homme pouvaient seules anéantir en quelque sorte la valeur de ce don si précieux, et dégrader son semblable en transformant cette admirable mécanique en une sorte d'outil à mouvement uniforme. Il a fallu des milliers de siècles pour délivrer l'esclave de la chaîne cruelle que l'antiquité avait su river par des liens qui ont si longtemps résisté à tous les efforts tentés pour la briser.

« Tout ce que nous venons de dire du bras peut également s'appliquer aux jambes, à la mâchoire, à la tête, à la colonne vertébrale.

« Si maintenant nous envisageons les leviers mous, tels que la langue, le cœur, etc., on sera bien plus étonné encore en songeant que ce cœur, par exemple, qui est dans un mouvement incessant le jour, la nuit, l'été, l'hiver, pendant soixante-dix ou cent ans, sans éprouver la moindre avarie, se suffit à lui-même dans son double rôle de pompe aspirante et foulante, faisant circuler avec une précision mathématique chaque gouttelette de sang à travers des millions de canaux, et que la précision calculée de ses mouvements est telle que, si son action est interceptée d'une fraction de minute, la mort s'ensuit instantanément. Et toutes ces mer-

veilles s'opèrent en nous sans que nous en ayons la moindre notion.

« L'homme peut bien créer des machines qui imitent quelques-uns de ses mouvements, sa voix même, comme les automates de Vaucanson, mais ces machines ne peuvent avoir quelque durée qu'au prix d'un entretien minutieux et continu.

« Dans l'organisme humain, tous les mouvements complexes sont reliés entre eux par une infinité de filaments nerveux, au moyen desquels les organes appellent l'équilibre des forces à l'endroit précis où le besoin s'en fait sentir. S'agit-il, par exemple, de déplacer un corps d'un poids important, les poumons se remplissent d'air, le tronc se raidit de manière à former une masse compacte et rigide sur laquelle les muscles du bras puissent trouver un solide point d'appui; le cœur, averti au même instant, pousse plus violemment le sang dans tous les muscles et en plus grande quantité, afin d'augmenter leur force. De là, développement rapide de chaleur et d'électricité qui facilite l'effet à produire.

« Le même phénomène se présente lorsque l'œil est témoin d'un accident qui appelle un secours immédiat. Le cœur, à l'instant prévenu par ses innombrables filaments correspondants, palpite, afin de pousser une plus grande quantité de sang vers les organes du mouvement et les exciter ainsi à l'action prompte.

« Au repos absolu, et même dans le plus profond sommeil, le cœur, veillant toujours, vient tout à coup mettre en mouvement le corps profondément endormi ! C'est qu'un son inaccoutumé a frappé le tympan de l'oreille, qui, lui-même, a transmis instantanément cette sensation d'alarme à la vigilante sentinelle, et voilà qu'en un instant et par une simple impulsion tous ces organes, tout à l'heure encore inertes, sont éveillés, attentifs et prêts pour l'action. Admirons ici la sagesse du Grand Architecte, qui a voulu que l'oreille restât ouverte, même quand les paupières alourdies sont fermées par le sommeil.

« Cette transmission rapide de la sensation, d'une extrémité à l'autre du corps, est due à une vaste circulation de la substance nerveuse, formant un réseau dont la subtilité et la puissance d'action ne sauraient être égalées par aucune de ces machines électriques, création de l'homme et dont il est fier à si juste titre. Il obtient, il est vrai, de ces machines, des effets surprenants, jusqu'à rivaliser au besoin avec ceux de la foudre, mais jamais rien qui puisse égaler ceux du fluide nerveux dans l'organisme de l'homme ou des animaux.

« Cette sensibilité extrême imprime un cachet tout spécial à chaque individu, selon le degré de transmissibilité des impressions dont il est susceptible. Tel homme remue à peine le bras, tel autre

bondit en un instant, et pourtant, chez tous les deux, ces mouvements si divers ont pour mobile le même excitant. Si l'on cherche à tirer des conséquences de cette qualité de transmission, on arrive à entrevoir le secret qui préside à l'éducation et à la civilisation des peuples.

« La peau, chez les animaux comme chez l'homme, possède ce don de transmission rapide par excellence. Cette rapidité peut être augmentée ou diminuée, en raison des différentes influences auxquelles le sujet est exposé. La peau des peuples sauvages, perpétuellement en butte aux intempéries de l'air, est émoussée si on la compare à la peau de l'homme civilisé, qui, pendant toute sa vie, a recouvert ses organes avec des enveloppes artificielles. Voilà pourquoi la sensibilité est portée à un plus haut degré chez ce dernier. Et encore, parmi ces mêmes civilisés, le vêtement, les aliments, la lumière et d'autres influences extérieures, produisent-ils entre les individus des différences faciles à constater sur le degré d'impressionnabilité et la promptitude plus ou moins grande à exciter et à produire le mouvement. Et c'est à cette mobilité, à cette facilité, à cette promptitude pour l'action, que l'homme civilisé doit sa supériorité.

V

CONCLUSION

« Tout ce que nous venons d'exposer ici n'a trait qu'à l'homme considéré mécaniquement, et surtout au mouvement intérieur de ses organes. Nous avons dû faire abstraction de tout ce qui en lui est chimique, physiologique et intellectuel, parce qu'il nous a semblé que le point de départ de ce travail devait être la plus parfaite de toutes les machines, et c'est ce qui nous a amené à esquisser à grands traits la plus merveilleuse entre toutes, la mécanique humaine, pour donner une légère idée de ce qu'est l'homme sous ce point de vue.

« Les rapports du mouvement extérieur de l'homme avec celui des animaux et des machines ont souvent été mis en parallèle et servi de base aux études des philosophes et des hommes qui s'occupent d'organisation sociale. On a comparé la quantité de force que peut produire un homme à

l'extérieur avec celle produite par les machines. Sans aucun doute, les vastes producteurs de force que nous voyons fonctionner tous les jours dans les ateliers des chemins de fer, dans les hauts fourneaux, dans les grandes usines, nous sont, quant aux résultats, incomparablement supérieurs, comme aussi la résistance des puissants leviers de fer qui y sont joints surpasse dans la même proportion en rigidité et en résistance le levier délicat et osseux de l'homme. Ces puissants engins sont des auxiliaires pour l'exécution des travaux les plus durs, qui, sans eux, seraient inaccessibles à notre organisation physique. Mais ils sont la création de l'homme, l'œuvre de son intelligence, ils sont, pour ainsi dire, la conséquence logique de son organisation. C'est par leur aide qu'il gravit le plus haut degré de l'échelle des êtres, au sommet de laquelle le Créateur a placé le but de ses aspirations. La machine, en multipliant, en centuplant la force de l'homme, en donnant plus de repos à ses muscles, à son bras, laisse en même temps plus de loisir à son intelligence pour travailler à son perfectionnement.

« Et c'est là le côté moral de la machine industrielle dans ses rapports avec l'homme. »

Comme pendant tout à fait parallèle à cette brochurette de Gruby, je vais citer maintenant une

originale fantaisie écrite par son grand ami le comte Witzthum, dans laquelle il met en scène le docteur Gruby, sous le nom de *Prospero*, et donne d'intéressantes notes sur ses idées et sur ses travaux.

Cette fantaisie a été publiée en 1888 dans la Revue *Les Lettres et les Arts*, et ensuite en un tiré à part grand in-4° de 8 pages (1), avec un curieux portrait en profil de l'énorme tête de Fr. Bacon enfant, à la librairie Boussod, Valadon et Cie, 1888. Un frontispice à l'eau-forte montre un serpent, s'élevant d'une initiale par un laurier dont la tige frôle un piédestal sur lequel un sphinx femme, à la tête rayonnante, est accroupi, regardant d'un œil qui veille placidement et froidement l'ascension du serpent. Le comte Witzthum, que j'ai vu chez Gruby, et qui eut longtemps un hôtel à Paris, était conseiller aulique de l'empereur d'Autriche et savant remarquable, dont le nom est associé à celui de Virchow.

(1) Cette luxueuse et très artistique Revue avait été fondée et était brillamment dirigée par M. Frédéric Masson, aujourd'hui membre de l'Académie Française.

Le Sphinx

(*Un Rêve*)

« Un rêve s'est gravé profondément dans ma mémoire. Il serait facile d'en retracer les incidents dans l'ordre où ils se sont présentés. Il ne faut pas oublier toutefois que, dans le rêve, notre imagination n'obéit plus à la raison, qu'elle s'émancipe du temps et de l'espace et ne reconnaît plus la loi de la causalité. Dans le rêve, l'impossible devient le possible et les événements les plus invraisemblables paraissent tout simples et naturels.

« Une visite que j'avais faite à mon médecin provoqua ce rêve. Je connaissais depuis près de trente ans cet Esculape qui, bien qu'étranger, s'était créé à Paris une clientèle très considérable. J'appellerai cet ennemi de toute réclame Prospero, en souvenir du personnage de Shakespeare. Comme ce fabuleux duc de Milan de *La Tempête*, mon ami avait acquis une connaissance si profonde de la nature que, dans d'autres temps, on l'eût rangé parmi les magiciens. Il n'aurait, il est vrai, jamais conclu de pacte avec le diable comme fit le doc-

teur Faust, par la très simple raison qu'il ne croit pas au diable, ni même au mal : pour lui, dans l'éternel combat de la vie, tout est précisément comme il doit être !

« Depuis plus de quarante ans, Prospero a voué chaque minute dont il ne dispose pas en faveur de ses malades à l'étude des merveilles de la création. Il s'est construit une maison sur les hauteurs de Montmartre. On y trouve un Observatoire dont les prédictions météorologiques sont dûment enregistrées par les journaux. Les salons sont réservés à des collections uniques dans leur genre, et surtout aux meilleurs microscopes que l'industrie ait su produire jusqu'ici en France et en Angleterre. Personne, pas même Pasteur, n'a travaillé au microscope aussi assidûment que Prospero. Entre autres choses, il me montra, cette nuit-là, une collection de photographies de peaux qui se trouvent dans le cerveau humain entre le vertex et les yeux. Il y en avait douze cents. La splendeur et la beauté de ces tissus, dûment agrandis par le microscope, dépassaient tout ce que les artistes de la Chine et du Kachmir, pour ne pas parler de nos fabricants européens, ont jamais imaginé dans ce genre.

« Prospero paraît posséder l'élixir du comte de Saint-Germain. Car, depuis que je le connais, et il y a longtemps, il n'a guère changé. On le pren-

drait, à première vue, pour un prélat romain. Sa taille moyenne, forte et bien prise, est couronnée par un crâne d'une rare harmonie. En y regardant de près, la ressemblance disparaît ; les yeux clairs et perçants, la bouche et le menton, n'ont rien de ce trait professionnel que l'on trouve chez les prêtres de toutes les confessions. Bienveillant et philanthrope, Prospero est, avant tout, un serviteur de la vérité : son admiration pour la sagesse du Créateur grandit avec chaque découverte qu'il doit soit au télescope, soit au microscope.

« Nous avions, cette nuit-là, chloroformé et disséqué une quantité de grenouilles, et Prospero m'avait montré, à travers les membranes de l'animal endormi, la circulation du sang et le fonctionnement des stations télégraphiques des nerfs. Ébloui de tout ce que j'avais vu et entendu, j'étais rentré chez moi et je ne m'étais couché qu'à l'aube naissante. J'avais peine à m'endormir : le sommeil vint enfin et m'enveloppa d'autant plus profondément.

« En rêve, je revins à Montmartre. Prospero me reçut.

« — Vous arrivez à point, me dit-il, le ballon que j'ai inventé est gonflé, la nacelle renferme tout ce qui nous sera nécessaire ; nous n'avons qu'à partir. »

« Dans le jardin, nous trouvâmes tout prêt l'im-

mense aérostat et le voyage commença. Combien de temps fûmes-nous en route ? je l'ignore : j'avais complètement perdu la mesure du temps. Prospero me pria de quitter la nacelle.

« — Nous voilà arrivés, s'écria-t-il, au point qu'Archimède demande pour soulever la terre. »

« D'immenses montagnes de neige et des glaciers géants frappèrent tout d'abord notre vue. Je les contemplais encore quand Prospero m'invita à regarder ce qui se passait à nos pieds. Mes yeux avaient acquis une puissance que le meilleur télescope ne saurait donner. Je vis au-dessous de nous un globe immense tournant dans l'espace. Je reconnus bientôt la terre, éclairée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les cimes de l'Himalaya et du Chimborazo semblaient friser nos pieds à tour de rôle. Bientôt nous pûmes distinguer les contours des continents et même les métropoles, pareilles à d'immenses fourmilières. Après que j'eus contemplé, avec un étonnement croissant, la valse éternelle que notre planète danse autour du soleil, mon guide me dit :

« — Ceci suffit pour vous donner une perception objective de ce mouvement. Maintenant, ne perdons pas notre temps. Nous avons encore à voir ici des choses bien curieuses. Regardez ce glacier colossal : ne dirait-on pas une pyramide cent mille fois plus haute que celles qu'on voit en Égypte ? »

« Ce glacier, dont la pointe se colorait d'un rose diaphane aux rayons du soleil levant, paraissait construit de gigantesques morceaux de glace comme le palais fantastique que le caprice d'une impératrice de Russie avait bâti de glaçons de la Néva.

« Après avoir, non sans peine, fait le tour du glacier, nous nous trouvâmes devant une petite porte qui devait conduire à l'intérieur. Nous entrâmes. Un spectacle inattendu frappa nos regards. Un hall immense, supporté par des colonnes colossales en marbre blanc, s'ouvrait devant nous. Au milieu de cette vaste pièce, un sphinx d'une beauté merveilleuse, sculpté en granit égyptien, reposait sur un socle de marbre. Cette statue avait des dimensions au-dessus de toute imagination humaine. La noble figure rappelait les traits de la plus belle statue que nous possédions de Minerve. Un sourire ironique relevait les coins de sa bouche classique. Les splendeurs d'une gorge majestueuse se montraient entre ses pattes de lionne qui maîtrisaient un gigantesque serpent. Sur le socle, en majuscules grecques, était gravée l'inscription qui décorait jadis le fronton du temple de Delphes :

ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ

CONNAIS-TOI TOI-MÊME

« — Vous le voyez, remarqua Prospero, voici les archives de la sagesse humaine et voici la statue de la philosophie. La tête de Minerve, les seins de Vénus sur le corps d'une lionne! Cela signifie que les plus hautes pensées que les philosophes tirent du sein inépuisable de la nature ne les préservent pas du danger de retomber dans la bestialité, toutes les fois que des matérialistes barbares essaient de soulever, d'une main audacieuse, le voile qui couvre des mystères insondables pour la raison humaine. »

« Nous remarquâmes que tous les systèmes inventés pour répondre aux deux questions du Sphinx : *D'où viens-tu ?* et *Où vas-tu ?* avaient laissé leurs traces dans ce hall gigantesque. Les trésors brûlés de la bibliothèque d'Alexandrie, les livres perdus de Thalès et d'autres sages de la Grèce antique qui nous sont inconnus, le manuscrit original des Vedas, se trouvaient conservés là pour les générations à venir. Nul n'avait trouvé la réponse aux questions du Sphinx. Je remarquai, à côté de la *République* de Platon, le manuscrit du

Novum Organum de Bacon, l'*Impératif catégorique* de Kant, les œuvres de Descartes et de Spinoza, de Voltaire et de Schopenhauer, et une foule de parchemins renfermant les idées oubliées des philosophes du passé.

« — Que signifie, demandai-je à Prospero, le serpent que le sphinx paraît avoir étranglé? »

« — Lisez, me répliqua-t-il, les écailles du serpent forment des lettres. »

« Et je lus : *Eritis sicut Deus.*

« — C'est, reprit Prospero, le vieux serpent du paradis que la philosophie a tué. Il est là pour rappeler les tortures que la crainte de Satan a infligées à l'Humanité, erreur démasquée qui préservera les générations futures de brûler des sorcières et de retomber dans toutes ces infamies. »

« Les murs du grand hall étaient couverts d'inscriptions. On remarquait, à côté des hiéroglyphes, le sanscrit, le grec, le latin et toutes les langues dans lesquelles des nations, depuis longtemps disparues avaient essayé d'exprimer leurs pensées. La question de Pilate : *Quid est veritas?* n'avait pas été oubliée, ni le *Que sais-je?* de Montaigne.

« — Nous n'avons pas le temps, observa mon guide, de lire tous ces monuments de la sagesse ou de la folie humaine. N'oublions pas de jeter un coup d'œil sur ce qu'il y a de plus curieux, sur les crânes de ceux dont le génie a été assez grand pour

produire des idées nouvelles pour le salut de l'Humanité. Vous le voyez : la Nature, si généreuse pour les germes, est infiniment avare de ses fruits les plus élevés ! Depuis que l'homme a commencé à penser, le génie vrai n'a revêtu que vingt fois tout au plus, sur notre planète, la forme humaine. »

« A ma grande joie, je trouvai parmi ces demeures délaissées de cerveaux foncièrement originaux, les crânes de Platon, et de Bacon de Verulam.

— « Un génie ! s'écria Prospero, en palpant le crâne qui avait renfermé le cerveau de Bacon. Ce cerveau mesurait et pesait plus que le double de la moyenne. C'est à ce génie que l'humanité doit sa délivrance de la scholastique. C'est lui qui, le premier, découvrit dans l'expérience la source de la science. Sa devise : *Amicus Plato, Amicus Aristoteles, sed magis amica veritas,* est encore la nôtre. Les injures dont le gratifièrent ses contemporains, après qu'il fut devenu la victime d'une cabale infâme, n'atteignirent point à la hauteur de cette intelligence. Spedding, dans son *Evenings with a Reporter*, a rejeté depuis longtemps et l'absurde propos de Pope et l'essai partial et superficiel de Macaulay. Newton et Harvey, Lyell et Darwin, Descartes et Cuvier, Dubois-Reymont et Wirchow, tous ont suivi la méthode de ce philosophe anglais. La science moderne, qu'elle le sache ou non, repose sur les colonnes posées par cet Hercule de

l'intelligence : *Savoir c'est pouvoir,* et comme la parole de son contemporain : *E pur si muove*, le dicton de Francis Bacon résonne comme une voix prophétique à travers les siècles : Knowledge is power.

« Comte Witzthum »

Telles étaient, en effet, les idées de Gruby ; le comte Witzthum, qui les avait également, les a rendues avec à propos et esprit dans cette fantaisie littéraire, philosophique et scientifique, à la suite de laquelle il ne me fut pas rare de retrouver et d'écrire moi-même le nom de Prospero, avec les allusions convenables, dans la double correspondance du comte Witzthum et du docteur Gruby.

IX

On voit par ces deux petits opuscules que Gruby était un médecin philosophe. La composition de sa bibliothèque, du reste, dans les numéros anciens, montrait bien qu'il avait demandé à la médecine philosophique de l'antiquité tout ce qu'elle pouvait lui donner de lumières rationnelles, pour se former une méthode de thérapeutique rationnelle basée sur des vérités rationnelles acquises, et complétée par des observations rationnelles personnelles. Il réalisait, en un mot, la parole d'Hippocrate que j'ai citée plus haut.

L'homme, pour lui, était une machine de la plus haute perfection, une machine vivante, éminemment complexe, à coup sûr, mais obéissant à des lois mécaniques générales simples et ordonnées par un principe simple et un. Partant de cette idée, toute la philosophie médicale de Gruby consistait, étant donné une de ces machines fonc-

tionnant mal, à remettre les organes dans les conditions nécessaires à leur fonctionnement régulier.

Gruby n'a jamais commis la sottise de croire à l'efficacité exclusive des drogues chimiques pour guérir un homme malade ; il n'a jamais compris l'opération chirurgicale que comme un moyen thérapeutique désespéré, exceptionnel, rarissime, et ne devant jamais être employé qu'à la dernière extrémité. Pour lui, la Nature était le seul agent réel de la santé, et tout son effort tendait uniquement à donner ou à rendre à cet agent les moyens d'agir, en le remettant dans ses conditions normales et naturelles d'action.

Aussi Gruby ne cessait-il de me répéter que ce qui manquait le plus aux hommes c'est le sens commun, la logique, le sens de la vie selon la Nature. C'est pourquoi les anecdotes pullulent qui le montrent en Esculape, oracle d'Épidaure, prononçant gravement : « Votre vue baisse, prenez des lunettes ; votre jambe est affaiblie, prenez un bâton, etc. »

Un jour arrive en consultation un homme boitant. Gruby regarde les pieds de cet homme, chaussé de fines bottines neuves, pointues et justes :

— Déchaussez le pied malade.

C'est fait. Gruby examine le pied, puis la bottine, emporte celle-ci « de l'aut' côté », et revient bientôt après, tendant la bottine et disant :

— Voilà l'ordonnance et le régime.

Le client constate avec stupeur que sa belle bottine neuve est coupée en rond à l'endroit où elle empêche le pied de se guérir. Gruby lui ordonne de mettre de l'ouate huilée sur le mal, de revenir dans huit jours de traitement à l'huile et à la bottine coupée, et le pousse dehors. Il avait donné à ce client une chère leçon de bon sens élémentaire selon les oracles d'Épidaure. Celui-ci se calma, comprit, et guérit.

Une autre fois en arrive un autre, dont les bras tournent à la paralysie agitante. D'un coup d'œil, Gruby a vu la cause et le remède.

Il dit au client :

— Voilà l'ordonnance. Vous faites coudre vos poches, et quand vous marchez, vous faites comme cela :

Et il lui fait la démonstration de la marche du soldat sans armes, bras ballants et se mouvant, demi-pliés et poings fermés, en cadence. C'était, du reste, sa façon à lui de marcher.

Cette deuxième leçon était aussi juste et méritée que l'autre. Gruby avait deviné que cet homme ne marchait que les mains dans ses poches.

Cette leçon de choses, il pouvait la donner à bon droit, car c'était sa façon à lui de marcher, sans jamais s'encombrer ni de canne, ni même de parapluie. Une de ses clientes, qui cultivait la photo-

graphie, lui envoya un jour un instantané où il était pris dans cette position, très caractéristique chez lui, et que rendaient un peu grotesque son petit manteau et son énorme « tuyau de poêle » ; il avait été « croqué » ainsi sur le vif au moment où il traversait une cour jardin pour regagner sa voiture. Le cliché, pris apparemment d'une fenêtre du premier ou du second étage, se ressentait de la défectuosité de la pose. Gruby ne me parut pas du tout content de cette « surprise », et me cacha la photographie au lieu de me la faire apprécier comme il le faisait pour tout ce qui l'intéressait ou l'amusait.

Voici une autre anecdote : un jour, une cliente, paralytique par persuasion, le fait appeler. Il la trouve languissamment étendue sur une chaise longue ; elle lui expose qu'elle ne peut décidément plus se traîner et va finir par ne plus être capable de bouger du coin de son salon.

— Sauvez-moi ! mon bon docteur ! s'écrie-t-elle. Faites-moi marcher ! vous qui faites des merveilles avec des pommades et des huiles...

— De l'huile ?... Au fait, pourquoi pas ? pensa Gruby, par un trait habituel de son génie du bon sens et de l'opportunité.

Au lieu de faire le bonnet pointu et le thaumaturge et de prononcer le fameux « lève-toi et marche », ce qu'un charlatan eût peut-être tenté

de faire en l'occurrence, Gruby demanda finement et sérieusement :

— Est-ce que vous mangez de la salade ?

— Mais oui, docteur.

— Voulez-vous me faire voir l'huile que vous employez ?

La dame sonne, et ordonne d'apporter la burette à huile du buffet de la salle à manger.

Gruby la prend, et, comme pour mieux l'examiner, va se placer sur un riche tapis qui orne le devant de la cheminée. La dame le regarde faire avec intérêt, cependant qu'il se met en devoir de verser goutte à goutte sur le tapis précieux l'huile de la burette. Un cri aigu rétentit :

— Docteur ! mon tapis !...

La chaise longue était vide ; la dame avait bondi avant la chute de la première goutte d'huile et tenait le bras sacrilège de Gruby, qui, sans se troubler, rendit la burette à la femme de chambre ahurie, en disant :

— Vous pouvez emporter.

Puis il dit à la dame :

— Ça va déjà mieux ; continuez l'ordonnance, et venez me voir à pied dans huit jours.

Y avait-il leçon meilleure à faire, plus juste et plus méritée? Elle fut efficace. J'en connais qui eussent chanté à la dame toute la lyre de la médecine d'affaires, avec le trémolo discret du pourcen-

tage sous toutes ses formes et de toutes les mains. Ce n'était pas le système de Gruby.

Le mot favori de Gruby à propos de la manière de faire et de vivre de beaucoup de gens, mot qu'il me répétait à satiété, était celui-ci :

— Ce sont des imbéciles !... ils n'ont pas de jugement !... ils sont absurdes !...

C'est qu'il connaissait la logique de la Nature, le sens vivant des fonctions organiques, leur besoin d'être traitées selon ce sens et cette logique, et qu'il savait et voyait combien l'homme ignore ce sens et cette logique, les dénature, les pervertit et les détraque par son arbitraire, son ignorance et sa conduite de tous les instants envers et contre lui-même et envers les autres.

Les fonctions sont faites pour fonctionner, et le repos même est une fonction. Or, toute fonction est réglée par des lois naturelles qu'il faut connaître et respecter ; pour cela, il faut savoir quelle est, sur les fonctions, l'influence exacte des ambiances et de leurs contacts au point de vue biologique, physiologique et mécanique !

C'était cette connaissance qui faisait le fond de la science pratique de Gruby et était le secret de ses succès. J'ai raconté plus haut qu'il guérit un eczéma grave avec une alimentation presque exclusivement composée de pommes mûres d'une certaine espèce. Voici un autre cas de guérison analogue et diffé-

rent à la fois. Un jour, on lui amène une jeune fille, verte d'anémie, de lymphatisme et de chlorose. On était en été.

— Pouvez-vous la tenir à la campagne? dit Gruby.

— Oui, docteur.

— Qu'elle y aille, et là, dans le verger, qu'elle mange, toute la journée et le plus qu'elle pourra, des pommes vertes. Et donnez régulièrement des nouvelles.

A l'automne, la jeune fille revint, fraîche, rose et bien réglée.

Charlatanisme! Eh! bon Dieu! ça guérit là où tous les « fers » échouent. Allez et faites de même; le pharmacien y perdra, mais les malades y gagneront et l'honneur médical aussi. Ne vaudrait-il pas mieux reconnaître que Gruby savait *pourquoi* ses pommes mûres guérissaient l'eczéma, et ses pommes vertes la chlorose, et en découvrir la raison? Ce serait de l'honnêteté et de la bonne science naturelle.

Que Gruby eût du diagnostic, la chose ne paraît pas douteuse. Un médecin qui guérit habituellement ses malades a du diagnostic, au moins dans sa spécialité. L'anecdote suivante entre mille, rapportée dans le *Journal des Goncourt*, montrera que Gruby n'avait pas du diagnostic seulement pour les maladies d'estomac.

Un jour, Gruby, appelé en consultation avec d'autres médecins chez l'oculiste Sichel pour donner son avis sur une maladie des yeux dont était atteint Henri Heine, qui n'était point encore l'homme célèbre qu'il fut plus tard, attribue cette maladie à un commencement d'affection de la moelle épinière et prescrit un traitement ; mais, comme il était en minorité, il ne fut point écouté.

Dix ou douze ans se passèrent, au bout desquels un médecin, venant le chercher et lui rappelant sa consultation, le menait chez Heine.

En ouvrant la porte, l'introducteur de Gruby disait à Heine : « Je vous amène votre vrai médecin », et Heine, se tournant vers lui, s'écriait : « Ah ! docteur, que ne vous ai-je écouté ! »

Gruby avait quelque peine à cacher son impression en retrouvant, à la place de l'homme jeune et vigoureux qu'il avait entrevu autrefois, un paralytique, presque aveugle, couché par terre sur le tapis.

Néanmoins, Henri Heine, malgré ses souffrances, avait conservé cet esprit vif et aigu qu'il garda jusqu'au dernier jour. Et comme, après un examen très approfondi de sa personne, il demandait à Gruby : — « Eh bien ! en ai-je encore pour longtemps? » et que celui-ci répondait : — « Pour très longtemps », Heine fit : — « Alors, ne le dites pas à ma femme ! »

Avant de s'en aller, Gruby, pour se rendre compte du degré de paralysie des muscles de la bouche de Henri Heine, lui demanda s'il pouvait siffler. Le poète, soulevant, avec les doigts, ses paupières inertes, jeta au docteur :

— « Pas même la meilleure pièce de Scribe ! »

Du reste, je puis en témoigner, jamais Gruby ne donna ni ne voulut donner par correspondance aucune consultation qu'il n'eût d'abord vu et examiné le malade. Il y avait de ces examens qui duraient une et deux heures ; alors Gruby instituait le traitement et le poursuivait par correspondance. Le malade recevait l'ordre de tenir un journal exact de sa santé, avec beaucoup de détails, et de lui écrire à dates plus ou moins rapprochées. Sur ces données, il modifiait le traitement, et encore, souvent, ne le voulait-il pas faire sans un nouvel examen direct.

J'ai là sous les yeux une lettre qui témoigne de la confiance que l'on eut de bonne heure dans l'avis de Gruby ; cette lettre, qui est datée de 1841, lui est adressée : *Monsieur D. Gruby, rue Git-le-Cœur, 5, Paris.* Elle est ainsi conçue :

« Monsieur,

« J'ai le plaisir de vous remettre ci-joint la production piliforme de la base de la langue dont je vous ai parlé, avec prière de me dire votre avis.

« Agréez mes sentiments de parfaite considération.

« De Lenti,
« Rue des Vieux-Augustins, 27.

« Paris, ce 2 février 1841. »

J'ai vu Gruby soigner à peu près toutes les maladies ; mais comme sa spécialité, en quelque sorte, était la maladie d'estomac sous toutes ses formes et dans tous ses dérivés, et qu'il avait, d'ailleurs, cette réputation à peu près exclusive, toute sa clientèle ou à peu près se recrutait dans ce département médical.

Ordinairement ceux dont il était devenu ainsi le médecin le consultaient, à l'occasion, pour toutes les affections autres qui pouvaient leur survenir.

Dans des cas graves, comme cela se fait souvent, il y avait consultation de plusieurs médecins. Je me souviens, entre tous, des docteurs Potain, Grancher, Dujardin-Beaumetz, comme ayant souvent assisté Gruby dans des cas de ce genre. Je me souviens aussi que, dans ces circonstances, le moindre des soucis de Gruby était celui de la répartition des honoraires ; car, s'il appelait des confrères, il lui arrivait aussi d'être appelé à son tour, à la demande des malades ou de leur famille ; mais ces consultations extraordinaires n'étaient

jamais pour lui une occasion ni une tentation de gain exceptionnel.

J'ai dit que Gruby s'était surtout spécialisé dans la thérapeutique de l'estomac. A vrai dire, en effet, il ne soignait pas volontiers d'autres maladies et il ne les jugeait pas de son ressort pratique. Pour lui, le point essentiel était un bon estomac, fonctionnant bien et normalement. Manger bien, tant en quantité qu'en qualité et régulièrement, et digérer bien, telle était la base de la bonne santé à ses yeux.

Ce qui différenciait Gruby de la plupart des médecins traitant l'estomac, c'est qu'on peut dire qu'il le traitait à coup sûr et par des régimes positifs et des prescriptions affirmatives. Il examinait à fond son malade, reconnaissait la nature exacte de son mal et lui donnait à suivre un régime exact et précis, ne laissant rien au doute ou à l'embarras : Voilà ce que vous avez à faire exactement, et vous n'avez qu'à vous abstenir de tout ce sur quoi on ne vous dit rien.

Bien des fois, des malades écrivaient : Puis-je faire ceci? manger cela? Gruby ne répondait pas à ces questions. Sur mon observation, il me disait :

— Il n'y a pas de réponse, puisque ce n'est pas ce que l'on a dit de faire.

Si un malade prenait sur lui d'enfreindre le régime ou d'y ajouter quelque chose de son goût,

Gruby, quand on l'en informait, répondait : « Veuillez ne pas faire des expériences avec votre santé, et vous en tenir à ce que je vous dis de faire. »

Les régimes de Gruby n'étaient pas très variés, sans être uniformes. C'était, dans toute la force du terme, des régimes alimentaires d'une précision rigoureuse ; les médicaments n'intervenaient pas comme remèdes isolés desquels on attend merveille, comme les malades n'en ont que trop l'illusion entretenue par des médecins, trop nombreux, qui font des ordonnances, non d'après leurs connaissances propres, mais d'après le formulaire qui indique que pour tel cas on ordonne telle chose. Cela fait patienter le malade et entretient la clientèle.

Gruby ignora toujours l'usage des formulaires et des « spécialités », comme il repoussa toujours avec dédain les offres louches de certains industriels soi-disant spécialistes. Il avait son expérience personnelle et il se tint toute sa vie à ses données, comme on peut le voir par la chaîne de ses ordonnances de 1850 à 1898.

Les aliments étant choisis et déterminés selon le cas à soigner, de sorte qu'ils fussent bien supportés par l'estomac, l'attention de Gruby se portait alors sur la mécanique même de la fonction. Si la constipation survenait, il ordonnait un régime alimentaire mêlé d'ingrédients plus ou moins

délayants et diviseurs : viandes rôties, carottes, fruits cuits, figues, pruneaux, dattes, etc... La potion et la poudre étaient formulées dans le même sens ; en cas de diarrhée, c'était des aliments absorbants et de nature à rendre compact le bol alimentaire : viandes bouillies, riz, pommes de terre farineuses, etc... La potion et la poudre étaient formulées dans le même sens également. Jamais Gruby n'ordonnait de purgation par médicament seul, et il s'opposait toujours à ce que l'on en fît usage, sachant qu'il n'y a pas d'action sans réaction.

Je trouve inutile de m'étendre sur une analyse détaillée de la méthode de Gruby, tant elle était simple, au fond.

Au malade atteint de diarrhée, Gruby complétait le régime alimentaire par l'ordonnance d'une poudre ayant surtout des qualités mécaniquement absorbantes et agglutinantes, désinfectantes et calmantes, par exemple : gomme adragante : 10 grammes ; poudre de vanille : 1 gr. 50 centigrammes ; gomme arabique : 30 grammes ; ou bien : poudre d'opium épuré : 5 centigrammes ; poudre de riz : 15 grammes ; poudre de gomme arabique : 150 grammes ; ou bien : gomme adragante : 5 centigrammes ; charbon de tilleul : 5 grammes ; charbon de cinnamome : 1 gr. 25 centigrammes ; gomme arabique : 100 grammes. Il s'ingéniait à faire absorber ces poudres en quantité

voulue, par tous les moyens. Une ordonnance de potion accompagnait celle de poudre généralement. Dans le cas que j'indique ici, Gruby ordonnait une mixture astringente, calmante et aromatique. Exemple : teinture d'oranges amères : 15 grammes ; teinture de ratanhia : 75 centigrammes ; teinture d'opium simple : 10 centigrammes ; à prendre par dix gouttes.

S'il s'agissait de constipation au lieu de diarrhée, la poudre et la potion étaient combinées dans le sens inverse. Exemple : bicarbonate de soude : 75 centigrammes ; carbonate de magnésie : 6 grammes ; sulfate de soude cristallisé : 15 grammes ; sucre candi : 30 grammes ; poudre de vanille : 1 gr. 50 centigrammes. L'ordonnance de potion pouvait être, alors, par exemple : teinture de rhubarbe : 30 grammes ; teinture d'oranges amères : 150 grammes ; eau de menthe : 200 grammes ; à prendre suivant ses indications, toujours méticuleuses. Du reste, Gruby variait assez le côté médicamenteux de ses ordonnances, toujours anodin, mais donnant surtout au côté solide et massif de la prescription le grain de sel pharmaceutique utile au traitement, sans doute, mais faisant bien surtout aux yeux du malade, qui aime les « remèdes », et offrant en outre aux confrères jaloux et aux pharmaciens curieux l'occasion de se casser la tête pour ne pas arriver à comprendre comment ce

diable d'homme pouvait guérir les gens avec des « remèdes » aussi insignifiants. Si l'on voulait, du reste, faire une étude analytique des ordonnances de Gruby, on verrait que Gruby a devancé et appliqué de fort loin bien des idées thérapeutiques que l'on donne aujourd'hui pour des découvertes nouvelles et sensationnelles.

Il n'avait pas des ordonnances que pour l'estomac; il en avait pour toutes les affections qui pouvaient se présenter. A une malade souffrant du cœur, il ordonne la pommade suivante : éther acétique et éther nitrique : ââ, 50 centigrammes; axonge : 30 grammes; talc : 10 grammes; avec des compresses de la mixture suivante : acétate d'ammoniaque : 8 grammes; éther acétique : 3 grammes; eau de menthe : 120 grammes. A une personne qui a des migraines, il ordonne une pommade à renifler, composée de : axonge pure : 10 grammes; oxyde de zinc : 50 centigrammes; puis un liquide composé de : éther acétique : 3 grammes; acétate d'ammoniaque : 6 grammes; eau : 125 grammes. On doit y tremper les dix doigts et se frictionner le front légèrement comme avec des passes magnétiques dispersives, latérales et descendantes. A une personne qui a une tension douloureuse des nerfs, il ordonne des frictions dans le sens des nerfs avec la pommade suivante : teinture d'iode : 75 centigrammes; teinture d'opium sirupeux et huile

de camomille : ââ 2 grammes; poudre de talc : 6 gr. ; axonge pure : 40 grammes. A une personne qui a des nausées et étourdissements, un mélange de : teinture d'oranges amères : 30 grammes; éther sulfurique : 30 centigrammes ; à prendre par 15 gouttes dans de l'eau ou du vin. A une autre qui a de l'alopécie, des frictions digitales avec cette mixture : teinture de ratanhia et teinture de kola : ââ 6 grammes; éther acétique : 50 centigrammes. Pour une céphalalgie, des compresses de ce mélange : acétate d'ammoniaque, éther acétique : ââ 3 grammes ; eau de menthe : 150 grammes. Pour un rhume, la potion suivante dans du lait : poudre de gomme arabique et eau de laurier-cerise : ââ 10 grammes; eau de fleurs d'oranger : 100 grammes; sirop d'oranges amères et sirop de guimauve : ââ 200 grammes. Je donne ces échantillons d'ordonnances parmi des quantités d'autres. Dans ces dernières années, la vaseline faisait fureur en pharmacie, et l'on riait de Gruby avec ses archaïques pommades à la graisse de porc, axonge, qu'il recommandait toujours au pharmacien récalcitrant de bien laver. La vaseline était entrée jusque dans les pâtisseries, où le beurre faisait rancir trop vite les « petits rassis », mais de même qu'en pâtisserie la vaseline n'avait pas les qualités alimentaires du beurre, ainsi, en thérapeutique, elle avait le tort de ne pas pénétrer la peau, et, par conséquent,

de rendre inutiles les médicaments qu'on voulait lui faire absorber. Pour ce qui concerne les compresses, Gruby ordonnait de les tordre jusqu'à siccité avant de les appliquer, et encore de les recouvrir de plusieurs épaisseurs de flanelle. Je l'ai vu obtenir ainsi de très vifs effets éruptifs.

Sa médication avait beau être anodine, elle était active et ses malades le savaient bien par expérience. Appeler Gruby charlatan, c'était l'insulter gratuitement; il n'était guère plus sage d'attribuer ses succès à la suggestion.

Gruby n'était nullement un homme impressionnant, et j'ai eu journellement la preuve que si ses malades avaient confiance en lui, l'aimaient même beaucoup, la plupart d'entre eux le tenaient simplement pour un type très original et très personnel, mais nullement pour une espèce de mage, devant lequel on éprouve le frisson sacré qui trace la voie aux miracles pour gens nerveux. Je dirai même mieux : à ma connaissance, c'est plutôt avec les névropathes que Gruby a eu des échecs, non seulement médicaux, mais de simple amour-propre, et il en a reçu parfois de verts témoignages d'incrédulité.

Je vais citer à ce propos une lettre étrange, qui lui fut écrite le 13 septembre 1893, par une femme certainement très nerveuse, comme l'indique la vive anglaise couchée, fine et aux traits longs, qui

constitue son écriture. Cette lettre, qui n'était pas signée, est restée pour moi une énigme : j'ignore qui l'a écrite et le fond des choses auxquelles elle fait de si vives allusions. Elle révèle seulement une personne cultivée, très exaltée et peu réservée, et un échec complet, vis-à-vis de cette personne, du soi disant pouvoir suggestionnant de Gruby.

« Paris, 13 septembre 1893.

« Mais comment donc, docteur, deux si vous voulez et même plusieurs! Ce n'est pas la première fois que vous me renvoyez aux calendes grecques.

« Vous m'avez adressé une fois un petit discours qui m'a bien frappée et m'a fait faire des réflexions philosophiques : « Je suis un grand médecin. » Et d'abord, où en était l'opportunité? Tout ce que je puis dire, c'est que vous ne m'avez jamais semblé plus petit que ce jour-là. C'était, peut-être, le Sésame ouvre-toi de la porte mystérieuse. Toujours est-il que sa vertu n'a pas opéré; et je n'y ai pas vu plus clair après qu'avant. J'avoue que votre bonté m'eût plus touchée que votre grandeur, et vous n'êtes pas bon, docteur, vous n'êtes pas accueillant pour moi. On n'est fier que de ce qu'on aime.

« Voulez-vous m'expliquer, par exemple, ce que veulent dire nos essais de conversation, ce que j'appellerai nos propos interrompus, nos ébauches, nos bégaiements, ce que signifie l'étrangeté de vos manières, votre rudesse, votre froideur, et quand je vous questionne avec douceur sur votre santé, sur ce qui peut vous intéresser, je voudrais bien savoir pourquoi je n'obtiens pas de réponse. Évidemment vous me prenez pour une imbécile ou pour une folle. Je ne suis ni l'une ni l'autre. Qu'en résulte-t-il? Des énervements, des froissements ; en un mot c'est la lutte, et la lutte entre nous n'a pas de sens. Je ne vous reconnais pas le droit de me faire une pareille existence et j'ai celui de ne pas l'accepter. Je sais bien que si vous étiez autrement, le résultat, hélas ! serait encore le même. Pourquoi? parce que je sers une cause qui n'a pas de nom, qui n'est pas définie; une chose que je dois faire et que je ne fais pas, parce que je l'ignore, parce qu'elle ne repose sur rien ; une chose qu'on ne veut pas dire, qu'on refuse de matérialiser ; or, sans élément d'aucune sorte, on ne peut pas plus agir qu'on ne peut faire d'omelette sans œufs ; une chose dont je suis lasse, ayant tout tenté, tout osé, tout essayé, et où je n'ai trouvé que déception, qu'ennui, que tristesse, que dépit, une chose enfin pour laquelle je ne veux rien recommencer.

« Si je vous avais vu lundi, il est probable que j'aurais mis les pieds dans le plat, quitte à le casser, et si je vous parle avec cette rude franchise, c'est que je n'ai plus rien à ménager. Oui, j'ai déjà beaucoup lutté. Je me suis dressée tout d'une seule pièce, c'est ce qu'on appelle mes angles, contre cet abus qui consiste à faire intervenir la religion toujours en tout et pour tout, comme si les affaires de la terre avaient quelque rapport avec celles du ciel. J'en excepte, toutefois, celles du cœur; mais pour que le rapprochement ait lieu, il faut être en état d'y participer. Je n'en prends pas le chemin. Voyez pourtant ce que c'est! La fibre religieuse est encore la seule qu'on n'ait pas réussi à briser en moi. On y arrivera. Pour ce qui est de la joie du cœur, ce n'est pas de vous que je dois l'attendre, car depuis que je vous connnais vous n'avez encore su que me faire souffrir. Je ne vous en remercie pas. Grâce à vous, je suis la risée et le jouet de tout le monde. C'est vous qui me faites jeter à la porte par vos gens et qui les autorisez à me mentir et à m'insulter. Vous par qui ma vie est humiliée, abaissée, et m'est insupportable, je vous hais ; voilà mon bouquet de fête... »

Peut-être la lettre se continuait-elle sur une autre feuille, qui me manque. En 1893, Gruby avait 83 ans. On peut donc en conclure qu'il ne s'agit ici que d'une névropathe, vis-à-vis de la-

quelle tous ses moyens avaient échoué. S'il se fût agi d'une dyspeptique de sens rassis, assurément il l'eût guérie, et, au lieu de « sa haine, pour bouquet de fête », elle lui eût envoyé un beau palmier, qu'il eût tué longuement et consciencieusement au régime des arrosages intensifs.

Pour Gruby, il y avait deux sortes de personnes : celles qui lui obéissaient, et les autres. Or, il prenait facilement l'obéissance pour une sorte de fétichisme et avait quelque tendance parfois à en abuser un peu.

L'histoire d'Alexandre Dumas fils, envoyé par lui faire, sous les galeries de la rue de Rivoli, une promenade pendant laquelle il devait manger une brioche en autant de morceaux coupés d'avance qu'il y avait de fois deux arcades, a traîné tous les jonrnaux, et elle est presque vraie. Mais il ne faut pas dire que cela a guéri A. Dumas. Hélas ! ce n'est pas du tout exact. Je dirai même que Gruby n'a jamais guéri personne d'une maladie grave de cette bizarre façon. La maladie qui finit par emporter A. Dumas n'était pas de celles que l'on guérit ainsi. Gruby le savait bien, et, à ce propos, je vais rapporter un petit trait qui montre à quel point Gruby était esclave du secret professionnel et le gardait jusqu'au scrupule.

Peu de temps après la mort d'A. Dumas, un docteur qui s'occupait de recherches rétrospectives

sur les maladies des hommes illustres écrivit à Gruby pour lui demander, à ce sujet, des détails certains, et pouvant servir à l'histoire ; en même temps, il priait Gruby de lui donner sur lui-même quelques renseignements biographiques.

Gruby fut mécontent de cette demande et me chargea d'y répondre, sous sa dictée, dans les termes suivants :

« Paris, 15 déc. 1895.

« Monsieur et très honoré confrère,

« Tout ce qui concerne les personnes qui s'adressent au médecin est regardé comme une chose privée et confidentielle et ne peut pas être répété devant d'autres personnes, et surtout si les malades ne peuvent plus y consentir. Je n'ai pas vu M. A. Dumas dans sa dernière maladie... »

Suivaient alors quelques notes sur les travaux de Gruby et les principales étapes de sa vie scientifique. La lettre ne parvint jamais à son adresse, parce que Gruby ne la termina pas, et, à plusieurs rappels que je lui en fis, me répondit toujours :

— Ce n'est pas pressé ; on n'a pas le temps aujourd'hui ; mettons cela de côté.

Le docteur X. ne revint pas à la charge, et tout en resta là.

Comme tous les clients sérieux de Gruby, Alexandre Dumas avait une grande estime de sa valeur médicale et à l'occasion il lui envoyait des clients. Voici un billet qui en témoigne, en même temps qu'il montre en lui le malade raisonnable qui ne demande pas l'impossible :

« Mon cher Docteur,

« Monsieur H..., à qui j'ai souvent parlé de vos miracles, voudrait bien que vous en fissiez un pour lui. Malheureusement le mal dont il souffre l'empêche de sortir et il faudrait que vous preniez la peine d'aller le voir. Tâchez de trouver un moment pour cela. Il vous fait porter ce mot, donnez la réponse au porteur. Je vous serai reconnaissant de ce que vous ferez pour lui comme je vous le suis de ce que vous avez fait pour moi, c'est-à-dire autant que possible.

« Bien à vous,

« A. DUMAS. F. »

Voici un autre billet du même Alexandre Dumas, petit bulletin de santé qui le montre, ainsi que Gruby, sous un jour plus sérieux que celui des arcades de la rue de Rivoli, cher aux reporters :

« Mon cher docteur,

« Je fais déposer ce mot par un ami qui retourne

à Paris. Plus trace de diarrhée, constipation depuis huit jours, grande fatigue, mais état supportable quand on n'a rien à faire. Pas d'appétit ; sujet qui a besoin d'être remonté.

« Bien à vous,

« A. DUMAS. F. »

On a montré Gruby envoyant un de ses malades manger de l'ibis rôti en Égypte, après lui avoir ordonné de chasser et de tuer lui-même cet oiseau. Le fait est possible ; je ne sais s'il est vrai. En voici un authentique. Gruby, sollicité de venir voir un jeune homme malade, sous prétexte que celui-ci ne pouvait se rendre à son cabinet de consultation, étant atteint de vertiges même en voiture, me fit répondre que « si le malade ne pouvait venir en voiture, il vînt à pied, et que s'il ne pouvait venir à pied, il vînt en « vélocipède » ! On comprit la leçon, sans doute, car on l'amena rue Saint-Lazare. Gruby le soigna, l'améliora, et, entre autres choses, le réhabitua à marcher dans les rues sans craindre les espaces, par un petit moyen qui lui réussit également avec d'autres, et qui consistait à avoir dans ses poches autant de noisettes qu'il en fallait pour grignoter tout le long du chemin, et occuper l'attention autrement qu'à avoir peur de choses imaginaires.

Rien de tout cela n'était « abracadabrant »

comme on l'a dit. Quand Gruby ordonnait de changer la couleur des papiers et tentures d'une chambre à coucher et l'orientation du lit, c'est qu'il savait et avait observé que les couleurs ont une influence sur l'état nerveux par le sens de la vue, et qu'il existe des courants magnétiques dont il faut tenir compte, l'homme étant lui-même un appareil magnétique vivant.

Ce n'était pas par les leçons des livres, mais par l'étude de la Nature, que Gruby avait appris ces choses. Son grand bon sens, par lequel il était si près de la Nature, lui avait été une lumière perpétuelle pour en deviner les lois générales. Aussi tenait-il l'enseignement de l'école pour un simple rudiment, uniquement utile à appeler l'attention sur ce qu'il faut étudier et à mettre le médecin en voie d'aller, par lui-même, à la découverte, et en capacité ou puissance de se faire une science personnelle et d'en tirer le meilleur parti personnel possible.

Gruby avait particulièrement horreur des sciences acquises uniquement par les livres et par la mémoire. Ce n'était là, pour lui, que du psittacisme stérile, inutile et même nuisible. Il se montrait ainsi de la bonne école de la pensée libre, ne marchant que sur l'expérience personnelle et sur la certitude de ce qu'elle a appris par elle-même. Il se tenait ainsi à distance égale de la médecine du

moyen âge et de celle du dix-neuvième siècle, dans une thérapeutique à lui, et si bien à lui que jamais l'idée ne lui est venue de faire un livre à ce sujet ni de la mettre en système, convaincu que nul ne pourrait l'appliquer comme lui, même sur ses propres indications.

Jamais je n'ai, du reste, entendu Gruby dénigrer personnellement aucun de ses confrères, et je ne crois pas qu'il existe un seul médecin qui ait jamais eu à se plaindre de lui sous ce rapport. Quelques-uns le consultèrent pour eux-mêmes et s'en trouvèrent bien, comme de simples malades, quand ils voulurent bien suivre ses prescriptions.

Citer les noms, même les plus célèbres, des personnes qui consultèrent Gruby au cours de sa longue carrière médicale serait impossible. Le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré, la vieille noblesse et la noblesse de l'Empire, le monde des lettres, des arts et des sciences, celui de la diplomatie et de la finance, celui de la politique, le monde israélite, le monde catholique, Paris, la France, l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie, connaissaient Gruby. Sous l'Empire, il aurait été appelé aux Tuileries même, dans la famille impériale.

M. Émile Ollivier, client et très ancien ami de Gruby, déclarait hautement, aux environs de 1896, à un rédacteur du *Gaulois*, avoir été remis com-

plètement d'une grave maladie par lui. Ambroise Thomas, que j'ai vu maintes fois rue Saint-Lazare, le tenait pour indispensable à sa santé. Je me souviens à ce propos d'une petite anecdote.

On allait fêter à l'Opéra-Comique la millième de *Mignon*. Ambroise Thomas était alors souffrant au point que l'on se demandait s'il verrait cette fête, et Gruby était fort occupé à le soigner. Quoiqu'il en fût, Gruby avait été prié avec instance d'assister à cette solennité théâtrale. Il ne m'en avait rien dit ni même fait entendre. Gruby allant au théâtre, c'était là un événement qu'à aucun prix il n'eût voulu voir ébruiter, et, certes, pour accepter une telle invitation, il fallait, à coup sûr, qu'elle lui vînt de personnes à qui il ne pouvait rien refuser.

Ce soir-là, en arrivant rue Saint-Lazare, je vis que Gruby prenait des dispositions pour sortir. Le domestique rentra avec le bulletin d'une voiture de place qu'il était allé chercher, et me dit :

— Je crois que le docteur va à l'Opéra-Comique. Vous ne le verrez pas ce soir.

— Vous plaisantez, lui dis-je.

— Il va sûrement à la millième de *Mignon*.

— Ah !

— J'en suis presque certain. Je le saurai en l'entendant donner ses ordres au cocher de fiacre.

Or, Gruby ne voulait pas que l'on sût où il allait,

ni surtout qu'il allait au théâtre. Le domestique le mit en voiture, avec un coussin nécessaire à une petite infirmité, et lui demanda ses ordres pour les transmettre au cocher.

— C'est bien, vous pouvez aller, dit Gruby, sans rien vouloir préciser.

Le cocher, à son tour, se pencha pour demander l'adresse.

— Vous pouvez aller, dit Gruby.

— Mais où? par où ? monsieur !

— Allez toujours, je vous dirai quand on sera arrivé !...

— Mais, monsieur, par où ?

— Allez tout droit !

Et fouette, cocher! Ce ne fut qu'en route que Gruby lâcha son secret. Il rentra fort tard, et le lendemain son salon était plein d'une quantité de bouquets provenant de cette fête, et que la famille Ambroise Thomas lui fit envoyer à profusion. Mais jamais il ne souffla mot de cette soirée, et il crut fermement que personne n'avait su qu'il était allé « perdre le temps » au théâtre, au lieu d'aller voir des malades.

Tout à l'heure, j'ai parlé d'Alexandre Dumas fils ; c'est à son amitié que Gruby dut, tout à fait au déclin de sa vie, d'être décoré de la Légion d'Honneur, sous le ministère de M. Constans, en 1890. Le nombre des félicitations qu'il reçut à cette occasion

ne fut pas très grand, et, néanmoins, il y en eut certainement une de trop. Une personne jugea, en effet, spirituel, sinon délicat, en le félicitant, de lui apprendre, s'il l'ignorait, et afin qu'il le sût bien, à qui il devait uniquement cette tardive distinction. Il n'était, du reste, pas rare que Gruby reçût de ces coups de boutoir en pleine poitrine. Il les accueillait stoïquement et sans rien faire paraître de ce qu'il ressentait.

Sur la fin de la vie de Gruby, la clientèle illustre était devenue très clairsemée et ne se renouvelait pas. La petite bourgeoisie, le petit commerce formaient peu à peu le dernier contingent de ses malades, qui diminuaient sensiblement. Le dernier nom connu que je vis paraître sur cet horizon fut celui d'Alphonse Daudet. Ce ne fut qu'une étoile filante. Daudet était à bout de tout, et c'était sans doute en désespoir de cause qu'il s'était laissé persuader par des amis de consulter Gruby.

Gruby alla rue de Bellechasse, vit Daudet, institua un régime et un traitement auxquels il fut impossible à Daudet de se soumettre ; une ou deux lettres furent échangées, ce fut tout, et Daudet s'éteignit peu de temps après. Gruby, du reste, ne l'eût pas guéri, et eût à peine pu prolonger sa vie de quelques jours.

Au cours de ces années, j'ai vu mourir successivement la plupart des vieux amis et clients

de Gruby. Que se passait-il en lui à chacun de ces départs? Je ne le saurais dire au juste. Des personnes m'ont dit l'avoir vu, en apprenant plusieurs des plus pénibles de ces morts, rester longtemps la tête dans ses mains, comme douloureusement recueilli; je crois l'avoir vu moi-même dans une semblable attitude en pareil cas, et souvent il me disait avec un soupir : « C'est affreux! » S'il paraissait ensuite prendre son parti d'une chose inéluctable, je ne suis pas bien sûr, cependant, que, dans certains de ces moments-là, Prospero fut toujours d'avis, comme Pangloss, que tout est précisément comme il doit être.

X

Il me reste peu de choses à dire sur le docteur Gruby, à part les circonstances de sa fin, qui étonnèrent tous ceux qui n'avaient pas pénétré intimement sa psychologie.

Bien des points sont restés obscurs dans sa vie. Plusieurs personnes ont cru, notamment, que, dans sa jeunesse, il avait été quelque peu marié avec une actrice de Vienne, et que même un fils était né de ce mariage, qui n'aurait duré que ce que durent les roses avec épines. On lui posa même parfois à ce sujet d'insidieuses et indiscrètes questions, auxquelles il répondait toujours qu'en fait de femme il n'avait épousé que la médecine. Il avait, du moins, formé cette dernière à son usage, et sur ce point son ménage était un modèle d'harmonie.

Le docteur Gruby était israélite, comme nous l'avons vu, ou plutôt juif ; mais, en réalité, il ne faisait profession d'aucun culte. C'était, dans le

bon sens du mot, un libre-penseur, ou plutôt un penseur libre. Chez lui se coudoyaient le prêtre catholique, le pasteur protestant, le rabbin juif, au double titre d'amis et de clients également estimés. Jamais il ne fut question de religion entre Gruby et moi, et je n'ai pas vu de gens sérieux l'amener sur ce terrain. Par contre, il dut subir le zèle épistolaire, sentimental et débordant, de quelques bonnes dames, dévotes ardentes, qui s'étaient donné la mission de le convertir à « notre sainte religion », selon l'expression de ces bonnes âmes. Gruby se bornait à sourire sans répondre, et elles en étaient pour leurs frais d'éloquence et d'onction.

De ce côté-là, Gruby était bien de sa race, et comme, de plus, il avait passé par les initiations maçonniques, il savait à quoi s'en tenir sur la question des cultes, plus ou moins ennemis les uns des autres, et dont l'inanité pratique est en proportion de leur impuissance à remédier efficacement aux désordres de la vie dans la société et dans la Nature.

Il professait simplement que l'Auteur de la Nature a fait toutes choses bonnes, que le mal vient d'un désordre accidentel introduit dans cette économie par l'égoïsme et l'ignorance des êtres, et que la vraie religion est celle qui rétablit les choses dans leur véritable économie naturelle, qui est le bien, œuvre pour laquelle il est indispensable que

les gens qui se disent religieux commencent eux-mêmes par être bons. Pour lui, médecin et thérapeute, le rétablissement de la santé par l'équilibre des forces organiques était la base naturelle de l'édifice des autres biens d'ordre plus subtil, et le sens commun était à ses yeux le premier certificat d'aptitude à la rénovation du bien naturel sous toutes ses formes.

Jamais Gruby ne s'écarta de ces principes très israélitiques, et, du reste, fort justes, et il lui répugna toujours de donner dans les à-côtés mystiques et mystérieux qui conduisent souvent à la mystification sous toutes ses formes. Comme il voyait beaucoup de monde, il fut nécessairement en rapport avec des hommes cultivant ces à-côtés, mais il ne se laissa pas distraire par eux de sa ligne personnelle de conduite, exclusivement naturelle. Ainsi, à l'époque de la fièvre des tables tournantes et du spiritisme, Gruby avait, parmi ses clients et amis, le baron de Guldenstubbe qui, avec sa sœur, pratiquait le spiritisme. Le baron, excellent médium, du reste très instruit, obtenait des écritures directes par « précipitation » dans les musées, les cimetières et même chez lui. Il publia en 1857 un livre curieux, intitulé : *Réalité des Esprits et phénomène merveilleux de leur écriture directe* (*Pneumatologie positive et expérimentale*). Je possède l'exemplaire dont il fit hommage avec dédicace

de sa main à Gruby, et même j'ai su indirectement que le baron était venu chez Gruby lui faire des expériences démonstratives et qu'il croyait probantes. Gruby déclara la chose très curieuse et étonnante, mais ne s'en occupa point et n'en parla jamais.

Il trouvait, avec raison, qu'avant de s'occuper de sonder les mystères troublants de l'au-delà, il fallait d'abord sonder ceux de la Nature accessible à nos sens, et avant de rechercher les phénomènes d'ordre occulte, s'occuper de bien contrôler les phénomènes organiques sensibles.

Il était, d'ailleurs, trop occupé d'une foule de petits détails positifs pour trouver le temps nécessaire à de tels « extras ». Ces détails allaient parfois jusqu'à l'invraisemblance et à la naïveté.

Un jour, il apporte du fond de « l'aut' côté » un grand tube en métal, haut de 1 m. 50 environ et d'un diamètre de 7 à 8 centimètres, fermé par en bas.

— Voilà, dit-il à la domestique, vous allez mettre de la cendre dans le tube jusqu'à cette hauteur, puis vous allez faire prendre dans votre fourneau des petits morceaux de charbon de Paris ; quand ils seront pris, vous les mettez dans le tube avec de la cendre et vous me le dites.

La domestique obéit. Gruby tâte le tube, constate qu'il est un peu chaud, le fait placer dans une pièce et prononce gravement :

— Ça va chauffer la pièce.

A la domestique, qui essaye de lui démontrer qu'au contraire cela va tout simplement s'étouffer et s'éteindre, il répond avec pitié :

— Vous ne savez pas ce... ce que vous dites. On verra bien cela.

L'idée lui avait passé de cet essai, entre deux consultations. De temps en temps, il quittait ses clients pour venir tâter le tube. D'abord il fut encore chaud, puis tiède, puis ni tiède ni froid, puis enfin froid. Nous guettions, attendant la fin. Quand le tube fut froid, il appela la domestique et lui soutint que c'était elle qui l'avait éteint. Il savait bien le contraire, mais il ne voulait pas avoir le démenti de son essai, qui n'était pas sans motifs.

Gruby pensait que l'on pourrait conserver dans un tube des charbons en veilleuse calorique comme dans une cheminée ou dans une chaufferette, et, dans son idée, ce tube, ou plusieurs tubes réunis, donneraient une chaleur douce à « l'aut' côté ». De « l'aut' côté », en effet, il n'y avait pas de chauffage possible, la moindre étincelle eût infailliblement, dans un tel fouillis, déterminé un incendie rapide ou lent. Gruby le savait, et s'y chauffait à l'aide de lampes placées çà et là et dont il avait un grand nombre de tous les modèles. Il fallut renoncer au tube et il n'en fut plus question.

Les expériences, du reste, s'achevaient rarement,

quoique souvent préparées à grands frais. Ainsi, Gruby, un jour, sachant que les Japonais se servent de vêtements en papier et que le papier est un bon isolant contre le froid, résolut de se monter une garde-robe en papier du Japon. Un de ses clients et amis, qui était consul de France à Yokohama, lui envoya sur sa demande un vêtement complet comme modèle et un énorme ballot de magnifique papier du Japon. Il n'en fut pas autre chose ; le tailleur manqua, sans doute, pour ce genre de vêtement inusité à Paris. Ce qui m'étonna, c'est que Gruby ne me demanda pas de lui en confectionner un sur ses indications ; car je me prêtais assez à ces fantaisies, qui, parfois même, m'amusaient beaucoup. Je dois dire que j'ai toujours aimé moi-même ce genre de distractions.

Tout le monde a ses petites manies, et en général nous traitons de « maniaques » des gens qui ont tout simplement des manies autres que les nôtres ; par la même occasion, nous les trouvons incompréhensibles et mystérieux quand ils ne nous font pas part du mobile de leurs actes.

On me raconta cette historiette d'un temps déjà un peu lointain, mais qui se passa néanmoins rue Saint-Lazare. Un matin, Gruby ne sonne pas son domestique. Au salon, les clients attendent, puis, peu à peu, s'impatientent. A la cuisine, cuit le déjeuner que, dès la veille, Gruby a commandé

exactement. L'heure passe ; rien. Les clients s'en vont, et reviennent se joindre à ceux de l'après-midi. Le domestique est aux abois ; Gruby n'a ni sonné ni paru, sa porte est close, aucune réponse à aucun appel. La journée se passe, puis le lendemain. Le surlendemain, tout le monde presse le domestique de dénouer cette énigme en allant prévenir le commissaire de police. Il finit par s'y décider, s'habille et se dispose à sortir, lorsque la sonnette de Gruby retentit. Stupéfaction. Le domestique court à cet appel, et Gruby lui dit, du fond de « l'aut' côté » :

— C'est vous, là !... ici ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez fait le déjeuner, comme je vous ai dit ?

— Mais, monsieur...

— Vous pouvez aller ; quand il sera prêt, vous me préviendrez.

Gruby, sans en rien dire, avait été à Nice et en était revenu de même. Il avait calculé que, grâce à l'ahurissement qu'allait provoquer ce petit mystère, il avait la possibilité d'effectuer son voyage, aller et retour, avant que personne eût eu le temps et le loisir de mettre, en sécurité, son appartement au pillage !

Puisque je viens de parler du commissaire de police, je conterai une autre amusante anecdote

dont j'ai été le témoin. Gruby, je ne sais trop pourquoi, avait une sainte terreur des « mandarins ». Un soir, il me passe un papier venu du commissariat de police avec la formule traditionnelle : « Veuillez passer tel jour entre trois et quatre heures, pour affaire vous concernant. » Je vois Gruby devenir soucieux et pensif, puis il me dit :

— On ne sait pas ce que c'est que cela... Qu'est-ce qu'il veut, votre commissaire?

— Je n'en sais rien.

— On n'a pas le temps... il faut lui écrire : « Monsieur le commissaire, j'ai l'honneur de vous informer que je me trouve tous les jours entre trois et cinq heures dans mon cabinet de consultation... » Il peut bien venir, votre commissaire.

— Je crois qu'il faut y aller, dis-je, les magistrats ne se dérangent pas ainsi ; ce sont eux qui dérangent les gens, au contraire.

— Ah !... Vous pouvez bien aller, vous ?...

— Mais ce n'est pas moi qui ai affaire là, c'est vous que le commissaire veut voir en personne.

Gruby était très embarrassé. Il me prie d'écrire la lettre, va trouver son domestique et lui dit de la porter. Le domestique fait la même observation que moi. Gruby garde la lettre et l'emporte, tout en grommelant :

— Qu'est-ce qu'il veut ce commissaire? Je ne connais pas votre commissaire, moi !

Le lendemain, le domestique, à mon arrivée, me dit que Gruby s'est décidé à aller lui-même à la convocation qu'il avait reçue; il nous avait paru si déconfit la veille que je me promis d'observer ce qu'il en était ce jour-là. Il ne m'en donna pas la peine. En sautillant, Gruby arrive avec ses papiers et me crie à la cantonade :

— Ah! je l'ai vu, vot' fameux commissaire, oui, je l'ai vu!

— Ah!?

— Il est très bien! Quand j'arrive, il n'est pas là; mais il y a quelqu'un qui me dit, très poliment, d'attendre un instant. J'attends, et je vois arriver un jeune homme très bien habillé comme s'il va au bal ; il est très poli et très bien, vot' commissaire; il avait besoin d'un renseignement, et ç'a été très vite fait.

Bref, Gruby était enchanté du « mandarin » ; ce n'était pas l'homme terrible qu'il croyait et dont le titre avait peut-être évoqué en lui l'ombre des tyranneaux moyennâgeux qui faisaient sauter les dents de leurs malheureux administrés avec un davier à chevaux par le maréchal-ferrant du village.

On a vanté la modestie de Gruby, et ce fut avec raison. Personne n'était plus que lui ennemi du tapage, de la réclame et du charlatanisme, qui

déshonorent de nos jours tant de professions et même la profession médicale.

Gruby avait conscience de sa valeur, assurément, mais comme valeur personnelle, n'excluant nullement, et au contraire, la valeur des autres. J'ai toujours vu Gruby respectueux du savoir quel qu'il fût et à quelque branche des connaissances qu'il appartînt, à condition que ce fût un savoir personnel. Ce dont il avait horreur, c'était des ânes chargés de reliques, de ces faux bonshommes qui n'ont qu'un répertoire de perroquets appris dans les livres, un bagage intellectuel qui ne leur appartient nullement, et dont ils ont pillé un peu partout les éléments, qu'ils étalent ensuite comme leur propriété et même comme leur création : « Ils copient ! » disait Gruby avec mépris.

Quoiqu'il eût une très forte bibliothèque, qu'il l'augmentât chaque jour et fût abonné à un grand nombre de publications scientifiques, Gruby lisait très peu. Livres et journaux restaient non coupés, et je me suis souvent demandé pourquoi il se les procurait. Le temps, du reste, lui faisait complètement défaut pour la lecture. Parfois, quand par hasard ses yeux tombaient, au petit bonheur de l'ouverture d'un livre ou d'une publication, sur un article concernant la microscopie, il en lisait un passage avec moi, et discrètement m'insinuait que ces soi-disant grandes découvertes modernes en

microscopie étaient faites depuis longtemps, qu'il les avait faites lui-même aux environs de 1840, et que beaucoup de ceux qui s'occupaient aujourd'hui de microscopie devraient apprendre à se servir un peu mieux du microscope. Peut-être exagérait-il son appréciation ; il voulait dire, sans doute, que l'on avait trop tendance à tirer des observations microscopiques des conclusions qui, dans la pratique, étaient illogiques, antinaturelles et absurdes; et, certes, quand on pense à la partie funambulesque des théories microbiennes et à la rage calamiteuse de l'antisepsie telle qu'elle est encore virulente dans certaines pharmacies où l'on fait de la médecine à coups de bâton, on ne peut que donner raison à Gruby.

Comme je l'ai dit, Gruby avait un sens de la vie et une intuition de la Nature qui manquent totalement à bien des savants d'aujourd'hui, et c'est ce qui peut faire particulièrement regretter que Gruby ait fait exclusivement de la clientèle depuis 1850, au lieu de continuer ses travaux scientifiques si heureusement commencés et si malheureusement interrompus. Mais Gruby lui-même nous a dit, comme on l'a vu, que son but, dès sa jeunesse, était d'être un médecin guérissant, et que ses travaux n'avaient pour objet que son instruction personnelle à cet effet.

De ce chef, il était naturellement voué à une

certaine obscurité et son renom ne pouvait dépasser le cadre de sa clientèle. Il eût aimé, néanmoins, que son nom figurât dans les annales de la science et que les répertoires contemporains lui rendissent cette justice. Naïvement, il attendait cet événement comme une chose naturelle, et feuilletait parfois les publications illustrées et spéciales où plastronnent « nos grands hommes du jour », sur les pompeux nuages d'une notice retentissante : jamais ni son nom ni son portrait n'y figuraient. Gruby était trop simple pour connaître la cuisine et les ficelles de beaucoup de ces publications, et eût-il connu la recette, il n'était pas homme à tremper le doigt dans la sauce ni à payer le prix du plat du jour au maître-coq. Il n'était pas de son époque. L'absence de tout dithyrambe de ce genre, soit en librairie, soit même dans le plus petit dictionnaire, en l'honneur de Gruby, montre suffisamment qu'il ne joua pas le rôle de Mécène qu'on lui a tant attribué dans quelques petits journaux, dont la plate littérature finit par lui donner une bien piètre opinion du titre de gens de lettres que se donne parfois une certaine catégorie de reporters. Aussi me disait-il un jour à ce propos, en plaisantant :

— Est-ce qu'ous êtes homme de lettres, vous? Nous sommes hommes de lettres tous les deux, puisque nous écrivons des lettres!

Gruby n'était pas ennemi des distinctions honorifiques, mais il n'était homme ni à les rechercher pour elles-mêmes ni même à en accepter qu'il n'eût point eu conscience d'avoir méritées. Il fut très flatté lorsqu'il fut décoré de la Légion d'honneur ; elle lui était bien due et il en avait bien conscience, mais certainement il ne comprit pas qu'il la dut bien davantage à l'influence d'Alexandre Dumas qu'à quelque reconnaissance que ce fût de ses services. Et à coup sûr, sans Dumas, Gruby n'eût jamais été décoré. A ce propos, je me souviens qu'une personne quelque peu de sa parenté lointaine, ayant à Paris une belle situation et de hautes relations, lui fit miroiter la rosette d'officier s'il consentait à faire une situation pécuniaire honorable à son propre neveu, afin de lui permettre de s'établir et de contracter un honorable mariage.

— Donnant, donnant, lui disait cette personne, établissez votre neveu et je vous promets la rosette.

Gruby déclara ne rien comprendre à une telle proposition ; il répondit que son neveu devait arriver à quelque chose par lui-même, comme lui, Gruby, avait fait, et qu'un surcroît de distinction devait être le fruit de la reconnaissance en lui d'un plus grand mérite, s'il y avait lieu, mais non d'un marché.

La discrétion était une des qualités de Gruby ; il

avait le respect de lui-même et des autres, et une remarquable pudeur en toutes choses, une vraie délicatesse, malgré certaines brusqueries à l'adresse de ceux qui, précisément, froissaient en lui ces sentiments, soit par une afféterie qui lui déplaisait, soit par des flatteries dont il sentait l'exagération, ou par quelques façons qui lui paraissaient manquer de tenue. Un jour, une femme bavarde et collante lui vantait l'affection que sa fille avait pour lui. Il la poussa vers la porte en lui disant assez sèchement : « Je n'ai pas besoin qu'on m'aime, moi, madame ! »

Ce vieux garçon impénitent, cet isolé volontaire de toute famille, avait cependant un sens exquis de la famille et de ses joies affectives et il adorait les enfants. Bien des lettres que j'ai écrites pour lui à d'intimes et vieux amis me l'ont montré invariablement sous ce jour presque tendre. Les témoignages de la sensibilité de Gruby sont nombreux. Mademoiselle Read me rappelait elle-même dans quels termes émus il parlait à une grande amie commune, le grand poète, la pénétrante philosophe, madame Ackermann, du jeune et délicat poète Charles Read, qu'il avait vu naître et que la mort ravit trop tôt à l'affection des siens et à un avenir plein d'heureuses promesses. Je pourrais citer bien des traits de ce genre.

Loin de faire étalage des petits articles qu'on lui

consacrait dans les journaux, il ne me les faisait jamais lire, les regardait à la dérobée et les cachait même comme s'il en eût été gêné. S'il faisait une petite aumône, soit en argent, soit en bons de fourneau, système qu'il avait beaucoup adopté dans les derniers temps, il ne faisait pas miroiter aux yeux des pauvres de l'or ou des billets. Du reste, il n'aimait aucun étalage de luxe et ne portait pas le moindre bijou, sauf un chronomètre en or que nul n'eût soupçonné dans sa poche où aucune chaîne ne le dénonçait. Je lui ai toujours connu un lamentable carnet en lambeaux qui avait jadis ému de pitié une bonne âme, laquelle lui avait fait cadeau d'un riche petit portefeuille en cuir de Russie orné de sa signature en or exactement copiée sur une de ses ordonnances. L'objet resta dans son papier de soie et dans son carton à l'estampille de la maison de la rue de la Paix qui l'avait fourni, et Gruby ne s'en servit jamais. Ainsi en était-il de bien d'autres objets du même genre.

Il en était de même de son argent. Gruby eût pu, avec les sommes énormes qu'il gagna à une certaine époque, se constituer une assez belle fortune solide ; il ne paraît pas avoir jamais eu ce souci. Il semble qu'il ait compté sur sa clientèle pour un revenu viager qui durerait autant que lui, à charge à lui de durer autant qu'elle, c'est-à-dire de paraître toujours à ses yeux en bonne santé, jeune

et actif, ce à quoi il réussit presque jusqu'à la fin. En tout cas, le modeste revenu de sa maison de Montmartre et une petite réserve placée en banque eussent paré à l'entretien strict des derniers jours. Le reste était dépensé au jour le jour, comme il arrivait, et sans compter. C'est pourquoi ceux qui crurent à un héritage considérable se trompèrent, sans doute parce qu'ils avaient pris la dépense du capital lui-même pour celle du revenu.

XI

Ce qui faisait l'étonnement des clients de Gruby, c'est qu'il semblait avoir réalisé pour lui-même le côté sérieux de l'ironique adage : « *Medice, sana te ipsum* (médecin, guéris-toi toi-même) ». Gruby n'apparaissait jamais malade : toujours dans son cabinet de consultation, toujours alerte et toujours en bonne mine. On l'admirait, on l'enviait, et, seules, quelques méchantes langues disaient qu'il se fardait. Il ne se fardait pas ; il avait bonne mine parce qu'il était de tempérament sanguin, voilà tout. Assurément il se soignait méticuleusement, mais sa bonne santé était plus apparente que réelle, dans les dernières années de sa vie surtout.

N'avoir pas l'air malade, tel était son grand souci, et pour y réussir à peu près il faisait de vrais prodiges d'énergie. De tout temps, il répondit toujours évasivement à quiconque lui demandait des nouvelles de sa santé. Il garda cette attitude à

peu près jusqu'à la fin. Dans les dernières années, pourtant, un mal de jambe, sur la nature duquel je ne suis pas exactement fixé (1), l'affligea si cruellement que, marchant avec des béquilles dans l'appartement et obligé de garder la jambe étendue sur une chaise, il ne put dissimuler et confia à plusieurs personnes et à moi-même qu'il était bien malade. Depuis longtemps, il était affligé d'une hernie qui l'éprouvait aussi cruellement, et par d'autres infirmités pour le soulagement desquelles il s'ingéniait à faire fabriquer des coussins de toute nature, en caoutchouc, en paille d'acier, en ressorts à boudins, en balle d'avoine, en paille, etc., sans qu'aucun d'eux lui réussît vraiment.

Au plus fort même de ses maux, il avait à cœur de ne pas interrompre ses consultations. Elles se faisaient, il est vrai, de plus en plus clairsemées. Il ne venait plus personne le matin; la plupart du temps il ne donnait signe de vie à ses domestiques que vers onze heures ou midi. L'après-midi, il venait encore quelques personnes sur rendez-vous, mais de moins en moins nombreuses. Il ne sortait plus que fort peu et la consultation de l'après-midi se confondait avec celle du soir. Encore peut-on dire que la routine en faisait plutôt les frais. Gruby s'endormait parfois au milieu d'une consul-

(1) C'était, je crois, une phlébite.

tation, laissant ses clients dans un réel embarras. C'était dans ces moments de détente physiologique et de résolution musculaire que, surtout vu de profil, il apparaissait vraiment vieux, chenu et caduc.

Dans les derniers temps, c'était à peine si Gruby pouvait, de quatre ou cinq à huit heures du soir, recevoir cinq ou six personnes. Ces jours-là, il prolongeait aussi son dîner jusqu'à neuf heures, neuf heures et demie, parfois dix heures, somnolant sur sa chaise et essayant en vain de parcourir le *Temps* ou les *Débats*, qu'il faisait prendre chaque jour ainsi que le *Petit Temps*. Enfin il sortait de table, le domestique enlevait le couvert, j'allais m'installer à sa place, Gruby revenait avec ses papiers et sa correspondance, et tant bien que mal nous lisions quelques lettres et y répondions. Mais fort souvent il somnolait encore, laissait tomber de sa main engourdie papier et plume, puis, finalement, renonçait à continuer, me disait bonsoir et se retirait.

Au milieu de cette faiblesse croissante, il avait cependant, par intermittence, des regains assez fréquents de son ancienne activité. Ces jours-là, il reparaissait le petit homme vif que j'avais connu à soixante-quinze ans, plein encore de la vitalité remuante des sanguins d'âge mûr. D'assez bonne heure, le matin, il sonnait son domestique, faisait

son petit déjeuner et sa toilette comme autrefois au temps de ses consultations de la matinée; seulement personne n'était plus là pour le consulter, et Gruby sentait ce vide morne d'autant plus que son excellente mémoire remettait sous les yeux de sa pensée le temps où son salon était plein, tandis que les deux sonnettes de l'entrée annonçaient sans cesse de nouveaux arrivants. Il semblait une âme en peine dans ce désert, dont le silence n'était plus interrompu que par le monotone jargon d'un perroquet brésilien qui ne savait parler qu'espagnol. Gruby ne savait alors comment tuer le temps ces jours-là; parfois j'étais là, quand, la veille, ayant prévu cette journée de reviviscence, il m'avait averti ; mais souvent ses prévisions ne se réalisaient pas, et je venais moi-même me morfondre pendant des heures, pour apprendre ensuite que ses domestiques ne l'avaient vu que vers le soir.

Dans ces conditions, c'était pour lui un voyage presque impossible que de monter à sa maison de Montmartre, même en voiture; il n'y allait pour ainsi dire plus; le domestique s'y rendait parfois, sur son ordre, pour tel ou tel objet; les vieux concierges en descendaient rue Saint-Lazare pour ce qui concernait leur emploi, et tous les soirs le jeune homme qui s'occupait du fonctionnement, très mécanique, du petit Observatoire, en apportait le bulletin journalier. En outre venait également

presque tous les soirs un autre jeune homme, qui « bricolait » là-haut pour le compte de Gruby et avait le titre de jardinier. Il y avait, en effet, au delà du derrière de la maison et d'une petite ruelle, un carré de terrain en pente abrupte auquel on accédait par une palissade en planches. Ce n'était pas une petite affaire que de faire pousser là quelque chose; enfin ce brave garçon avait réussi, néanmoins, à y entretenir quelques plantes, à force de soins, d'eau, d'engrais et même de terre rapportée. Mais l'une de ses plus grandes occupations était de se créer de l'occupation, au moins aux yeux de Gruby, car il avait grand besoin du très maigre salaire que lui octroyait Gruby à cet effet.

Tout cela donnait encore à Gruby l'illusion que son ancienne existence continuait sur le même canevas qu'autrefois.

Tout cela finissait, cependant, et Gruby finissait aussi. Les morts, on ne les comptait plus; c'étaient des hécatombes, à la fin. Les vivants étaient tout autres; la vie aussi. Gruby passait au milieu des déploiements merveilleux du progrès moderne avec admiration, en spectateur satisfait, mais qui ne se rend pas un compte précis des choses et demeure enfermé en lui-même. Les Expositions avaient toujours été une de ses passions; l'Exposition de 1889, où sa tente d'ambulance avait obtenu la plus haute récompense, eut comblé ses vœux,

sans le désir de voir celle de 1900, à laquelle on se préparait déjà activement et où il espérait bien faire meilleure figure encore avec cette même tente, mais dans tout son déploiement complet et de nouveaux perfectionnements. Pendant longtemps, je lui fis plaisir en lui montrant cette date comme susceptible d'être atteinte et dépassée par lui. Il me répondait en plaisantant mon optimisme à son égard, mais sa plaisanterie même indiquait sa confiance en sa vieillesse encore verte, et dans son regard bien vivant et fixé sur le mien, je voyais un sourire et une espérance.

Dès 1897, cependant, il devint clair qu'il perdait cet espoir, avec d'autres illusions; ce fùt à cette époque qu'il me surprit un peu par un souci tenace — et qui n'était pas dans ses habitudes — de faire le compte aussi exact que possible de tous ses dons personnels à l'*Association des Dames Françaises.*

La passion qu'il avait toujours eue pour tout ce qui concernait la philanthropie en général, et les secours aux blessés en particulier, avait peut-être rendu là sa sollicitude importune comme voisinant trop avec l'idée fixe; il était manifeste que les idées personnelles de Gruby ne pouvaient être le centre exclusif de la vie de cet organisme, et des développements heureux de cette société qui avait des exigences propres; mais il n'en est pas moins vrai

que si Gruby fût mort en 1895, ma conviction est que l'*Association des Dames Françaises* eût recueilli un legs important.

On se demandait parfois, dans son entourage immédiat, quelle était la fortune approximative de Gruby et quel genre de testament il ferait. L'opinion était qu'il ne laisserait rien à sa famille, pour laquelle on connaissait ses sentiments; que, peut-être, s'il était fortement conseillé dans ce sens, il laisserait quelque petite somme aux personnes qui, depuis des années, avaient eu pour lui tous les égards et toute la complaisance possibles; mais la conviction était qu'il avantagerait l'*Assistance publique* sous ses principales formes dans son arrondissement, et laisserait la plus grosse part à l'*Association des Dames Françaises;* certaines autres petites sociétés espéraient également quelque chose et on leur faisait aussi volontiers crédit à ce sujet.

Tout le monde devait garder ces illusions jusqu'à ce qu'elles fussent complètement évaporées dans la constatation même de leur néant. Seul, ou à peu près seul, j'avais deviné la vérité, et même plus d'un an avant le décès du docteur Gruby, dans un moment d'intuition réelle, j'avais écrit exactement de quelle particulière façon il mourrait; depuis que j'étudiais obstinément et au jour le jour la psychologie de Gruby, cela m'était presque permis.

L'année 1898 s'ouvrit sur la ruine à peu près complète de sa santé, la ruine irrémédiable. A partir de ce moment-là, il se jugea lui-même perdu. Tout se compliquait, et Gruby, atteint dans les fonctions urinaires, consulta un confrère voisin, ami et commensal, qui s'était spécialisé dans cette branche de la médecine. Le médecin ne se guérissait plus lui-même, les autres n'allaient pas non plus le guérir ; peut-être même, à son tour, n'allait-il pas suivre leurs prescriptions.

Vers le milieu de l'année, les derniers clients s'étaient évanouis ; les rares restés fidèles et qui venaient encore de Paris, et surtout des environs, n'étaient plus reçus, même munis d'un rendez-vous donné par moi-même en réponse à leurs lettres, et concluaient à l'inutilité d'un nouveau déplacement. Les lettres elles-mêmes devenaient rares ; celles qui arrivaient encore émanaient de personnes que Gruby soignait depuis longtemps par correspondance, ou de clients récents qui, n'ayant pu être reçus, le consultaient par lettre, les uns ni les autres ne se rendant un compte exact de son état.

Je venais à peu près aux heures de son caprice, parfois deux et trois fois par jour, malgré la distance ; car après avoir longtemps habité le dix-huitième arrondissement, j'étais allé me fixer à Auteuil, quartier qui m'avait toujours attiré.

Gruby en ressentit un certain chagrin, comme si un dernier objet se cassait sous sa main et dans sa vie; cela me sembla lui faire l'effet d'un abandon de plus. Je lui expliquai que, grâce à un abonnement au chemin de fer, tout en étant plus loin de lui par l'espace, j'étais aussi proche par le temps; il parut résigné, mais non convaincu.

Le jour où j'avais pris cette décision, d'ailleurs, je ne prévoyais pas la fin si rapide de Gruby.

Comme Gruby, maintenant, ne donnait plus de consultations, nous nous installions dans son cabinet devant une petite table anglaise en acajou, pliante, branlante et à peine suffisante pour permettre à une seule personne d'y écrire à l'aise.

Gruby s'asseyait sur une chaise cannée garnie d'un coussin volant, moi sur une chaise quelconque, et l'on mettait les papiers par terre quand il y en avait trop pour la table. C'était aussi sur cette petite table que les domestiques, maintenant, lui apportaient ses repas.

Depuis quelque temps, Gruby avait découvert un thé russe d'origine japonaise, dont il faisait une assez forte consommation. Quand il découvrait quelque chose, il m'en faisait souvent part et me demandait mon appréciation. Un jour, il m'avait fait goûter ce thé, que j'avais trouvé excellent à tous égards, au point de n'en plus vouloir moi-

même consommer d'autre. Depuis, chaque jour, nous en buvions ensemble plusieurs verres.

Quand j'arrivais, Gruby mettait des verres sur la table, retirait du foyer une théière en porcelaine où le thé bouillait, et le versait dans les verres préalablement garnis de sucre candi qui éclatait avec bruit au contact du liquide brûlant. Nous « sirotions » cela ensuite à petites gorgées, en faisant chaque fois le même éloge du thé.

— Comme il est étonnant! disait Gruby, comme il a une belle couleur! comme il est harmonieux!

C'était vrai; mais il eût été meilleur encore infusé que bouilli et rebouilli, comme cela se passait dans la cheminée de Gruby. Nos dégustations ne prirent fin qu'avec l'éclatement de la théière, vers l'époque où toute porcelaine se brouille avec le feu, inévitablement.

Ainsi concentrée dans ces derniers efforts, la vie de Gruby avait encore des lueurs et des lucidités, une sorte d'activité intermittente comme celle d'une flamme qui donne de derniers jets de clarté avant de retomber sur elle-même pour s'éteindre tout à fait.

Chaque jour, je m'attendais à le voir me demander de l'aider à mettre ordre à ses affaires, au moins dans ce vaste appartement où le chaos était indescriptible. C'eût été une tâche bien au-dessus de ses forces; je compris qu'il ne songeait pas à

l'entreprendre et encore moins à espérer la mener à bien. Il me fit l'effet de prévoir sa fin très prochaine, et de l'attendre maintenant au jour le jour comme une catastrophe imminente.

Certainement, Gruby se désintéressait de tout et de tous. On le trouverait, un jour prochain, mort derrière sa porte, laissant tout au destin des choses. De jour en jour, cette triste prévision prenait de plus en plus corps dans mon esprit.

Les domestiques devenaient inquiets ; ils souffraient de voir ce vieillard si malade se raidir encore contre l'évidence et refuser leurs soins comme n'en ayant pas besoin. Il me sembla que Gruby, la mort et « l'aut' côté », étaient en train de faire un pacte de silence. Il eût fallu qu'il prît le lit. Il n'avait pas de lit et pas la place d'en mettre un ; il ne pouvait mourir que debout, sur une chaise ou sur le parquet.

Vers le milieu d'octobre 1898, on ne le vit pour ainsi dire plus. A travers la porte, il donnait ses ordres à ses domestiques, recevait quelques aliments auxquels il touchait à peine et demandait si j'étais là, en recommandant de me dire de venir le lendemain. Il ne me reçut plus moi-même, néanmoins, tout travail lui étant devenu impossible, au point qu'il ne décachetait même plus ses lettres.

Chaque jour je trouvais les domestiques plus in-

quiets. Ils pénétraient encore dans son cabinet pour un service sommaire, mais ne le voyaient pas.

Le dimanche 13 novembre, la porte du cabinet resta close, fermée à clef en dedans. On finit par s'inquiéter, on frappa, on l'appela, on lui offrit des services; il répondit à peine et d'une façon inintelligible. On n'osa pas forcer la porte, personne n'étant là qui eût assez d'autorité dans la maison pour prendre cette responsabilité. On se borna à venir de temps en temps écouter avec angoisse, et l'on fut bientôt convaincu que Gruby devait être derrière cette porte, mourant ou déjà mort.

Je n'étais pas venu ce dimanche. Quand j'arrivai le lendemain lundi, je reprochai aux domestiques de n'avoir pas osé agir en appelant des témoins honorables. La situation ne pouvait durer, et j'envoyai chercher le commissaire de police, qui arriva avec un serrurier.

La porte de son cabinet fut ouverte, et nous eûmes la solution de ce qui était encore une énigme.

Le docteur Gruby, vêtu seulement de linges de nuit, gisait par terre, mort, à côté d'une couverture de laine, d'une chaise renversée ainsi que la petite table anglaise, avec des débris de vaisselle et les aliments intacts qu'on lui avait apportés l'avant-veille. Il avait dû tomber en entraînant tout cela, ou, une fois tombé, renverser tous ces objets, soit en voulant s'en servir pour se relever, soit en se

débattant peut-être contre la mort. Le feu était éteint, la pièce glaciale; Gruby paraissait dormir dans une attitude naturelle, un pan de la couverture ramené sur sa tête renversée.

Sans doute il avait voulu finir ainsi, prévu, attendu et accepté ce dénouement. Je dirai même, en psychologue, que cela était dans la logique même de son caractère et de sa vie, et surtout dans celle de son expérience des hommes et des choses.

C'est une rude école de stoïcisme, en effet, qu'une vie remplie comme la sienne, avec les facultés dont il jouissait. Obligé dès l'enfance à ne compter que sur soi-même; plus tard, toujours renfermé en lui-même pour y déterminer scientifiquement les causes des effets dont il était l'observateur très fin dans le champ de ses études; entre temps ayant affaire à bien des hommes offrant également d'autres énigmes à résoudre à sa sagacité, mise nécessairement en éveil par tout ce qui heurte, dans les procédés, le caractère et la manière d'être extérieurs, la conscience d'un homme ayant une vie surtout intérieure. Plus tard encore retrouvant le même champ d'étude dans les foules qui passaient et repassaient près de lui, en le frôlant de leurs contacts multiples, multiformes et contradictoires; n'ayant souvent récolté, comme tous ceux qui font le bien selon leur idéal intime, que bien des désillusions, des déboires et des étonnements;

ayant vu peu à peu disparaître de son horizon presque toutes les solides amitiés, impitoyablement fauchées par la mort ; fixé, du reste, sur les limites mêmes et ordinaires de l'amitié, trop souvent paralysée par tant de liens qui empêchent journellement son action ; sachant, lui, médecin, s'étant soigné lui-même si longtemps, que là où la vieillesse et la maladie ont achevé leur œuvre de transformation rétrograde du corps il n'y a qu'à s'endormir dans les bras même de la Nature, qui, seule, possède la solution de tous les problèmes biologiques et détient le remède transcendant de tous les maux, et des bénédictions même pour la mort ; ayant, de plus, eu la précieuse fortune d'arriver debout jusqu'à la porte même du tombeau sans passer par la longue infirmité du lit d'agonie ; assez philosophe pour avoir retiré sa confiance, trop souvent trompée, aux hommes et aux choses ; arrivé, d'ailleurs, à cette phase du détachement complet, spécial aux mourants, et qui est un baume que la Nature verse sur l'étroit passage du temps à l'éternité pour en faciliter l'accès et la délivrance ; en paix, du reste, sans doute, avec lui-même, dans la conscience d'avoir bien et utilement vécu, il n'était pas étonnant que cet homme de caractère quittât la vie comme il y était entré, seul avec lui-même et ce Dieu des esprits de toute chair qu'il révéra toujours comme l'Intelligence Formatrice du Monde et

le salut de tous les êtres et de toutes les choses.

Un dernier trait peindra ce stoïque état d'âme. Quelqu'un ayant fait observer que si une lampe allumée se fût trouvée sur cette petite table, au milieu de ce chaos, toute la maison eût flambé, les domestiques expliquèrent que depuis plusieurs jours le docteur Gruby n'allumait plus de lumière le soir. En novembre !

La mort ne visita donc point Gruby à l'improviste ; il l'attendait, et la porte qu'il venait de refermer sur le monde, c'était en réalité à elle qu'il l'ouvrait.

XII

Ainsi mourut Gruby, le 14 novembre 1898, à l'âge de 88 ans, trompant l'espoir de bon nombre de personnes qui, sur les apparences qu'il eut longtemps d'une indéréglable santé, ne doutaient pas qu'il atteindrait son siècle.

Les domestiques relevèrent le corps, le vêtirent et le placèrent sur un étroit lit de parade improvisé dans le petit salon qui précédait immédiatement son cabinet de consultation. Le visage de Gruby n'avait plus alors aucune ressemblance avec le masque qu'il avait conservé à peu près jusqu'à la fin de sa vie; il faisait l'effet d'une coque vide et sèche, sans rien même de cette sorte de plénitude fugitive, mais souvent remarquable, que donne la mort, au moins pendant quelques heures, et son corps lui-même était d'une maigreur extrême.

Ce fut par les journaux que l'on connut la mort du docteur Gruby, en France, en Autriche, en

Allemagne et jusqu'en Amérique, où la presse en parla, et c'était la preuve que son nom jouissait encore d'une assez grande notoriété, à laquelle le côté tragique de sa fin donna, il est vrai, un curieux et dernier relief.

A notre époque, où les sciences occultes ont une certaine vogue et prétendent expliquer les problèmes des choses, il peut être intéressant de les interroger sommairement sur les caractères généraux de la nature de Gruby.

Un astrologue dirait, d'après la date de naissance de Gruby, qu'il était né sous l'influence des derniers degrés du signe zodiacal du Lion, qui symbolise la force, le courage et le feu, cette énergie interne qui mène à maturité les fruits naturels par les propres forces de la nature. Le signe du Lion symbolise le centre cardiaque, qui régit la circulation des forces sanguines, et le vortex igné de la vie physique. Ceux qui, comme Gruby, sont nés sous cette influence sidérale, ont une constitution physique très forte, et des ressources vitales qui réparent rapidement chez eux les forces que la maladie peut avoir momentanément altérées. Les hommes influencés par ce signe sont généreux pour leurs amis, parfois même jusqu'à l'excès. Ils sont naturellement sympathiques et ont la force magnétique qui excite chez les autres les sympathies latentes. Ils sont impulsifs et passionnés,

honnêtes et fidèles. Leurs facultés intellectuelles les poussent à atteindre sans cesse un état supérieur, et leurs idées sont plus grandes que leurs moyens de les réaliser. Ce sont des hommes de cœur, d'un caractère résolu, fier et ambitieux. Né quelques jours plus tôt, Gruby eût eu une stature élevée ; né sous les derniers degrés de ce signe zodiacal, il en portait bien les caractères, mais sous une petite taille : il avait bien les larges épaules, le visage ovale, les yeux assez grands et saillants, le teint animé que donne cette influence sidérale, deuxième symbole astrologique du trigone du feu. Au point de vue du caractère, il était bien de ces hommes se mouvant toujours sur les plans animiques et passionnels d'une nature ardente et sensitive, par conséquent prompte et impulsive, cédant facilement aux emportements du moment, sous l'impulsion du cœur dominant la tête au point de les rendre, dans ces moments-là, aveugles, durs et injustes, inaccessibles même aux raisonnements, jusqu'à ce que l'accès soit passé. Gruby m'a donné quelques échantillons de ce caractère, et à bien d'autres qu'à moi ; mais il est de toute justice de dire que, l'accès fini, il redevenait tout de suite calme, adouci, affable, conciliant, n'en voulant jamais, chose notable, à ceux qu'il avait pu offenser, et prêt même à leur faire toutes sortes d'excuses et de gracieusetés pour leur faire oublier

son moment d'humeur. C'était un des beaux côtés de Gruby, et peu de personnes ont compris ces brusques contrastes de sa nature.

Je vais citer, à ce propos, une petite anecdote qui m'est personnelle. J'avais acheté, un soir, dans le quartier, pour mon usage, des coupes à champagne en cristal de couleur ; je les déposai sur la table de l'antichambre en recommandant au domestique de ne pas me les laisser oublier en partant. Ce soir-là, Gruby était sorti. Vers onze heures, ne le voyant pas rentrer, je m'en fus, oubliant mon paquet, auquel le domestique lui aussi ne pensait plus. Le lendemain soir, j'étais à peine arrivé que Gruby, qui dînait, sonne à coups redoublés son domestique, lequel bientôt, à ma grande stupéfaction, m'apporte, dans la pièce aux plantes où je m'installais en attendant que la table de la bibliothèque fût libre, tout un dessert formé d'une énorme tranche de pastèque rose et d'une assiette de glace à la framboise, en me priant, de la part de Gruby, de bien déguster ces choses « étonnantes », et d'en accepter encore si je les jugeais bonnes.

Je m'étonne d'une telle amabilité. Soudain je me souviens de mon oubli de la veille et m'écrie :

— Et mes coupes ! à propos ? vous ne m'y avez pas fait penser hier ! Je les ai oubliées ; où sont-elles ?

— Justement, me dit le domestique, c'est toute une histoire.

Il me la raconte. Gruby était rentré tard, tout le monde couché, comme cela lui arrivait parfois. En allumant sa petite lampe pigeon, dans l'antichambre, il avait aperçu le paquet. Un paquet là, ce ne pouvait être que pour lui ! Il l'emporte de « l'aut' côté », le déballe, voit les coupes, et comme il n'a rien commandé de semblable, la chose prend à ses yeux les proportions subites d'une insondable énigme. Toutes les explications lui viennent, excepté la bonne. Le lendemain, l'énigme planait toujours sur ces coupes mystérieuses dans l'esprit de Gruby. Sa première action est d'accourir faire une scène au domestique pour « cette chose étonnante » et incompréhensible : *Quis? Quid? Ubi? Quibus auxillis? Cur? Quomodo? Quando?* toutes les interrogations classiques éclatent sur ses lèvres, et quand enfin le domestique peut parler et lui dit tout bonnement le simple mot de l'énigme, Gruby, en guise de péroraison, s'écrie :

— Il faut toujours prévenir d'avance ! vous faites des complications et des confusions !... Vous êtes bien étonnant !... Comment est-ce que l'on peut débrouiller cela, maintenant !

Gruby n'avait pu croire que, d'une façon ou d'une autre, ces coupes ne fussent pas à lui, puisque c'était un paquet qui était, à sa rentrée, seul, sur

la table de l'antichambre ; ce ne pouvait être qu'un cadeau que quelqu'un lui faisait. Mais comment se faisait-il qu'il n'y eut ni carte ni lettre accompagnant l'objet? voilà encore une autre chose bien étonnante et une autre confusion! Puis, le paquet reficelé, tant bien que mal, était déjà placé « de l'aut' côté », sur les « collines éternelles » ; quelle affaire que de le faire redescendre dans la plaine !

Et il repartit en trombe, pestant et maugréant contre les confusions. La réflexion vint alors, et l'idée de m'apaiser d'avance au cas où je prendrais la chose du mauvais côté, ce qui n'était pourtant pas dans mes habitudes. De là cet envoi de friandises pour aplanir diplomatiquement la route, au moins dans sa pensée. Avec beaucoup de calme, après mes remerciements, il me fit ses excuses et m'obligea à emporter une autre énorme tranche de la gigantesque pastèque « très étonnante et qui était d'Hongrie », mais je ne rentrai en possession de mes coupes que deux jours après. Les collines éternelles étaient hautes et escarpées, on n'avait pas le temps, et tout cela était des complications et des confusions.

Je m'étais rarement autant amusé.

La promptitude de Gruby l'entraînait parfois jusqu'à des réponses stupéfiantes d'irréflexion. Un jour, une circonstance tout à fait subite et imprévue

m'avait empêché de venir. Le lendemain, le domestique me dit qu'il avait erré toute la soirée dans l'appartement à m'attendre, comme une âme en peine.

Il me reprocha vivement mon absence de la veille et me dit :

— Il faut toujours prévenir d'avance !

J'eus beau lui expliquer qu'obligé, pour une affaire subite et grave, de m'absenter de Paris, j'avais été pour cette même affaire retenu hors des murs tard dans la soirée sans moyens suffisants de communication et ne pouvant même recourir au télégraphe, fermé ce jour-là et dans ce pays-là à partir de trois heures après-midi, il n'en démordait pas :

— Il faut toujours prévenir d'avance.

— Alors, lui dis-je ironiquement, si, le soir, en descendant mon escalier pour venir chez vous, je me cassais la jambe ?...

— Toujours prévenir d'avance ! ! s'écria Gruby, en s'enfuyant pour couper court au reste et avoir le dernier mot.

Un quart d'heure après, il revenait tout doucement, porteur à mon intention de quelque friandise, « d'Hongrie » ou d'ailleurs, pour me la faire apprécier.

Néanmoins Gruby, si empressé à se faire pardonner ses petites brusqueries envers les autres,

ne pardonnait pas aussi facilement les injures qu'on pouvait lui faire, et surtout l'abus que certaines personnes firent de sa générosité et de sa bonté. Ceux qui l'ont exploité en ont su particulièrement quelque chose.

Puisque j'ai parlé des influences sidérales dont était marqué Gruby, j'ajouterai que la Nature ne l'avait pas fait idéaliste du tout et lui avait refusé le sens de l'art, soit en littérature, soit en peinture, soit en architecture, soit en musique. En un mot comme en cent, il n'y connaissait rien, et n'admettait que le côté réaliste, pratique, matériel des choses. Un objet de bazar, ingénieux et utile, avait plus de valeur à ses yeux qu'un objet d'art quel qu'il fût. Ce qu'il admirait dans la Nature, c'était le côté magnifiquement mécanique, plein de vie, plein de logique et plein d'intelligence, attestant des directions suprêmes émanant d'une infaillible sagesse. Gruby était un déiste convaincu.

En regardant ses portraits, très ressemblants et nullement flattés, surtout celui qui le montre à soixante-quinze ans environ et bien tel que je l'ai connu à cet âge, on est frappé par le genre de beauté de cette tête, dont les lignes principales ne peuvent échapper à l'attention. Ce front en dôme atteste une belle organisation cérébrale, et le pli de la pensée orne l'entre-deux des sourcils, rudes et broussailleux, presque droits, signe d'un caractère

mâle et sagace, n'acceptant que la preuve de l'expérience, confiant en soi et doutant un peu des autres et de leurs moyens. Au pli du front, indice de la curiosité investigatrice, correspond, dans la figure de Gruby, la froide beauté de ses yeux pénétrants et saillants un peu comme ceux des ruminants, organe que Gruby conserva excellent jusqu'à la fin et apte, comme dans sa jeunesse, à fouiller à travers la lentille du microscope les secrets de la vie infinitésimale. Les larges oreilles attestent également la bonne organisation du sens de l'ouie, qui, avec ceux de la vue, de l'odorat et du tact, sont les éclaireurs de la connaissance expérimentale. Chez Gruby, le nez est relativement petit, droit, régulier, matériel mais non sensuel, indiquant l'énergie, la fermeté et même l'entêtement. La bouche, assez largement fendue, n'a pas non plus les caractères de la sensualité, quoiqu'elle soit matérielle comme le bas de la figure et toute la face. Ces lèvres savent parler convenablement et à propos, c'est là leur genre d'éloquence ; elles se tiennent fermées et accusent le sens de la propreté, de l'exactitude, d'un certain ordre dans l'esprit, et de la discrétion ; leur dessin assez correct et leur manière naturelle de clôture sans effort indiquent l'honnêteté, la réflexion, la fermeté, le jugement et la justice dans le caractère. Dans cette bouche, cependant, il y a quelque

nuance d'amertume ; on voit que l'homme a lutté et souffert et qu'il a perdu des illlusions. Dans le portrait de Gruby à quatre-vingt-six ans, ces nuances s'accusent en traits plus nets : la fermeture de la bouche n'est plus la même, elle est un peu forcée et obstinée ; il semble que l'homme a fait sa dernière expérience et dit le dernier mot de son appréciation des hommes et des choses, pour se replier désormais tout entier en lui-même. Le menton donne enfin la dernière note. Il est assez fort, charnu et saillant, mais ferme, indiquant l'homme de fermeté, de prudence et de réflexion, en même temps que l'habileté à diriger la matière ou les choses matérielles avec avantage, selon les conseils même de la sagesse matérielle. Il se double, il est vrai, et de ce chef accuserait une certaine sensualité, qui, chez Gruby, était une assez notable gourmandise, mais tempérée par les règles de sa propre hygiène et les conseils de sa raison.

Dans l'ensemble de cette figure, c'est le côté intellectuel, certainement, qui domine le côté matériel, mais cette intelligence appartient tout entière au monde matériel et à ses seules lumières raisonnables.

Aussi, Gruby, qui avait le génie de l'observation, de l'analyse, des classifications à l'infini, était-il dépourvu du sens de la synthèse. On l'a vu, quand

il essaya de m'expliquer le fonctionnement de sa bibliothèque. En face d'un objet à étudier, son premier mot était : On ne sait pas ce que c'est, et le nom que l'on donne à cet objet par habitude ne l'explique pas. Alors il analysait ses parties une à une, en les séparant de l'ensemble pour les considérer à part et en elles-mêmes, les désignant par des numéros et des numéros *bis*, des lettres alphabétiques de toutes formes, se perdant au milieu de toutes ces analyses sans pouvoir refaire une synthèse ni totale ni partielle. En cela, il avait peut-être l'esprit juif, mais non l'esprit israélitique. Cette lacune de son esprit expliquait le chaos qui l'entourait et dans lequel il ne lui eût jamais été possible de mettre aucun ordre habitable.

On nous pardonnera cette petite digression astrologique et physiognomonique, d'ailleurs incomplète, en faveur de son côté intéressant.

La rédaction du billet de faire part fut retardée jusqu'à la dernière minute ; on ne savait comment ni au nom de qui le rédiger. Quelques intéressés, que je ne désignerai pas plus explicitement, s'étaient mis en avant pour organiser la pompe et figurer sur la lettre, au cas où ils figureraient sur le testament. On faisait prendre d'heure en heure des nouvelles... du testament, pour se décider, et enfin l'on se désista à la dernière minute devant l'ab-

sence de plus en plus confirmée de toutes traces de dispositions testamentaires. Le billet fut donc rédigé par les Pompes funèbres dans les vagues termes suivants :

M

Vous êtes prié d'assister aux Convoi et Enterrement de

Monsieur le Docteur David GRUBY

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE

décédé le 14 Novembre 1898, à l'âge de 88 ans, en son domicile, rue Saint-Lazare, 66;

Qui se feront le Vendredi 18 courant, à neuf heures *très précises.*

On se réunira à la Maison mortuaire.

Regrets.

De la part de la Famille et de ses nombreux amis.

L'Inhumation aura lieu au Cimetière Montmartre.

Presque personne ne reçut cet avis funèbre, faute d'adresses exactes et récentes; on l'envoya d'après celles d'un vieux répertoire trouvé dans le cabinet de Gruby, les autres répertoires se trouvant, avec mes papiers, sous scellés dans la biblio-

thèque. Moi-même reçus le faire part à mon ancien domicile. La faute en fut tout entière au fonctionnaire judiciaire qui posa les scellés, car j'étais là, je lui offris mes renseignements et mes services inutilement; il me regarda comme un événement, et, sans me répondre, se mit à poser ses petits cataplasmes de cire sur toutes les portes. Je le laissai faire tranquillement. Au moment où il allait enfermer les domestiques dans la cuisine par le même procédé, je crus devoir implorer la grâce de ces braves gens, puis la grâce de la cuisine elle-même, dont leur chambre dépendait, et enfin, voyant que j'obtenais ces deux grâces, je poussai le sauvetage jusqu'à obtenir qu'ils fussent — comme c'était bien logique et naturel — nommés gardiens des scellés, ce dont ils me remercièrent comme d'un réel service qui leur épargnait tous les ennuis d'un déménagement hâtif.

Cette imprévoyance, l'envoi des lettres de faire part au dernier moment, l'heure matinale du convoi dont les journaux ne donnèrent avis que le matin même, enfin le désarroi de ces funérailles, dont nulle famille ne s'occupait officiellement, réduisirent naturellement l'assistance à un vrai minimum. A mon grand déplaisir, je manquai moi-même complètement l'enterrement. Quand j'arrivai rue Saint-Lazare, de la gare où un train m'avait déposé en retard de quelques minutes, on me dit que

le cortège était parti à neuf heures juste. Je demandai s'il y avait un service à la synagogue, on me dit que non, et j'enfilai en hâte la rue Blanche, espérant rattraper le convoi. Je fus déçu. Lorsque j'arrivai au cimetière du Nord, je rencontrai sur le boulevard le jardinier et l'observateur de Montmartre, qui m'apprirent que tout était terminé. Il n'était pas neuf heures et demie.

J'appris alors quel petit nombre de personnes avaient pu assister au convoi ; on me dit que beaucoup de fleurs, dont une quinzaine de couronnes, figuraient au corbillard, parmi lesquelles on distinguait celle de l'*Association des Dames Françaises*, une de madame la comtesse Foucher de Careil, présidente de ladite *Association*, une de la *Société de secours Austro-Hongroise*, une de la *Société philanthropique du Prêt gratuit*, et une surtout qui portait cette inscription anonyme et sentimentale : « *Il a vécu seul, il est mort seul, dans un dernier baiser de Dieu.* » La personne qui avait exprimé cette idée connaissait certainement la psychologie de Gruby, car, en effet, on peut dire de lui qu'il a vécu et est mort seul avec lui-même.

Quatre discours furent prononcés devant le caveau provisoire où l'on déposa le cercueil. M. le docteur Duchaussoy, secrétaire général, fondateur de l'*Association des Dames Françaises*, résuma ce qu'il savait de la vie de Gruby et de son dévoue-

ment aux blessés militaires pendant le siège de Paris ; un compatriote de Gruby, M. de Bertha, évoqua le souvenir du pays natal et parla de la double patrie franco-hongroise de Gruby; un médecin, spécialiste des maladies de la barbe et du cuir chevelu, M. le docteur Barbe, parla des travaux de Gruby sur le même objet ; enfin un ingénieur, M. Brüll, après avoir remarqué que le docteur Gruby, de son vivant, n'aimait pas les discours, vanta sa bienfaisance et le loua au nom des clients et surtout des amis. Ces trois derniers orateurs étaient des intimes de Gruby, et faisaient partie du très petit cercle de ses commensaux qu'il invitait, généralement au nombre de cinq, à dîner, à peu près tous les quinze jours et toujours les vendredis.

La famille n'était guère représentée à ces funérailles que par un propre neveu du docteur Gruby, dont j'ai parlé, et auquel les circonstances même imposaient un rôle des plus vagues et des plus effacés.

Maintenant il allait falloir lever les scellés et ouvrir la succession, sous la direction d'un liquidateur judiciaire. La question du testament préoccupait tous les intéressés, qui se figuraient qu'on allait le trouver dans un tiroir, tandis que les plus avisés faisaient remarquer que, s'il y en avait un,

il serait plutôt chez un notaire, lequel se fût déjà fait connaître, et que donc il était probable qu'il n'y en avait pas.

Le neveu de Gruby, portant son nom et lui ressemblant au point qu'on l'eût pris pour son fils, celui-là même dont j'ai parlé plus haut à propos de la rosette de la Légion d'Honneur, s'était fixé à Paris depuis quelque temps et ne pouvait admettre que son oncle ne lui eût pas laissé sa fortune, sur laquelle il avait échafaudé bien des rêves qui devaient finir bientôt par un suicide.

D'autre part, ce parent dont j'ai parlé aussi, et à qui Gruby envoyait une mensualité — comme je l'ai déjà dit et comme une lettre ci-après citée le redira — pour venir régulièrement en aide aux parents pauvres de Hongrie, ne pouvait croire qu'il n'y eût pas de testament. Ignorant mon adresse, il m'avait télégraphié rue Saint-Lazare, en allemand, que : « Frappé par la nouvelle du décès du très vénéré docteur Gruby, il me priait de bien vouloir le représenter et de déposer une couronne à ses frais. »

La dépêche me parvint à mon domicile trop tard pour que je pusse remplir ce double vœu. Il ne m'eût pas été possible, du reste, de représenter la famille, alors qu'elle l'était par le propre neveu du docteur Gruby résidant à Paris.

Je reçus, le lendemain, une lettre détaillée et d'une touchante éloquence :

Après m'avoir dit avec quel effroi il avait lu dans les journaux la nouvelle de la mort du docteur Gruby et m'avoir rappelé l'objet de sa dépêche, M. X... me priait de lui donner tous les détails que l'on demande en pareille circonstance ; il me rappelait que depuis trente ans il se chargeait de distribuer les dons du docteur Gruby à tous les parents pauvres de Hongrie, tous très âgés, impuissants à travailler et à vivre sans ce secours mensuel. M. X... m'exprimait l'espoir que le docteur Gruby avait assuré leur avenir, car il lui semblait impossible qu'avec son amour du prochain il n'eut rien fait pour eux. Enfin M. X... me priait de lui faire savoir les dernières volontés du docteur Gruby et de le tenir à l'avenir au courant des événements.

Je ne pouvais qu'écrire ce qu'il en était exactement, et mon rôle absolument nul dans une liquidation où personne n'avait rien à voir que les hommes de loi et pour le compte du Fisc et du Trésor. M. X... gardait, néanmoins, l'illusion de l'héritage. Le 24 janvier 1899, il m'écrivait de nouveau pour me prier d'attirer par le moyen de la presse l'attention du public sur la vente du mobilier du docteur Gruby, qui devait avoir lieu le 30 du même mois à l'Hôtel Drouot. Nul mieux que moi,

disait M. X..., ne connaissait la provenance, la valeur et la rareté des meubles, des tableaux, des livres, des instruments, des collections scientifiques du docteur Gruby, et les héritiers me garderaient de ce service une extrême reconnaissance. Je ne pouvais, hélas! rien d'efficace.

Croire que le mobilier du docteur Gruby avait une telle valeur, c'était encore une de ces illusions que la légende avait tressée, surtout en Hongrie, autour du lointain prestige de Gruby,

J'ai assisté à toutes les opérations d'inventaire, tant rue Saint-Lazare qu'à Montmartre, et je puis certifier qu'il n'y avait là aucun objet qui méritât qu'on se le disputât comme rare et de grande valeur.

Du reste, dans un pareil entassement, un inventaire réel par experts spécialistes eût été impossible ; il eût demandé des mois de travail et coûté bien au delà des vingt-cinq ou trente mille francs que rapporta la vente. On s'occupa d'abord de chercher l'introuvable testament, qui n'avait certainement jamais existé. Chemin faisant, on mit à part l'argent qui roulait dans tous les coins, et les menus objets précieux. Ce fut un labeur homérique que de remuer des mètres cubes d'amoncellements sous lesquels on trouvait enfouis tous les objets imaginables, depuis des lorgnettes et des cuillers à café, jusqu'à des services en cristal à monture

d'étain et des pendules ; mais la majeure partie des objets était formée par la plus insignifiante brocante, au point que l'on songea un instant à jeter le tout à brassées dans la cour, pour le chiffonnier, et afin de pouvoir au moins trouver un endroit où poser le pied, et l'œil surtout. Tout cela défiait tout classement, et je le vois encore devant mes yeux comme un cauchemar indescriptible.

Le mobilier, composé surtout de sièges de style Empire, nombreux, était ce qui devait se vendre le mieux. La plupart des tableaux étaient sans valeur aucune, sauf quelques petites peintures signées Victor Dupré, Willems, Defaux, Vanhier, Darjou, Bergeret, Riquier, Luminais, et quelques aquarelles signées Isabey, Pallianti, Th. Fort, Ouvrié, qui n'étaient pas des morceaux bien remarquables.

La bibliothèque ne contenait pas non plus de raretés. Gruby n'était pas un bibliophile. Au nombre des objets que j'ai achetés à la vente, se trouvaient des livres anciens que je connaissais et que je me crus heureux d'avoir payé très bon marché. Or, il se trouva que je les avais payés le même prix que si je les eusse achetés sur catalogue de bouquiniste. Parmi les objets personnels, je citerai le gros buste de Gruby en terre cuite par Carrier, qui n'atteignit pas vingt-cinq francs. On pouvait croire que la clientèle de Gruby se

disputerait des souvenirs; il ne parut rien de semblable, malgré l'exposition, qui n'attira guère que le public ordinaire de l'Hôtel des Ventes et passa presque inaperçue.

De même que personne n'avait été en quelque sorte prévenu des obsèques, faute d'adresses exactes, ainsi personne non plus ne reçut les prospectus et avis de cette vente. On ne tint même pas compte du désir exprimé par quelques clients et amis fidèles d'être spécialement avertis. Seule, une brève information passa en entrefilet dans le *Figaro* à ce sujet. On ne put s'en prendre qu'à la nature même de ce désarroi et de sa liquidation officielle. Le liquidateur, du reste, était un homme aimable et obligeant, et toutes les personnes qui étaient venues réclamer des souvenirs ayant un caractère personnel, comme des portraits par exemple, avaient reçu satisfaction.

Les objets principaux vendus, on fit des lots avec le reste, et c'est ainsi que fut liquidée notamment la bibliothèque de Gruby. Un libraire allemand acheta, pour sa part, un certain nombre de ces lots, au nombre desquels quatorze cartons contenant des travaux micrographiques de Gruby, notes et dessins, une collection de photographies micrographiques relatives à la pathologie, et deux meubles à tiroirs pleins de préparations micrographiques relatives à l'histoire naturelle et à la pa-

thologie, et je me demande s'il n'a pas fait une très mauvaise spéculation. M. le Professeur Blanchard, qui assistait à la vente, me disait que tout cela était dans un grand désordre et n'eût guère pu être acquis que par une école ou une administration ; un particulier ne pouvait pas s'en encombrer, même à bas prix, et risquait trop de n'en pouvoir rien faire de bien utile.

A Montmartre, le catalogue officiel surfaisait de beaucoup la valeur des choses, la plupart en fort mauvais état, sauf deux grandes lunettes dont la plus forte ne trouva pas acquéreur et dont la moindre fut achetée, je crois, par M. Janssen pour l'Observatoire du Mont-Blanc. Les brocanteurs se partagèrent le reste. Tous comptes faits, la vente avait produit ce qu'elle pouvait produire. Quel parti tirer d'herbiers, de tentes, de voitures d'ambulance et objets du même genre? aucun autre que celui qu'on en tira. Que dire des innombrables pièces anatomiques dans leurs bocaux, sinon que nul n'en voulut, même pour rien, et que leur vente eût constitué même un vrai péril. Il fallut s'en débarrasser et les enterrer comme des choses dangereuses, des morts tétaniques en bouteilles.

En somme, la succession du docteur Gruby pouvait représenter, avec la valeur de l'immeuble du 100 de la rue Lepic, le produit de la vente et quelque argent placé, quelque chose comme trois

cent mille francs environ. Près de quatre-vingts héritiers aspiraient à cette succession, que nul testament ne leur attribuait, et que l'on voit d'ici grevée de tous les frais et de tous les droits fiscaux que l'on peut se représenter, augmentés encore par le temps interminable de cette spéciale procédure.

Des mois et même des années après la mort du docteur Gruby la liquidation durait toujours, les héritiers ne cessaient pas non plus d'espérer, et quelques personnes même m'écrivaient de l'étranger pour me demander une fois encore si, définitivement, et contre toute certitude, on n'avait pas découvert le testament fantôme.

Le docteur Gruby, en quittant la vie de cette façon fort désintéressée à l'égard même de son propre corps, eut néanmoins un tombeau.

Le cercueil avait été déposé, comme je l'ai dit, dans un caveau provisoire au cimetière du Nord. L'honorable M. Brisson, architecte de la ville de Paris, qui depuis 1888 était en rapports constants avec Gruby, dont il avait secondé si habilement les efforts pour la construction de sa tente d'ambulance, s'occupa de l'achat d'un terrain dans le petit et vieux cimetière Saint-Vincent, sis en haut de la butte Montmartre et contigu à l'antique église de Saint-Pierre. Par ses soins, le cercueil de Gruby y fut transporté ; on le noya dans une masse de

béton remplissant la fosse, sur laquelle fut élevé un petit monument.

— Ainsi, me dit M. Brisson, non sans une touchante pointe d'émotion, Gruby, qui aimait tant Montmartre, y dormira là son éternel sommeil, en face de son Observatoire et dans la paix d'un coin antique et solitaire où les passants eux-mêmes ne viendront pas le déranger du bruit de leurs pas indifférents, curieux ou importuns.

Le petit cimetière est, en effet, l'un de ceux où l'on n'enterre plus depuis longtemps, et où l'on n'entre, mort ou vivant, qu'avec bien des difficultés.

Gruby n'en demandait pas davantage, assurément, et je l'ai connu assez pour être convaincu qu'il dort là d'un sommeil satisfait, en se répétant peut-être ce que le comte Witzthum lui faisait dire sous le masque de Prospero et ce qu'il disait volontiers lui-même, à savoir « que tout est précisément comme il doit être ». Et c'est peut-être bien là le dernier mot vrai de la philosophie de la vie et de celle de la mort, quoique ce ne soit pas le meilleur des éloges que l'on puisse faire des choses ni surtout des hommes.

APPENDICE

Ouvrages et Publications du Docteur Gruby

1840. *Observationes microscopicæ, ad morphologiam pathologicam. Morphologia fluidorum pathologicorum. Tomi primi, pars prima, accedunt tabellæ septem et tabulæ litho sculptæ quinque.* Vindobonæ apud Singer et Gœring, in-8°, 64-24 p.

1841. *Mémoire sur une végétation qui constitue la vraie teigne* (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, XIII, p. 72, 12 juillet).

1841. *Sur les mycodermes qui constituent la teigne faveuse* (Ibid., XIII, p. 309, 2 août).

1841. *Recherches anatomiques concernant le système veineux de la grenouille* (Ibid., XIII, p. 923-926; L'Institut, IX, p. 382; Annales des Sc. nat. zoolog. (2), XVII, p. 209-230, av. 2 pl., 1842).

1842. *Ueber Tinea Favosa* (Müller's Archiv für Anatomie, p. 22-24).

1842. *Recherches anatomiques sur une plante cryptogame qui constitue le vrai muguet des enfants* (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, XIV, p. 634, 3 mai).

1842. *Sur le muguet* (Clinique des hôpitaux des enfants, II. p. 191; Annales de l'anatomie et de la physiol. pathol., p. 282, 1846).

1842. *Notes sur les entozoaires de la grenouille et sur quelques points de la pathologie de ce batracien* (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, XV, p. 33-35, 71-72; L'Institut, X, p. 239-240).

1842. *Sur un nouveau cryptogame qui se développe dans la racine des poils de la barbe et constitue une espèce de mentagre contagieuse* (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, XV, p. 512).

1843. *Recherches sur la nature, le siège et le développement du* Porrigo decalvans *ou* phytoalopécie (Ibid. XVII, p. 301, 14 août).

1843. *Recherches et observations sur une nouvelle espèce d'hématozoaire,* Trypanosoma sanguinis (Ibid., XVII, p. 1134-1136, 13 novembre).

1844. Item. (Annales des sc. nat. zool.. (3), I. p. 104-107; Ann. of. nat. hist., XIII, p. 158-159, 1844).

1844. *Recherches sur les cryptogames qui constituent la maladie du cuir chevelu décrite sous le nom de* Teigne tondante (Mahon), Herpes tonsurans (Cazenave) (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, XVIII, p. 583, 1er avril).

1844. *Note sur des plantes cryptogamiques se développant en grande masse dans l'estomac d'une malade atteinte, depuis huit ans, de difficultés dans la déglutition des aliments solides et liquides* (Ibid., XVIII, p. 586, 1er avril).

1845. *Recherches sur les animalcules parasites des follicules sébacés et des follicules des poils de la peau de l'homme et du chien* (Ibid., XXI, p. 696, 22 septembre).

1847. *Effets du chloroforme sur les animaux, comparés à ceux de l'éther* (Ibid., XXV, p. 901, 13 décembre).

1848. *Action du chloroforme* (Ibid., XXVI, p. 175, 7 février).

1859. *Résultats du pansement des plaies et blessures par l'ouate et l'huile* (La Clinique Européenne, janvier).

1859. *Nouveaux résultats obtenus dans le pansement des plaies et blessures par l'ouate et l'huile* (Ibid., février).

1859. *De l'Erythème automnal* (Ibid.).

1866. *De l'homme et de la machine. Étude comparée à propos d'une discussion sur la machine et l'homme.* Paris, Ch. Noblet, in-8° de 16 p.

1884. *Sociétés et matériel de secours pour les blessés militaires* (Exposit. de 1878). Paris, E. Lacroix, in-8° de XVI-VI-294 p. et 6 pl. (Devait avoir une suite qui n'a pas paru et est restée manuscrite.)

En commun avec Grimaud de Caux.

1842. — *Descript. anatom. de l'organe qui fournit la liqueur purpurigène dans le* Murex brandaris (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, XV, p. 1007-1008.)

En commun avec Delafond.

1843. *Note sur une altération vermineuse du sang d'un chien, déterminée par un grand nombre d'hématozoaires du genre filaire* (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, XVI, p. 325, 6 février).

1843. *Résultats des recherches faites sur l'anatomie et les fonctions des villosités intestinales, l'absorption, la préparation et la composition organique du chyle dans les animaux* (Ibid., XVI, p. 1194-1200, 5 juin).

1843. *Résultats des recherches faites sur la composition organique de la lymphe chez les animaux* (Ibid., XVI, p. 1194-1200, 5 juin).

1843. *Résultats de recherches faites sur la composition organique de la lymphe chez les animaux* (Ibid., p. 1369, 19 juin).

1843. *Recherches sur les animalcules se développant en grand nombre dans l'estomac des animaux et dans les intestins des animaux herbivores et carnivores pendant la digestion* (Ibid., XVII, p. 1304-1308, 11 décembre ; L'Institut, XI,

p. 426, 1843 ; Annals of nat. hist., XIII, p. 154-157, 1844).

1844. *Deuxième note sur l'altération vermineuse du sang des chiens par l'hématozoaire du genre filaire* (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, XVIII, p. 687, 15 avril).

1852. *Troisième mémoire sur le ver filaire qui vit dans le sang du chien domestique* (Ibid., XXXIV, p. 9 ; L'Institut, XX, p. 36; Edimburg philosophical journal, LII, p. 233, 1852 ; Quarterly journal of micr. science, II, p. 33, 1854).

Cette liste a été reproduite par M. le Dr Blanchard. On pourrait y joindre quelques détails sur ces différentes notes, également consignés dans les Comptes rendus de l'Académie des Sciences, ainsi que sur les travaux restés inédits du Dr Gruby et dont nous avons parlé dans ce volume, en y ajoutant la mention d'un manuscrit sur les Eaux minérales d'Europe ; mais ces différents aperçus dépasseraient le petit cadre que nous nous sommes tracé.

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY
E. GREVIN, SUCCr







